N° 914 47e Année T. CCLXIX 15 Juillet 1936

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr.— Étranger: 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif, ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.................. 12
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16.... 15
Confession de Minuit. Vol. in-16.......................... 15
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16...................... 15
Deux Hommes. Vol. in-16................................. 15
Le Prince Jaffar. Vol. in-16. 15
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16........................... 15
Journal de Salavin. Vol. in-16........................... 15
La Nuit d'Orage.. Vol. in-16. 15
Les Sept dernières Plaies. Vol. in-16..................... 15
Le Club des Lyonnais. Vol. in-16......................... 12
Le Notaire du Havre. Vol. in-16.......................... 12
Le Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16.................. 15
Vue de la Terre promise. Vol. in-16...................... 15
La Nuit de la Saint-Jean. Vol. in-16...................... 15

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16......... 15
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16....................... 15
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16..... 15
Lettres au Patagon. Vol. in-16........................... 12
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16 15
Scène de la Vie future. Vol. in-16........................ 12
Géographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16............... 15
Querelles de Famille. Vol. in-16......................... 12
Remarques sur les Mémoires Imaginaires. Vol. in-16.... 5
Fables de mon Jardin. Vol. in-16......................... 12

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16. 15
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16.................................. 15

POÉSIE

Élégies Vol. in-16.. 9

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16.................... 12
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes. suivie de Quand vous voudrez Comédie en un acte. Vol. in-16......... 12
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18...................... 7

MAXIME GORKI

Les Vagabonds

TRADUIT ET PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE
SUR MAXIME GORKI PAR IVAN STRANNIK.

olume in-16 double couronne, prix. . . . . 15 fr.

Les Déchus

TRADUIT PAR S. KIKINA ET P.-G. LA CHESNAIS.

olume in-16 double couronne, prix. . . . . 15 fr.

L'Angoisse

Une page de la vie d'un Meunier
et autres nouvelles.
TRADUIT PAR S. KIKINA ET P.-G. LA CHESNAIS.

olume in-16 double couronne, prix. . . . . 12 fr.

Varenka Olessova

— *ROMAN* —
TRADUIT PAR S. KIKINA ET P.-G. LA CHESNAIS.

olume in-16 double couronne, prix. . . . . 15 fr.

'Annonciateur de la Tempête

TRADUIT ET PRÉCÉDÉ D'UNE ÉTUDE
SUR MAXIME GORKI, SA VIE, SON ŒUVRE, PAR
E. SÉMÉNOFF.

olume in-16 double couronne, prix. . . . . 12 fr.

HUMANITÉS[1]

Humanités, Université, voilà des mots qui, au long de leur existence, ont curieusement bénéficié de ce que l'on pourrait appeler les sonorités idéologiques. Le mot d'Université, qui signifiait à l'origine la corporation, la communauté, évoque irrésistiblement aujourd'hui l'ensemble majestueux de nos vues, de nos connaissances, de nos méthodes, somme toute de nos véritables trésors. On ne peut le prononcer sans prendre à témoin l'univers. Le mot d'humanités s'appliquait d'abord aux études littéraires dites « lettres humaines » qui, pour la plupart des clercs, étaient préalables à l'étude des lettres divines, de la théologie. La substance des humanités n'a pas beaucoup changé depuis ce temps, mais le mot s'orne de reflets et, quand nous l'employons, nous pensons involontairement aux plus nobles vertus de l'homme.

L'une de ces nobles vertus est le goût de former des pensées gratuites ou d'accomplir des actes désintéressés, en d'autres termes de former des pensées et d'accomplir des actes qui ne semblent pas susceptibles d'un loyer immédiat, d'un bénéfice temporel, d'une rémunération précise et calculable. Peut-on dire que l'étude des lettres humaines avait ce caractère gratuit à la fin du moyen âge et au début de la Renaissance? Non pas. Le latin

(1) Communication lue le 8 juin 1936, à Buda-Pest, au cours des entretiens organisés par le Comité permanent des Lettres et des Arts de la Société des Nations sur le sujet suivant : Rôle des humanités dans la formation de l'homme contemporain.

d'Erasme était un excellent instrument de relations sociales. C'était une véritable langue européenne dont les petites gens eux-mêmes entendaient souvent des bribes et qui permettait au lettré de passer toutes les frontières sans éprouver d'embarras. Avec cinq cents mots de latin, un homme pouvait voyager, traiter ses affaires et nouer partout des relations. Au surplus, les langues européennes, à l'époque du grand Erasme, n'avaient pas encore donné de chefs-d'œuvre surprenants, capables de rivaliser avec les travaux des Anciens. L'esprit qui voulait prendre la mesure de l'homme devait sans cesse consulter la bibliothèque latine et la bibliothèque hellénique. La théologie mise à part, les humanités représentaient alors, non les études par excellence, mais bien les seules études possibles et, surtout à compter d'Erasme, les seules études bien réglées.

Si le problème des humanités se pose, de nos jours, avec insistance, pour toutes les nations cultivées, c'est que les conditions de la vie intellectuelle ont subi des transformations notables.

Le latin a cessé d'être langue internationale. Les hommes du vingtième siècle ont perdu l'usage familier de ce bon instrument. Ils acceptent, pour s'entendre, de parler, selon la chance, une des trois ou quatre langues les plus favorisées du monde occidental.

Les peuples d'Occident ont, pendant les derniers siècles, composé des ouvrages littéraires ou philosophiques dont beaucoup méritent, par la substance et par la forme, de prendre rang à côté des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Le développement des sciences, enfin, non seulement requiert l'esprit, qui ne s'en inquiétait guère au temps de la Renaissance, mais encore lui propose un système de formation qui semble rendre superflue l'ancienne discipline humaniste.

Pour ces raisons et pour quelques autres encore, les peuples d'Occident ont tendance à croire que les humanités pourraient n'être plus indispensables à l'édification de l'homme civilisé.

Le problème ainsi posé, la réaction première de l'esprit est une réaction de prudence. La discipline des lettres humaines a fait ses preuves. Depuis plusieurs siècles, elle ne cesse de produire, dans presque tous les pays d'Occident, des génies extraordinaires. Notre société a-t-elle intérêt à tenter une expérience qui pourrait demander un siècle et sacrifier plusieurs générations? Sommes-nous sûrs d'obtenir mieux que Descartes, Pascal, Gœthe ou Cervantès? Le génie occidental est actuellement menacé dans son empire par la conjuration des autres peuples du monde et par ses fautes, par ses discordes intestines. Va-t-il, en un pareil moment, renoncer à des méthodes qui l'ont toujours si bien servi? A ces premières questions je réponds tout net que le monde occidental ne doit pas et ne peut pas s'offrir une expérience telle.

Il est de fait que le latin n'est plus un instrument de relations sociales ou internationales. Mais ce que les humanités ont perdu en valeur pragmatique est amplement compensé dans l'ordre de la gratuité. Le dix-neuvième siècle a connu de grands triomphes temporels. Ces triomphes ont développé chez l'homme de culture moyenne l'esprit de bénéfice ou encore la notion des connaissances dites utiles. La plupart de ces connaissances sont de nature scientifique. Elles concernent des phénomènes encore mal connus, que chaque génération considère sous une lumière nouvelle et détermine par des signes nouveaux. Les connaissances dites utiles ou même utilitaires sont, au premier chef, des connaissances périssables, des connaissances, tout au moins, sujettes à révision. En admettant qu'elles puissent travailler au développement de l'esprit et à la formation du jugement, ce qui n'est point encore démontré, elles sont variables, mobiles, et, de ce fait, décevantes. Elles ne sauraient assurer à l'esprit une fondation ferme.

Réveillé de l'extase et presque guéri de l'orgueilleux délire, le siècle nouveau reprend le dossier du procès. Une chose importe : mettre l'esprit humain en état d'exercer ses fonctions essentielles. Or, pour ce faire, les con-

naissances dites inutiles ont des vertus admirables. Dans le désordre des idées et des événements, les connaissances réputées inutiles apparaissent comme les seules utiles, les seules efficaces, les seules fécondes.

Est-ce à dire que les humanités, telles qu'on les définissait autrefois, doivent rester le seul principe de la culture moderne? Je n'en crois rien. A peine de méconnaître les fruits succulents de l'humanisme bien compris, chaque peuple doit compléter les humanités classiques par ce qu'il nous faut appeler des humanités modernes.

Le trésor de l'humanisme s'accroît sans cesse. Il n'en faut rien laisser perdre. A l'ancienne définition des lettres humaines, je ne crois pas aventuré de substituer une définition plus large et qui s'applique plus justement à la présente conjoncture : l'humanisme contemporain est l'ensemble des notions qui ne semblent pas susceptibles d'application immédiate.

GEORGES DUHAMEL.

RICHARD WAGNER
ET NOTRE TEMPS

—

On a maintes fois varié à l'égard de l'auteur de *la Tétralogie*. Son œuvre nous apparaît maintenant comme sur un horizon embrasé par les feux du couchant. Il a tout ensemble gagné et perdu dans l'opinion. L'ordre d'idées et de sentiments qu'il éveille s'accorde moins avec la pensée moderne. Le drame wagnérien renferme, sous l'éclat de l'expression musicale et poétique, un fonds de métaphysique et de doctrine sociale. *La Tétralogie* n'a été conçue par le démiurge amer et irrité que dans un esprit de rancune, de révolte et de destruction. Dans une œuvre, l'artiste nous fait toujours plus ou moins sa confession publique, nous retrace l'histoire de sa vie et de sa pensée. Dans *la Tétralogie* se manifeste Wagner nihiliste; dans *les Maîtres chanteurs,* Wagner satiriste et bouillant chef d'école nationale; dans *Tristan,* Wagner amoureux; dans *Parsifal,* Wagner mystique. Les poèmes épiques et abstractifs, les partitions fastueusement ordonnées concourent à l'émotion et à l'illusion, mais ne dissimulent pas ce qu'il y a à la fois d'osé et d'usé dans les plans primitifs du poète-musicien.

C'est précisément quand la musique court tous les chemins du ciel, quand elle occupe tous les loisirs de nos contemporains, que nous assistons au déclin et à l'épuisement de la formule de l'opéra. Le drame wagnérien n'a pas échappé à cette dépréciation. Il garde sa place culminante dans l'histoire du développement des formes musicales. Il ne répond plus, par certains côtés, aux conceptions de notre art. Reprendra-t-il toute sa force d'as-

cension dans les années qui viendront, lorsque notre état de société aura subi une nouvelle métamorphose? C'est possible. Un créateur prodigieux comme Wagner ne finira jamais de nous étonner.

Le déplacement des genres, qui s'effectue sous nos yeux, marque de façon sensible l'abaissement des idées. L'opéra, frappé pour le moment de la défaveur publique, est le plus noble produit du théâtre d'art, sinon de la civilisation. L'esprit humain s'est longtemps récréé et élevé au spectacle de la tragédie lyrique. Les générations successives, qui s'en sont nourries, ont reçu là des leçons de sagesse, de générosité, d'héroïsme.

Le drame musical n'a plus conservé ces dernières années que les suffrages d'une élite. Il a été négligé par la foule, qui n'est avide que de cinéma. Celui-ci, avec ses imperfections et ses grossièretés, est-il capable de dispenser le haut divertissement que nous offre celui-là? Car le drame symphonique de Wagner, conçu pour la grande masse d'auditeurs, est drame à thèse sociale et solennelle fête musicale pour le peuple.

Nous avons eu le tort de laisser le sort de la musique de théâtre entre les mains de marchands et de régisseurs. Ils n'ont pas su adapter la symphonie scénique aux goûts du jour. Par ignorance et ladrerie, ils en ont fait un objet de routine et d'ennui. Le gros public fuit le spectacle lyrique sérieux, par crainte de ne pas comprendre et d'être importuné. Puisque la musique est partout dans notre vie, il préfère les ouvrages faciles, vulgaires. Les chefs-d'œuvre de Wagner pouvaient se prêter à merveille aux inventions et aux lumières de la mise en scène moderne. On a continué de nous les présenter dans les décors ternes et fripés d'autrefois. L'accès de l'univers enchanté, où circulent les héros wagnériens, était défleuri, déparé pour les nouvelles générations de spectateurs. Les artistes eux-mêmes ont été rebutés à ces indigentes traductions théâtrales. Henri Duparc, adorateur du maître saxon, m'a dit qu'il ne souffrait plus d'exécutions de *la Tétralogie* de cette espèce. Pour s'en émouvoir à son gré, il était obligé d'aller aux séances des sociétés

de concerts. Pourtant Wagner a affirmé que son œuvre n'avait de signification qu'au théâtre. Il n'avait pas prévu que cet œuvre serait joué dans des salles de province et misérablement travesti. Son songe fastueux diminue et s'écroule dans le cadre poudreux des scènes surannées.

§

Ces défauts de présentation extérieure n'ont pas à intervenir dans le sentiment qu'on a aujourd'hui du génie de Wagner. De plus sûrs arguments sont à invoquer pour justifier les changements qui se sont faits dans notre âme.

Une personnalité d'une telle ardeur est aussi intéressante à ressaisir dans le plan de la réalité que dans celui de l'art. Les problèmes qu'elle pose ici et là sont également attachants et difficiles à résoudre. Malgré les commentaires et les documents qui ont afflué, des découvertes restent à faire dans l'un et l'autre sens. Même après la mort, le destin de Richard Wagner n'est pas révolu. Il se colore avec les années de teintes plus ou moins ignorées et changeantes. Jamais on ne l'embrassera tout entier.

Les partitions wagnériennes s'écoulent maintenant pour nous d'un plein et rapide courant, dans une simplicité lumineuse et raisonnée. Aucune musique ne nous semble plus carrée, plus unie, à plus gros effets, à contrastes plus tranchés. Tantôt guerrière, tantôt langoureuse, elle est gonflée d'une sève épaisse et ardente. Ses procédés, qui déroutaient à l'origine, sont du domaine commun, passé. Son romantisme outré ne devrait plus mordre que sur les auditoires populaires et candides. C'est le contraire qui se produit. Un souffle si violent continue d'animer cette épopée lointaine que les plus raffinés se laissent étreindre et troubler.

Dans son enfance, Richard Wagner improvisait des drames pour le petit théâtre de pantins sur lequel il donnait des représentations en famille. En avançant en âge, il ne pouvait s'empêcher d'obéir à ses premières

inclinations. Dans la maison où il avait grandi, ses proches ne s'occupaient que des coulisses de la scène. Ses sœurs, Clara, Rosalie et Louise, son frère Albert, appartenaient à des troupes régulières et y jouaient les rôles principaux du répertoire. Pour le jeune Richard, le théâtre était une réalité plus enivrante et plus pressante que la vie.

Richard Wagner, éternel insurgé aux ambitions dévorantes et inassouvies, n'est pas encore passé dans l'atmosphère sereine des maîtres classiques. On dirait qu'il respire et s'agite toujours dans notre monde. Il ne cesse de nous verser son breuvage capiteux, de nous entourer des ondes vibrantes de sa musique. Les rudes passions qui tourmentent ses personnages se font encore sentir à notre cœur.

Fougueux héros wagnériens, surgis du fond des âges! Farouches et emphatiques, gémissants d'amour, sarcastiques et impérieux, sages et chimériques, plongés dans je ne sais quelle animalité divine, trop cruels et trop tendres, vils et toujours majestueux, batailleurs et grandiloquents, ivres de mélodie, écrasés par des symboles, ils remplissent notre mémoire de leurs images et de leurs rumeurs. Poursuivis par la fatalité, battus par tous les orages de la passion, ils nous racontent leurs joies et leurs malheurs avec des cris sauvages et des chants étirés à l'excès. On se croirait en présence de fantoches héroïques. Ils sont mus par des idées et des instincts, comme des grosses marionnettes par des ficelles. Sur le fond, on aperçoit l'ombre allongée du meneur de jeu, qui vient jusque sur nous.

Chacun de ces personnages n'est que l'incarnation des principes, des désirs et des sentiments de Richard Wagner. L'alchimiste germanique, trapu, nerveux, le regard brûlant de fièvre, a fait naître dans son laboratoire musical ces entités à figures dramatiques et mélodieuses. Il les a dépêchées jusqu'à nous, accompagnées du cyclone instrumental, qu'il a déchaîné et qui ne s'est pas encore éteint.

Richard Wagner est mort depuis plus d'un demi-siècle.

Il a tant cherché à renouveler et à rehausser l'art de la scène lyrique, il a dénoncé les tares de notre civilisation avec tant de véhémence, il s'est donné sur toutes choses de si vastes perspectives, qu'on n'ose plus l'enfermer dans une époque nettement définie. Il est aussi lié et aussi étranger à son temps qu'au nôtre.

Ses partitions, où il faisait constamment effort pour se confesser et se dépasser, trouvent encore leur écho dans notre âme. Chacune de ses symphonies théâtrales est une action dramatique, un vertigineux tour de force, un combat, une sédition. Le dynamisme s'en transmet aux auditoires du présent et de l'avenir. Il semble que le compositeur-poète ait conservé la flamme de la vie et qu'il respire dans notre espace. La tombe n'a pas brisé son élan.

Durant les quinze années qui viennent de s'écouler, nous l'avons écouté comme un contemporain; nous l'avons jugé avec l'esprit de l'esthétique actuelle. Nous ne pouvions en agir différemment. Sa musique, partout entonnée, était peu à peu dépouillée par le temps. Elle faisait irruption à tout instant dans notre sphère, accompagnait nos événements, nos sentiments, les mirages de nos intelligences. Elle se modifiait selon les années et au gré de nos désirs et de nos aspirations. Malgré ses résonances amorties, elle nous exaltait, nous arrachait à nos souffrances communes, rendait moins amers nos asservissements et nos exils.

Le rayonnement des musiciens qui se sont signalés à notre admiration s'est singulièrement étendu au cours de ces dernières années. Maintenant on honore la mémoire des grands compositeurs comme s'il s'agissait de héros et de bienfaiteurs de l'humanité. La plus humble populace est admise à participer aux fêtes solennelles de l'art sonore et s'unit de cœur au culte de la musique à tous les degrés. Un maître illustre de la littérature symphonique n'appartient pas seulement à la nation dont il est issu; tous les autres peuples s'intéressent aussi à son œuvre, s'en augmentent et s'en enorgueillissent. Wagner, qui est étroitement noué au génie germanique, est,

pour ainsi dire, incorporé à l'art lyrique humain. Les cérémonies organisées pour la commémoration du cinquantenaire du fameux compositeur-poète ont été suivies avec frémissement par des auditeurs du monde entier.

Jamais on n'eût présumé que la musique susciterait des mouvements d'adoration de cette sorte. Elle s'est propagée en tous sens, moins à titre d'art que comme acte d'autorité, de passion et, peut-être, de foi. Les mélodies sans cesse projetées dans l'atmosphère par les ondes électro-magnétiques des appareils de T. S. F. se confondent avec les éléments subtils de l'espace et se perdent dans les étoiles. Nous nous mouvons sous un azur sonore. Nous respirons la musique avec l'air. L'infini clavier du firmament vibre sans arrêt. Les chants nous arrivent comme d'invisibles oiseaux cachés dans les nuages.

Nous savons aujourd'hui qu'il y a identité absolue entre les ondes sonores et les ondes lumineuses. Nous pouvons percevoir un spectacle naturel ou une œuvre d'art, soit à travers une représentation visuelle, soit à travers une représentation sonore. Physiquement, clarté et musique, c'est tout un. Si nos sens étaient dégrossis, nous devrions recevoir de toutes choses une impression à la fois sonore et colorée. Du point de vue sensoriel, la réalité ne saurait être, pour nous, lumière, si elle n'est, en même temps, bruit. Les créations de la musique sont donc extérieures, positives.

En partant de la découverte des courants électro-magnétiques, il est possible de dire que les symphonies dramatiques de Wagner sont des clartés mouvantes et que ses grands thèmes ont, en quelque sorte, une existence vibrante et matérielle. La production du musicien allemand flotte et circule autour de nous. Richard Wagner a laissé derrière lui mieux qu'une traînée de lumière : il a élevé un étrange édifice fait de rayons. Pour avoir choisi, comme moyen d'expression, la musique si riche de possibilités, pour avoir combattu les préjugés et secoué les bases de la société, il est demeuré, parmi nous, avec sa figure à demi barbare et médiévale, vivant, palpitant, oppressant.

§

Chez Richard Wagner, l'homme est aussi multiple et déconcertant que l'œuvre. Petit de taille, la chevelure flambante, le visage rasé et encadré de favoris, un profil d'aigle, le menton dur et menaçant, il est toujours agité, nerveux, passionné. Il a le goût de tous les luxes, de toutes les voluptés. Follement exigeant et prodigue, il flotte de l'extrême misère à l'extrême opulence. Conscient de sa puissance et de son génie, il veut que tous l'aident à l'accomplissement de ses nobles desseins. Jusqu'à la fin de sa vie, il quémande, réclame, quête et mendie. Mais avec quelle audace et quelle fierté! Il ordonne plus qu'il ne sollicite. Quand il demande une grosse subvention, une assistance importante, il spécifie lui-même que c'est s'honorer que de les accorder à un artiste de son rang.

Hans de Bülow, dont il détruira le foyer, écrit : « Avec Wagner pour compagnon, tout le reste se rapetisse, devient misérable, puéril, nul, est anéanti. » Pour payer le voyage de Wagner à Leipzig, l'infortuné vend la bague dont le grand-duc de Bade lui avait fait présent. Wagner ne manifeste aucune surprise devant son jeune bienfaiteur, qu'il remercie ainsi : « Qui possède des joyaux, auxquels il ne tient pas, peut me les sacrifier en toute confiance, très gravement. » Bülow allait être obligé de « sacrifier » à son dévorant aîné bien d'autres joyaux, infiniment plus chers.

Wagner a le pouvoir mystérieux de fasciner, d'asservir ceux qui l'approchent. On doit lui appartenir corps et âme, ou l'on est son ennemi. Il est tantôt odieux, tantôt purement exquis pour ceux qui lui sont dévoués. Il décourage et éloigne par ses procédés ses plus sûrs amis, ses plus fervents admirateurs. Pour peu qu'il se donne la peine de les reconquérir, ils sont de nouveau à sa merci. Il s'empare de tout ce qu'ils possèdent : biens, amours, pensées. Il ne connaît ni contraintes, ni convenances, ni remords. Il n'est pas à la mesure de la morale commune.

En proie à toutes les contradictions, il est anarchiste et monarchiste, patriote et internationaliste, déiste et

athée, réaliste et mystique. Il absorbe toutes les idées, toutes les créations qui se montrent sur son passage. Il les fait siennes aussitôt.

Il est né sous des étoiles défavorables. Il est persuadé qu'il exerce une influence funeste sur son entourage. Il n'en continue pas moins audacieusement sa route. Il est capable de forcer la destinée. Il y parvient.

Il plonge tout à coup au plus profond de l'amertume et du désespoir. On le croit perdu dans l'abîme. Il remonte à la surface, quand on s'y attend le moins, plus en souffle et en force que jamais.

Il est à toute heure en action et en fièvre. Il voyage, il harcèle ses amis et ses parents de lettres et de récriminations, il se débat contre d'éternels créanciers, il surveille les traductions et les répétitions de ses ouvrages, il se remue de tous côtés pour entretenir et augmenter sa réputation, il noue des intrigues de droite et de gauche, il reçoit son monde et se fait héberger par l'un ou par l'autre, il est causeur abondant et discute sur toutes les questions du jour, il est avide de tout lire et de tout comprendre, il court les chemins et les monts pour établir sa demeure et, comme les oiseaux de proie, ne sait où fixer son aire. Il est à la gène et en rébellion en ce bas monde. Se peut-il qu'avec le souci dévorant de son art, il se soit si bien dépensé et multiplié, en marge de l'effort surhumain qu'il devait accomplir au théâtre lyrique?

Au cours de cette existence errante, disparate, oppressive, surexcitée, il trouve le temps et le moyen d'édifier une œuvre considérable de poète, de théoricien, de dramaturge et de musicien. Longtemps pauvre, inconnu, incompris, il n'aspire qu'à élever et renouveler le théâtre lyrique. Il ne tente que les grandes choses. Animé d'orgueil, il est en quête, par-dessus tout, du neuf, du beau, de l'épique.

Cet homme maladif, ravageur et intraitable a été un héros de l'art. Haï des foules, inintelligible aux musiciens de son temps, endetté, besogneux, calamiteux, il a combattu, dans sa partie, avec une intrépidité qui n'appartient qu'à lui. Il a lutté, d'abord seul, contre des armées

d'indifférents et d'ennemis. Il n'a recruté ses troupes qu'au fur et à mesure et très péniblement. Quand il s'est senti dans la plénitude de ses dons, quand ses plans eurent été tracés, il n'a plus fait une concession au goût des autres, il n'a plus dévié de sa ligne. Il a souffert toutes les disgrâces, surmonté tous les obstacles, triomphé de toutes les infortunes pour achever son œuvre, exactement comme il le voulait. Il a fini par l'imposer à l'admiration générale. Prodigieuse victoire de l'esprit contre la multitude, contre la médiocrité, contre les préjugés et la routine, contre la sottise des parvenus et des pédants!

Comment définir un tel homme dans ses différences, ses particularités et ses violences de nature? Les témoignages positifs et désintéressés sur sa vie ne sortent et ne nous parviennent que peu à peu. Ceux qui nous ont été communiqués par ses proches, ses adeptes ou ses ennemis, sont trop marqués de partialité. On ne nous a donné à admirer ou à détester que des images visiblement retouchées. Ses parents et ses disciples n'avaient pas la liberté de nous le représenter tel qu'il était. Ils étaient gagnés à sa cause, conquis à ses ambitions et à sa gloire, aveuglés. « Sa clarté m'éblouissait comme le soleil. »

Nous remontons insensiblement aux sources réelles. J'y ai puisé depuis quinze ans maintes informations, qui nous étaient refusées auparavant. Elles éclairent de nouvelles lumières la figure de Wagner, dont je n'ai voulu parler qu'avec vérité et justice.

§

Wagner et son généreux ami Liszt avaient très bien distingué que leur musique était « la musique de l'avenir ». C'est peut-être cinquante ans après la mort du maître saxon que son œuvre a toute sa portée artistique et humaine. Lors de la commémoration de ce cinquantenaire funèbre, les exaltantes symphonies du grand défunt ont retenti dans tout notre espace. Les théâtres

lyriques de quelque importance, les associations de concerts, les postes d'émission radiophonique du monde entier ont inscrit dans leurs programmes, à cette occasion, les ouvrages de Richard Wagner. On a pu mesurer, dans son étendue, l'influence que l'auteur de *la Tétralogie* continuait d'exercer sur l'art sonore, sur la pensée et parfois sur les mœurs. Platon n'affirmait-il pas que l'art musical est un pouvoir d'ordre, qui s'étend jusqu'à la morale publique et à l'état de civilisation?

Alors qu'il n'avait jamais varié lorsqu'il s'est agi de son œuvre, il a fréquemment changé d'opinions et de sentiments. Il a été plus majestueux musicien que ferme penseur. Son étroitesse de vues, son sectarisme dans les questions sociales, son animosité contre les races étrangères, ont de quoi surprendre les esprits les moins prévenus. Sur la fin, ses jugements sont devenus plus larges, plus sereins et plus dignes. Dans cette période suprême, il ne tenait pas seulement le premier rôle par son mâle génie lyrique, il voulait aussi mettre en circulation et en honneur les principes réclamés par la sagesse humaine et par la civilisation. Il n'est pas aisé d'oublier ses diatribes contre nous, ni, surtout, la basse bouffonnerie antifrançaise qu'il improvisa, après nos malheurs immérités, en 1871. Par la suite, il s'en est repenti d'une certaine manière. Au cours des dernières années de son existence accidentée, il adopta une attitude qu'on n'a pas assez signalée. Rappelons-nous qu'au mépris de ses intérêts, il s'en prit directement à Bismarck : il déclara publiquement que l'esprit de Bach, de Beethoven et de Gœthe ne régissait plus l'Allemagne, depuis la venue du chancelier de fer au pouvoir. Trois ans avant sa mort, il soutenait ouvertement que l'annexion d'une province importe moins au triomphe définitif d'un peuple que la création d'une nouvelle œuvre d'art. Carlyle avait dit déjà que le trésor spirituel, laissé par Shakespeare, était d'une valeur infiniment plus sûre et plus haute pour la nation anglaise que tout l'empire colonial de la Grande-Bretagne. En révérant le fonds de souvenir de Wagner, tenons-nous aux ultimes réflexions du grand homme.

§

Pour déployer larges ses ailes, il lui fallait le drame symphonique, la poésie orchestrale, la musique scénique. Là, il est souverain. Ses conceptions du théâtre lyrique ne lui appartenaient pas en propre. Elles provenaient incontestablement de la dramaturgie antique. Quant à l'unité organique, qu'il voulait entre la musique, le drame et la décoration, d'autres s'en étaient avisés avant lui. Il est curieux de noter que, dès la fin du XVII[e] siècle, La Bruyère s'exprimait ainsi, au sujet de l'opéra : « Le propre de ce spectacle est de tenir les esprits, les yeux et les oreilles dans un égal enchantement. » A la fin du XVIII[e] siècle, Herder avait exposé cette théorie avec une saisissante ampleur. L'imagination de Wagner avait dû en être particulièrement frappée. En s'astreignant à écrire ses propres livrets, il s'est conformé au modèle du musicien proposé par Hoffmann dans *Le Poète et le Compositeur*. Ajoutons que les sujets développés par Wagner dans ses drames ont tous été empruntés à des poèmes du passé.

Richard Wagner n'était pas non plus l'inventeur du système des motifs conducteurs. Comme Siegfried forge son épée avec les tronçons du glaive de Siegmund, Wagner a fait son arme en refondant l'acier de ses prédécesseurs. Il faut aller au fond de son art pour découvrir tout ce qu'il doit aux autres maîtres. Pendant plusieurs années, il s'est nourri de toutes les musiques.

Quand il compose lui-même, il ne se gêne pas pour prendre ce qui lui convient chez Gluck, Mozart, Spontini, Méhul, Cherubini, Boieldieu, Berlioz, Halévy, Auber et chez Liszt plus que chez d'autres. Sans la surveillance, l'encouragement, la générosité inépuisable de Liszt, Wagner se serait perdu et n'aurait pas accompli son œuvre. Mais il a tout amalgamé dans le moule dramatique qu'il avait trouvé et creusé. Reconnaissons notre dette envers Liszt. Si Wagner avait manqué à la littérature des sons, de quelles incomparables émotions la sensibilité humaine n'eût-elle pas été appauvrie!

Il a si rudement scellé sa musique qu'on s'y tromperait. Dans leur ensemble, ses drames lyriques ne sauraient être comparés à ceux des époques antérieures ou à ceux de son temps. Les opéras wagnériens ont été fixés dans un cadre bien déterminé, commandés par un plan rigoureux. On les reconnaît à des signes éminemment distinctifs.

Les règles, que Wagner s'est formées d'après les autres ou selon ses dispositions intérieures, ont été merveilleusement appropriées à son génie impérieux. Il les a appliquées sans défaillance. La théorie du développement thématique, renouée et cimentée dans *Le Vaisseau fantôme*, a présidé à toutes les productions qui se sont suivies. Elle avait été remise en œuvre avec tant d'autorité que les artistes, venus après Wagner, ont cru être obligés de s'y soumettre, et, cela, contre le gré du maître de Leipzig. « Sais-tu, a écrit Gabriele d'Annunzio, ce que c'est qu'un motif? Une petite source d'où peut naître un troupeau de fleuves, une petite semence d'où peut naître une couronne de forêts, une petite étincelle d'où peut naître une chaîne d'incendies sans fin : bref, un noyau de forces infinies. »

Avec Richard Wagner, robuste artisan de l'évolution de l'harmonie, la musique domine à tout moment sur le théâtre lyrique. Comme il l'a lui-même écrit, elle « n'est ni l'associée, ni la concurrente, mais la mère du drame ». L'orchestre n'est plus relégué au second plan pour souligner, avec une brusquerie grondante ou une sautillante légèreté, les grâces du chant. Il est le miroir agrandi des passions et des sentiments qui agitent les héros. Chaque personnage se confesse dans le langage de la mélodie continue, accompagnée du cortège des instruments de l'orchestre. « Fais jaillir ta mélodie, s'écrie Wagner, pour qu'elle coule à travers toute l'œuvre comme un torrent ininterrompu; en elle, tu diras ce que je tairai, parce que toi, seul, peux le dire; et moi, en me taisant, je dirai tout parce que c'est moi qui te conduirai par la main. » Une exaltation de tout l'être s'allie à une technique consciente d'elle-même, à la fois habile et hardie.

Il n'existe pas, dans la dramaturgie musicale, d'œuvres

de proportions aussi grandioses, de perspectives aussi écartées et qui aient exigé un labeur plus farouche et prolongé. L'orchestration seule, agencée avec une inépuisable ingéniosité, riche de mille nuances extraordinaires pour l'époque, a dû coûter des efforts sans nombre. Le signe de la nouvelle période musicale, que Wagner a ouverte, s'y marque avec plus de relief que partout ailleurs. Plus de cent instruments sont nécessaires au compositeur pour concentrer ses forces, pour faire venir au vif l'impression qu'il désire rendre, pour traduire les effusions et les émois de ses héros et de ses demi-dieux.

Richard Wagner a chassé de la scène les personnages maniérés de l'opéra italien et a fait cesser leurs cantilènes et leurs roulades. Il a dépeint en musique les sentiments humains avec une richesse d'expression et une largeur de style instrumental encore insoupçonnées en son temps. Il a introduit dans sa mélodie, dans sa symphonie, une poésie splendide et réglée. Il a donné un grand signal à tous les compositeurs de théâtre qui lui ont succédé et qui, pour la plupart, n'ont fait que consolider et diversifier son système. Grâce à lui, la musique a gagné en dignité, en prestige, en pathétique gravité. Elle est devenue la langue orageuse de l'extase et de la passion.

Nous nous enfonçons dans une région où tout est plus grand que nature, où les vagues des sonorités nous prennent comme celles d'un océan tantôt ensoleillé et berçant, tantôt mugissant et soulevé.

Wagner a traîné jusque devant la rampe des créatures arrachées à des espaces perdus, à des climats mystérieux. Il a fait revivre dans notre atmosphère des géants et des nains âpres et sauvages, des princes tout ensemble barbares, raffinés et véhéments. Le langage intense, étiré, amplifié de la musique, était en quelque sorte à la taille de ces titans, naturel à ces êtres surnaturels. L'étonnant est que ces colosses, qui sont au-dessus et comme au delà de la réalité, nous fassent sentir des émotions profondément humaines et nous transmettent leurs nobles et mystiques ivresses. On songe aux mots prononcés par

Jean-Paul, bien avant Wagner : « O musique, es-tu le crépuscule de cette vie ou l'aurore de l'autre? »

§

Mettons de côté ses écrits théoriques, sa prose plus ou moins judicieuse et louable. Ne nous laissons enchanter que par ses poèmes, si riches de suggestions, et surtout par ses symphonies théâtrales, distribuées avec un art tendu à éclater, somptueux, vibrant, irrésistible. Comme tous les autres musiciens qui, délaissant leurs habituels travaux lyriques, se croient aptes à remplir les tâches du philosophe ou du critique, Richard Wagner n'a pu plaider que sa cause individuelle ou, encore, la cause de sa haute famille spirituelle. Il nous a éclairés sur ses tendances, nous a donné de pertinentes explications sur son œuvre et nous a légué un récit de sa vie arrangé pour la postérité. Ne cherchons pas dans ses essais des vérités sociales, intellectuelles ou critiques.

Un compositeur d'envergure ne saurait être un critique musical auquel on doive prêter confiance entière. Il est trop absorbé dans son action, dans son rêve, dans ses luttes pénibles à soutenir, pour juger librement des ouvrages de ses rivaux. Comment ferait-il abstraction des œuvres de ses maîtres et de ses œuvres propres? Comment se placerait-il au-dessus de ses préférences personnelles et des querelles d'école? Il ne se prononcera de toute évidence qu'en conformité de ce qu'il croit et élabore dans son coin.

Adrien Hébrard, directeur du *Temps*, qui favorisa ma vocation et fraya la route que j'ai suivie, me confia un jour : « Je ne prendrai jamais un musicien pour la critique musicale, ni un peintre pour la critique picturale, ni un statuaire pour la critique de la sculpture. Ce sont les musiciens qui ont été les pires adversaires de Beethoven, de Wagner et de Claude Debussy, les peintres qui ont le plus combattu Manet, Degas, Renoir, Monet, les sculpteurs qui ont fait la plus haïssable opposition à Rodin. Ecrivez de la critique musicale d'artiste et non de musicien. »

Cherubini disait : « La musique de Beethoven me fait éternuer. » Schubert était traité avec mépris par les « techniciens » de son temps. Après *Tannhaeuser*, Mendelsshon écrivait de Wagner : « Un spirituel gaillard... mais, en vérité, il ne sait ni penser, ni composer quatre belles mesures de suite, ni même quatre bonnes mesures. C'est en harmonie et dans le choral que tout lui manque... » Rossini faisait semblant de lire la partition de *Tristan* à l'envers et s'asseyait sur le clavier de son piano, en s'écriant : « Voilà la musique de *Tristan* ! » En Allemagne, à l'exception de Liszt ou de musiciens restés dans l'ombre comme Klinworth, Ritter, Cornélius, les compositeurs du milieu du dernier siècle étaient hostiles à Wagner. Après la première représentation de *Tannaheuser* à Paris, Wagner a été aprécié à sa valeur, non par les musiciens, mais par Baudelaire, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Champfleury, Barbey d'Aurevilly, Théodore de Banville, Edouard Schuré, Catulle Mendès, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Leroy, Auguste de Gaspérini, Gustave Doré. Paul Dukas a expliqué ainsi la prédilection des écrivains et des poètes pour Wagner : « Sans avoir beaucoup approfondi ses théories, ils s'y rallièrent, fascinés par cette nouveauté de sensations, d'expressions et d'images, que leur révélait pour la première fois la musique, tandis que les musiciens s'évertuaient encore, ou presque, à l'analyse technique. » Alfred de Vigny n'avait-il pas été l'un des rares hommes de son temps à pressentir le génie de Berlioz?

Berlioz, qui fut le plus marquant des compositeurs-critiques, n'accorda pas à l'œuvre de Wagner l'importance qu'elle mérite. Nous acceptons Berlioz dans son originalité de grand musicien. Nous le suivons plus difficilement comme arbitre. C'est que dans ses études critiques, l'auteur de la *Symphonie fantastique* était avant tout préoccupé de se pousser individuellement. Il déguisait à peine les profits qu'il attendait de ses articles. Même lorsqu'il n'était pas question d'éclipser un rival, d'exiger un avantage, de se créer une clientèle, de servir une

ambition positive, la vision personnelle à Berlioz intervenait sous une forme ou sous une autre.

Quand on relit les notes que Berlioz a inscrites en marge des partitions wagnériennes, comment ne pas condamner la critique musicale par des musiciens?

Brizeux, Barbier, Jules Janin, Amiel, Zola, Mallarmé, Huysmans, Edouard Rod, Fourcaud, ont parlé des œuvres musicales avec autrement de sincérité et de pénétration.

Claude Debussy, qui était artiste jusqu'au bout des ongles, ne pouvait plus saisir les marques distinctives du génie de Wagner, dont il dénonçait « l'héroïque cabotinisme » et « l'hystérie grandiloquente ». Vincent d'Indy, adepte de la religion wagnérienne, mêlait à ses aperçus critiques des éléments dogmatiques ou des motifs privés. Gabriel Fauré et André Messager, dont l'érudition était des plus sérieuses, commentaient avec une fine indulgence les partitions de leurs confrères.

De nos jours, convenons que seuls quelques écrivains en renom ont porté la critique musicale à un degré élevé. Louis Barthou, MM. Arnold Bennett, Edouard Herriot, Romain Rolland, André Suarès, Bernard Shaw ont publié d'admirables études sur la littérature sonore. La critique musicale est devenue l'une des provinces les plus étendues et les plus peuplées de l'art. On y compte maints littérateurs ou savants de premier rang, parfaits censeurs de la chose musicale. Il serait trop long de les citer ici.

Dans ces conditions, on s'explique mal que tant de compositeurs abandonnent leurs occupations courantes pour la critique. Leurs visées sont fatalement circonscrites, quand elles ne sont pas calculées. Qu'ils nous livrent leurs pensées sur leurs productions individuelles, qu'ils professent les doctrines auxquelles ils sont attachés, rien de mieux. On en tirera des remarques utiles pour la connaissance des partitions dont ils sont les auteurs. Mais qu'ils ne se posent pas en arbitres impartiaux, absolus, de la musique qui se conçoit ailleurs. Nous sommes menacés de voir la critique musicale tourner à un pur échange de compliments entre collègues. Déjà les

musiciens qui s'y prodiguent ont tendance à l'envisager comme un sûr moyen de se mettre à l'abri des blâmes et de faire afficher leurs ouvrages par les chefs d'orchestre et les directeurs intimidés.

Pour juger de la production sonore ou picturale, une certaine préparation est de rigueur. Les notions de la syntaxe musicale ne sont pas inaccessibles. Il est facile de les acquérir, quand on n'est pas familiarisé avec elles dès l'enfance. Le goût est dispensé beaucoup plus rarement. Pour en être muni, selon Vauvenargues, « il faut avoir une âme ». Il est nécessaire d'apprendre la technique musicale. Après quoi, on doit s'efforcer à l'oublier pour écouter les musiques, dont les formes changent avec les âges.

Une définition de Berlioz me revient en mémoire : « La musique est à la fois un sentiment et une science. » Observez que Berlioz place le sentiment en premier. Les critiques-compositeurs prêtent surtout attention à la science. On rirait des critiques littéraires qui discuteraient de l'ordre d'un livre, des mètres d'un poème, et négligeraient la fraîcheur des impressions, l'élévation ou la nouveauté des idées, le passionné des situations. Pour s'émouvoir de la beauté des fleurs et en respirer le parfum, on n'est pas forcé d'être botaniste diplômé.

La musique ne consiste pas à amasser des procédés convenus, à aligner des formules soustraites à droite et à gauche. Ou alors Kreutzer, Reicha, Czerny seraient les premiers des musiciens. Il y faut tout d'abord un sentiment inspirateur. C'est la qualité de ce sentiment qui importe. Pour l'évaluer à son taux ou seulement en avoir la perception, il ne suffit pas d'être fort sur la technique. Les pédants de cabinet sont insensibles aux beautés nouvelles. Shakespeare a dit « qu'il y a des musiciens qui ont la haine de la musique ».

Dans un ordre plus relevé de créations lyriques, on est trop tenté d'utiliser d'une manière neuve des recettes classiques, ou d'une manière classique des recettes neuves. Là est tout le secret de quelques personnalités musicales dites audacieuses. Ne nous arrêtons pas à ce qu'on peut

appeler les rapports mathématiques d'une partition. Ne confondons pas technique et poésie, forme et sentiment. Notons, pour notre satisfaction intime, les effets particuliers de rythme et de timbre, la solidité de la construction, la qualité des développements, s'il y a lieu. N'apportons pas d'explication théorique à la musique inconnue qui naît ou va naître et qui influe encore mystérieusement sur l'âme humaine.

La critique exercée par celui-là même qui en est l'objet touche à la duperie et à l'absurdité. Chaque compositeur, quelle que soit sa formation, n'aspire plus maintenant qu'à faire de la critique musicale, pour parer les coups des concurrents et sauvegarder ce qu'il croit être ses intérêts. Sans même qu'il s'en doute, il est injuste envers ses devanciers, ses successeurs, ses adversaires et ses émules.

Toute notre production sonore souffre d'un pareil état de choses. Finalement, les critiques-compositeurs n'y trouvent pas eux-mêmes leur compte. Pour faire sa trouée et être entouré d'une réputation un peu durable, rien ne vaut que de publier de belle et bonne musique. A côté de musiciens doués de goût, et qui ont le sens du beau sous toutes les formes, nous voyons des professionnels de l'orchestre, fermés aux diverses expressions de l'art, et qui écrivent en un charabia invraisemblable une critique musicale tendancieuse, dogmatique et sans portée. Il est vain de ne discerner dans une partition que la lettre et l'agencement extérieur.

La création artistique et la critique vont, pour ainsi dire de pair, tout en étant nettement séparées par leurs vertus respectives. Elles se surveillent, se remorquent, se stimulent et se commandent. Mais elles ne peuvent être réunies dans la même tête, si vive qu'elle soit. A une période de grande création artistique correspond une période de grande critique. L'art faiblit quand la critique dégénère. Pour examiner une œuvre d'art musical à la lumière des maîtres, pour en supputer le prix et en pressentir l'action future, il faut une ardeur d'intelligence, une faculté d'enthousiasme, un sens étendu de rapports qui n'appartiennent qu'à quelques très rares exégètes.

Qui d'entre nous peut se flatter d'être parmi ceux-là? Combien d'artistes sont capables, comme Baudelaire, de sentir d'instinct qu'une partition est de la famille des chefs-d'œuvre et qu'une autre partition n'en sera jamais?

Il est évident qu'un critique-compositeur ne peut se contraindre au point de renier ses convictions et ses théories. Or, les principes sont loin d'être fixés dans la musique. Il y a trois quarts de siècle, Théophile Gautier déclarait, à propos de Wagner, que l'art sonore avait des possibilités infinies et que la musique en était à peine à son début. Nous n'avons pas fait beaucoup de chemin depuis. Des novateurs, comme Debussy, Schœnberg, Stravinsky, n'ont eu à soutenir de luttes difficiles que contre leurs confrères érigés en juges. Il est dangereux de se borner à une technique musicale définie, de s'y abandonner avec promptitude. L'art d'assembler les sons est toujours en mouvement, en croissance, en progression. Défions-nous des habitudes dont notre ouïe paresseuse est esclave. Schopenhauer dont la philosophie est à la racine de la pensée wagnérienne, a écrit : « Le musicien nous révèle le sens intime du monde. Il se fait l'interprète de la sagesse la plus haute, tout en s'exprimant dans un langage que la raison ne comprend pas. »

J'ai bien été obligé d'aborder ce côté de la question pour expliquer les résistances soulevées par Wagner, au fur et à mesure qu'il édifiait son monument. Dans les nombreux écrits théoriques qu'il a publiés, il n'a lui-même pu plaider que son propre procès. Plus un musicien est original et grand, moins il est souple à juger et comprendre les musiciens qui ne sont pas de son bord.

§

Nous assistons depuis quelques années à un nouvel ordre des choses dans le domaine de l'art. La musique a pris une extension considérable, un élan, qui entraîne, en quelque sorte, tout le genre humain. Grâce à la radiophonie, au phonographe et au cinéma sonore, elle s'est insinuée partout. Elle l'emporte sur toutes les autres

formes de l'intelligence et de la sensibilité. L'art instrumental et vocal est devenu un excitant universel du sentiment et de la pensée, la nourriture quotidienne des esprits. Il s'est glissé dans toutes les variétés de la vie actuelle. L'ouïe est à présent notre sens essentiel. C'est par elle que nous sommes désormais guidés dans notre connaissance de la nature, dans l'exploration des mystères qui nous entourent.

A notre époque essentiellement musicale, l'œuvre et le souvenir de Richard Wagner devraient renaître, exercer un invincible empire sur les foules. Peut-être est-ce à cause du vieux mage de Bayreuth que l'Allemagne a conservé son prestige de grande nation, après son désastre de la guerre. En pleine bataille de Verdun, alors que le front allié pouvait être crevé chaque jour, le renom de Wagner continuait de rayonner jusque chez les peuples dressés contre les armées impérialistes. Pendant le mois de juin de 1916, on jouait à Londres *Tristan et Isolde*. Le public anglais acclamait le chef-d'œuvre wagnérien, comme si de rien n'était. A quelques jours de l'armistice, le général Mangin présidait en personne à un cycle de représentations wagnériennes à Wiesbaden. Aussitôt après la guerre, nos sociétés de concert inscrivaient à leurs programmes de nombreux extraits d'œuvres de Wagner. Le 5 janvier 1921, l'Opéra de Paris remontait *La Valkyrie*, qui n'avait pas été exécutée depuis les premiers mois de 1914. Les autres partitions du maître saxon ont été reprises dans la suite. Elles furent plus souvent affichées que les œuvres françaises. Aucun théâtre ne donne annuellement plus de représentations wagnériennes que l'Opéra. Notre Académie nationale de musique est depuis quinze ans une sorte de temple consacré à Wagner.

En 1921, les uns et les autres jugèrent avec plus de dégagement l'œuvre du magicien de Bayreuth. Les compositeurs ne songèrent plus à déguiser leur sentiment sur Wagner. Claude Debussy, Rimsky-Korsakoff avaient déjà brûlé ce qu'ils avaient adoré. Avant de mourir, Camille

Saint-Saëns fit une opposition systématique et sans dignité au grand artiste allemand.Il avait fait naître, pendant la guerre, une controverse qui mit aux prises wagnéristes et antiwagnéristes et dépassa, en violence, la querelle des gluckistes et des piccinistes. M. Darius Milhaud s'écria : « A bas Wagner ! » D'autres s'élevèrent assez inconsidérément contre la mémoire de l'auteur de la *Tétralogie*. La forteresse a tenu bon contre les plus furieux assauts.

J'étais moi-même revenu de mon premier enivrement. J'étais obligé d'écouter en critique les chants d'amour ou de révolte des géants de Wagner. Je cédais plus rarement à leurs harmonieux délires. Des fibres avaient joué. Les aspirations et les rêves de ma jeunesse s'étaient évanouis pour faire place à la réflexion.

A l'occasion de chaque spectacle wagnérien, de chaque étude qui avait trait au maître germain, je complétais des observations, des commentaires, des essais. Le trésor musical de Bayreuth avait été maintes et maintes fois expertisé au point de vue technique. Il ne me restait qu'à tenter de découvrir les ressorts encore secrets du drame wagnérien, recueillir les opinions qu'en avaient les générations montantes, mettre au jour des documents biographiques inédits, aborder l'homme et l'œuvre par d'autres aspects, enfin initier graduellement les nouveaux auditeurs aux beautés et aux mystères du glorieux poète-musicien.

§

J'ai habité si longtemps sous le climat brûlant de Wagner, j'ai tant sondé les profondeurs de sa vie et de son œuvre, que je crois parfois sentir autour de moi la présence tyranique et magnétisante du vieux maître de Leipzig. Une nuit d'hiver, après une représentation de *Tristan et Isolde*, j'ai été étreint par une hallucination. Un homme nerveux et âgé marchait devant moi. Tantôt il s'éloignait et s'évanouissait dans la brume, tantôt il s'arrêtait pour se parler à lui-même d'une voix rageuse. Dans un carré de lumière, sa physionomie altière et pâle me frappa d'étonnement. L'étrange personnage avait

plus d'un trait de ressemblance avec Wagner tel que je me le représente. Ce n'est pas la première fois que je remarque, aux auditions d'œuvres wagnériennes, des musiciens vieillissants qui, par le visage et la stature, rappellent le grand artiste d'outre-Rhin. Je connais un compositeur de l'Europe centrale qu'on prendrait pour le sosie de Wagner. Il s'astreint à imiter par l'extérieur son haut modèle et n'est pas peu fier de produire ainsi sensation dans les milieux d'art.

J'étais encore tout sonore des gémissements et des chants d'amour de *Tristan et Isolde*, que je venais d'entendre. Mon esprit était obsédé, tourmenté par le rythme lancinant et les puissantes harmonies de cette musique. J'étais enveloppé par la mélodie tristanesque d'une sensualité toujours satisfaite et toujours inassouvie et qui fait songer à je ne sais quelle agonie interminablement violente et tendre. Aux orages de la symphonie correspondaient, dans ma mémoire, certains épisodes de la passion éperdue du grand fauve malade pour Mathilde Wesendonck. Passion d'où jaillit le houleux chef-d'œuvre.

Soudain, trouant le brouillard, l'homme s'avance vers moi. Il me semble que dans ce promeneur, d'une frénésie bizarre, s'est réincarné, par je ne sais quels sortilèges, Wagner. Voici les phrases que je crois entendre prononcées d'un ton sarcastique :

— Je me sentais né pour toutes les victoires, pour toutes les grandeurs. Dans mes rêves s'agitaient, chantaient et criaient des héros naïvement cruels, farouches et généreux. Quand je les confrontais avec les êtres réels, qui tenaient les premières places dans notre société, je tremblais de colère et de honte. Est-ce donc à cette condition misérable que les hommes ont été réduits par les puissants, les privilégiés et les intrigants? C'est cela que nous appelons la civilisation? Mieux valait faire retour aux innocences primitives, reprendre l'organisation de la société par le début, rajeunir l'âme humaine, asservie et dépravée par les siècles.

« Il me fallait coûte que coûte révéler, imposer ma vérité. J'étais comme en proie à un mal sacré. Je voulais

être l'artiste-prêtre, le musicien-prophète, le poète-roi.

« J'ai étouffé en moi tous les scrupules. Rien ne devait s'opposer à mes désirs ni à mes ambitions. J'étais convaincu que ce qui m'entourait était fait pour servir mes desseins, pour aider à l'accomplissement de ma tâche. Les autres, quels qu'ils fussent, avaient une dette envers le génie qui grondait en moi. Je n'ai pas hésité à user de tous les moyens pour exprimer mon évangile et faire triompher ma foi. J'ai menti. J'ai rusé. J'ai trahi. J'étais impatient d'éprouver toutes les passions, les plus troubles et les plus nobles, pour affiner mes sens et les rendre capables de vibrer aux impressions les plus rares. Je n'ai recueilli de sensations et d'idées que pour préparer et nourrir mon œuvre.

« Vous vous demandez pourquoi, avec mon caractère de réformateur et de factieux, je ne me suis pas jeté dans l'action, pourquoi je ne me suis pas rué sur le pouvoir pour m'en emparer. Je m'y suis attaqué une fois, quand j'ai cru le moment favorable. J'ai failli briser dans le combat mes facultés créatrices et ma vie. J'ai vite compris que le fardeau des erreurs était trop lourd à soulever. Il s'agissait de contourner des obstacles et non de les forcer. Il s'agissait de séduire la foule et non de la contraindre. Il s'agissait de se concilier et de transformer les esprits et les cœurs, au lieu de renverser la société. Il s'agissait de conquérir les hommes à mon idéal par l'amour et non par la violence.

« Schlegel a justement dit que « la musique est l'art de l'amour ». La musique et la poésie dramatiques, vers lesquelles j'étais poussé dès mon enfance, m'offraient des ressources infinies pour satisfaire mes exigences secrètes. Moyennant transposition, il m'était possible d'exposer aux regards de tous, d'implanter dans les âmes ce qu'il y avait en moi de beau, de vrai et de neuf. Je m'y suis consacré de tout mon être.

« Dans les ondes de mes symphonies théâtrales roulent toutes mes pensées séditieuses, mes indignations et mes rancœurs. Mes intentions y sont expressément marquées pour ceux qui se donnent la peine de m'entendre. Dans

les vers abrégés de mes poèmes, soutenus par une musique qui va jusqu'aux nerfs, j'ai dit leur fait à tous les mauvais maîtres. De nouvelles clartés en jailliront pour l'avenir, tel que je le conçois et l'attends.

« Ouvertement, je n'ai fait que changer la face de l'art lyrique. De mon temps, les compositeurs de théâtre étaient condamnés à un goût déplorable. Ils flattaient la bassesse sentimentale des auditeurs avec des procédés puérils et grossiers. Ils écrivaient leurs opéras en deux ou trois semaines. Je les ai obligés à prendre au sérieux leur art, à méditer longuement sur leurs partitions, à mettre ordre à leurs inspirations. J'ai décidé que la musique de théâtre serait d'une noblesse égale à celle de la musique de concert. Je me suis attaché à établir la fusion totale des éléments divers du spectacle lyrique, dont le seul objet devrait être désormais d'exalter nos meilleurs sentiments.

« Je n'ai cherché qu'à mettre les auditeurs en communion intime avec ce qui est beau, avec ce qui est grand. Les marches héroïques, les prières ferventes, les crescendos majestueux ou mordants ont été introduits dans mes partitions pour arracher le public aux viles préoccupations, pour l'entraîner vers les sommets. Je me suis acharné à l'émouvoir, à le réconforter, à le hisser de force sur les plans supérieurs. Ma musique de théâtre était de la musique d'apôtre, de rédempteur, de fondateur de religion.

« Par une ironie du sort, moi, qui me plaçais au-dessus de tous les hommes, j'ai passé mon enfance et ma jeunesse dans une famille d'acteurs pauvres. Si vivre est une illusion, jouer la comédie de la vie est l'illusion d'une illusion... Vous saisissez mon désarroi dans ce milieu, alors que, déjà, je n'étais affamé que de sincérité et de vérité. On ne m'y a pas même permis d'apprendre les principes de la musique, pour laquelle ma vocation était énergiquement prononcée. Plus tard, j'ai fait moi-même mon éducation musicale. J' ai été contraint de lutter contre les miens et contre tous pour conquérir ce qui me manquait.

« J'ai commencé à transcrire mes songes amers ou magnifiques dans la misère et la désespérance. J'y ai trouvé l'ardeur pour entreprendre mes constructions musicales, pour couler un métal lyrique nouveau, pour creuser ma galerie souterraine. J'ai fini par commander et dominer tous mes semblables. Les rois et les princes accourus à Bayreuth pour l'inauguration de mon théâtre, sentaient bien que l'unique souverain était, ce jour-là, un artiste malheureux, tenace et inspiré. Après tout, dans la cruelle histoire universelle, les pages de confiance dans le salut de la race humaine, les pages de régénération morale et d'aspiration au pur et au divin, les pages de charité, de sagesse et de dignité n'ont été laissées que par les artistes. Je ne me suis pas leurré sur la portée intellectuelle de mon œuvre. Mes doctrines ont été prises à faux. Elles le seront encore dans les temps prochains. Mes chants d'amour et de passion subsisteront par dessus tout ce que j'ai créé. Ils refondront un jour la substance humaine, qui est de cire pour les novateurs opiniâtres. Car on ignore tout de l'empire de la musique sur les hommes et jusqu'à son action physique sur les corps animés.

« A me pencher trop souvent sur la détresse de mes contemporains et sur la mienne propre, j'ai fini par désespérer du progrès de l'humanité. J'ai proclamé que, pour nous racheter et nous purifier, il n'est que de faire un bond en arrière, avec nos acquisitions modernes. Maintenant le doute me ronge. Est-ce par croyance intime ou par raillerie amère que j'ai choisi, pour sauveurs de la société et pour héros, des adolescents ingénus et stupides, comme Siegfried et Parsifal?

« Tout en me vouant au merveilleux de la musique, j'ai convoité éperdument tous les biens terrestres, précisément parce qu'au début, la fortune ne m'avait rien concédé. J'ai par astuce soutiré les richesses qui m'étaient refusées. J'en reconnaissais, en moi-même, la vanité, mais il m'était dur de m'en passer. Si je ne m'étais pas délivré de mon indigence, je n'aurais pu m'enivrer des plaisirs ni des joies qui m'étaient nécessaires. J'étais ma-

lingre, hargneux, insociable. Cela ne m'a pas empêché de ravir les cœurs féminins que je désirais posséder.

« Je n'ai conçu l'esprit de la musique que dans l'amour. Ha ! comme j'ai été aimé et comme j'ai aimé ! J'ai imprimé un élargissement, une sublimité au sentiment d'amour, dont demeure à jamais la trace dans les situations extrêmes de *Tristan et Isolde.* Là, les sonorités que j'ai entassées montent comme des jets de flamme. Ou plutôt, ce sont des oiseaux affolés dans la cage de l'orchestre, qui s'élancent, tournoient, qui s'exaspèrent de se heurter toujours aux barreaux et retombent pour recommencer encore leurs vols fous et bornés... »

L'homme a disparu dans la brume glaciale. Ses mots continuent de retentir à mon oreille. Je m'interroge pour me rappeler comment le fantôme s'est formé dans mon imagination. J'essaye de recomposer la figure de l'enchanteur cupide et prodigue. Elle se dérobe. Sera-t-elle donc sans cesse noyée d'ombre, celle-là qui, pour nous, compte plus que toutes les autres dans l'histoire de la musique et du sentiment?

HENRY MALHERBE.

TRADUIT DES FLEURS

AUBEPINE

Les combats ont duré longtemps sur la colline.
L'hiver tenait comme un rempart.

Il avait effacé les pentes des fossés
Et s'était installé sous ses tentes de neige
Avec de place en place un arbre, en sentinelle.

Et l'investissement descendait jusqu'aux villes.
Il en avait conquis beaucoup, très loin au sud.
Du nord coulait le flot de ses brusques surprises.

La blanche armée avait chassé la verte armée.
Les routes n'étaient plus les lignes de l'assaut
Mais les lacets de la conquête.

Un matin dans le calme où tout le camp dormait
Un oiseau arriva comme un éclat de bombe.

Puis ce furent, tirés par des lointains profonds,
De singuliers obus qui étaient pleins d'oiseaux,
Et les morceaux ailés s'étalaient en sifflant.

Alerte!... On fit donner la pleine eau dans les pentes.
Mars, qui devait trahir, fut d'abord enrôlé.
Il inonda les prés, les bois furent des nasses
Où la vase étouffa ce qui voulait monter.

Mais par des souterrains grands comme l'étendue,
Le printemps sous l'hiver dressa cent mille lances.

Les contreforts un jour furent verts d'ennemis.
L'hiver, de ses sommets, les cribla de ses grêles.

Victoire çà et là essayant ses pavois,
D'étroits soleils bientôt claquèrent aux rafales :
La verdure entoura la suprême hauteur.

Mars, ceignant le soleil, chargea ses propres nuées,
Et l'on vit un matin sur un buisson farouche
Qui n'avait aux combats sauvé que son espoir
Le drapeau blanc de l'aubépine.

—

ROSE TREMIERE

Pourquoi tous ces hauts murs autour du jardin d'août?
Equilibre assoupi de vestiges câlmés,
L'an mûrit dans la majesté de l'air étale
Et le soleil lui-même a l'air d'atteindre au but.

Les chants se sont éteints, jadis semeurs d'espace.
L'aile borne son vol aux soucis de la vie.
Les zéphyrs maraudeurs plus rares dans les branches
Abandonnent leurs rapts trop lourds au pied des arbres.

Rien de fou ne rêve de fugue.
Des fleurs sages comme des pommes
Font des séances de maintien.
Les zinias sont tendus comme la politesse
Et les dahlias portent perruque.

Lassés de leurs abois sur les pinsons de juin,
Les fox intransigeants dorment au pied des phlox.
La chaise longue allonge une blonde liseuse.

Vacances en leur plein mais cependant comptées...
Dans un livre un enfant épelle un air d'octobre.
On est dans ce tournant de l'orbe
Où l'on sent que tout va tomber.

Fanés les liserons
Et loin les chèvrefeuilles.
Pourquoi grimper la nue?
Des tremplins de l'espoir on voit déjà l'hiver
Et les sauts périlleux se réfugient au cœur.

Oh! que vaine alentour, visible des chemins,
Sur les trésors rangés et les heures comptables,
Votre garde, roses trémières.

Le ciel qui s'est trompé dans son ordre d'appel
S'excuse et vous permet une fleur au fusil.

—

SAUGE

Monument aux morts d'une guerre
Inauguré dans les beaux jours
Avec des enfants qui chantaient
Une criarde psalmodie,

La baïonnette qu'il soulève,
Le soldat juché sur ton socle,
Semble fixer sur une époque
L'auréole d'or du soleil.

Chemin dirait-on de la gloire,
Cette arme qui devient rayon
Rejoint l'éternel à l'histoire
Sous les yeux de chaque maison.

Un enfant et un coq non loin jouent du clairon.

Je t'ai revu dans les jours de tempête
Monument aux morts d'une guerre.
Si la lumière aide à l'excuse
L'orage est jugement du ciel.

O! baïonnette, tu semblais
La hampe d'un crêpe d'averse,
D'une averse qui s'acharnait
A laver au bas de la pierre

Le sang vif, le grand sang martyr
Sur le sol sans fin recompté
Par deux touffes rouges de sauge.

Dans un angle du ciel encombré de cortèges
Roulaient des canons morts et les défunts tambours.

—

PERVENCHE

Pleins ciels, pleins chants, pleines saisons,
Embrasements, brasiers, bûchers,
Je me suis adossé au lointain de vos pourpres
Et j'ai pris dans votre or l'encre de mon enseigne.

L'espace n'est pourtant qu'un des sens de ma route.
Je connais des pays moins larges que moi-même.
Ivresse de partir, mais bonheur de tenir !...
L'être recueille entier l'émoi qui s'en élance
Et ce trait délicat finit dans l'épaisseur.

Ainsi, azur du sol, pervenches, vous, pervenches,
Que des taillis creusés pour une âme à genoux
Gardent, chaud secret bleu maçonné de murs verts
Et serré sur le sol comme un amour au corps.

Vous rejoignez l'azur intime de mes jours,
Midi sur les buissons s'émiettait en clochettes.
Le feuillage au-dessus mettait le ciel en miettes
Et je ne sentais rien de plus grand que mon cœur.

J'ai cueilli chair au vent des gerbes d'étendues,
Mais j'ai dans un détour ombragé de ma vie

Le souvenir couché sur l'herbe de tes yeux.

—

BOULE DE NEIGE

Se pourrait-il qu'un enfant
Ait choisi si belle neige,
En ait fait si pures balles,
Leur ait donné tant d'élan

Que par-dessus des saisons,
Des horizons d'horizons,
A travers des vols d'oiseaux
Séparés pour qu'elles passent,

Elles soient ici venues
Où l'été, loin de les fondre,
Sur un fond qui les impose
En sculpta cette fleur ronde?

Point, s'il est de plus étranges
Ou plus laborieux pétales;
Qui, libres de fards et feintes,
Aient plus de vérité blanche.

Poète qui veux marquer
Aux frondaisons de la gloire
Le témoignage crié
D'un passager de la terre,

Jette aussi sur les verts arbres
La neige de ton enfance
Et fais de ses chères balles
Les fleurs de ta persistance.

—

SILENE

Le soleil rond sue à gros nuages,
Sous l'azur toute aile est pesante.
Les arbres ont des ventres d'ombre
Où ne tiennent pas les villages.

La route s'éloigne et sa courbe
Fait le sien d'un rayon du ciel
Et cela la repousse aux confins des verdures,
Digue blanche au-dessus d'un océan de feu.

Le pays tout entier cligne sous la lumière.
La fermière est une synthèse à quatre sphères,
Ventre, seins et visage, et souffle à son passage
Sur l'air bouillant qu'il faut cependant absorber.

Les troupeaux semblent appliqués
A tondre le soleil en même temps que l'herbe,
Et quand au bout du pré le soir ils se retournent
Il a disparu en effet.

Mais à l'auberge, avant, que de verres heurtés,
Que de fronts épongés, de blasphèmes jetés
Au vigneron du ciel qui mûrit d'autres litres!

Le décor surchauffé affale ses contours
Ainsi qu'un jeu de plomb oublié près du feu
Et ses plis étalés descendent aux chemins.

La chaleur a vidé les cours de leurs gamins.
Les bois sont des dortoirs mêlés. Rien ne fait rien.

Au long d'un sentier sec qui but en vain ses sources
Et qui sent la poussière où l'embaumaient les joncs,
Seul bruit dans la nature et seule allègre joie
Sur quoi seul mouvement dansent deux papillons,

Neuf et vert justaucorps et collerette blanche,
Jovial, naïf, moqueur, dans la pire lumière,

Un silène joufflu siffle un air de grillon.

—

RONCE

Toi qui pour un instant de la ville évadé
Grimpes sur ce talus qui borne la vallée
Et vois au long de l'eau
Se mirer les villages,

Sens-tu contre ton cœur s'appuyer ce pays
Et forcer tes regards cette masse des arbres
Dont un oiseau parfois
T'apporte le salut.

Un morceau d'univers veut tourner ton destin
Et jeter dans ta chair tant de champs et de routes
Que lourd de ces présents
Tu restes longtemps là.

Tu convoites des yeux un oubli vert, tes lèvres
Boivent l'air comme l'horizon boit le ruisseau
Sans jamais le tarir,
Et tu te sens plus jeune.

Mais un rayon confus tombé du soleil bas
Jette l'heure à tes pieds et te remet ta chaîne.
Ta maison n'est pas là
Et tu vas repartir.

Le chant de l'angélus penché sur un sillon,
La glycine mêlée au bonheur de l'auberge,
La voix d'un chien joyeux
Ne t'auront pas vaincu.

Ni même, vers ton bras, ce naïf et pur geste
Du buisson te prenant dans trois tiges de ronce,
Toutes leurs fleurs au vent
Pour mieux te retenir.

—

CINERAIRE

A la mémoire de Raymond Thiollière.

Pauvre ami, vous n'êtes plus qu'os
Et je songe à vous bien souvent.
Ensemble nous fîmes la noce,
Du moins à la façon dont on l'entend
A Saint-Yriex et Saint-Amand.

Au réel, nous bûmes des bocks
Dans des auberges littéraires
Avec des livres sur le marbre, avec des femmes
Sur les banquettes et des amis qui chantaient
Des refrains d'ateliers dédiés au hareng-saur.
Pour qui nous regardait nous étions des artistes.
Les soirs d'été, la fête continuait dehors.

Ah! comme les jours sont plus tristes!
Nous savons maintenant l'épaisseur de ces mers
Sur quoi notre bateau ramait contre le vôtre.
Vous y avez coulé d'un coup, comme une sonde.

On n'a pas grand parcours à faire sous les jours
Pour en être si loin qu'on n'y reviendra pas.

Vous dormez à présent parmi des cinéraires
Dont le port décanté sous des fleurs linéaires
Semblables aux dessins sobres que vous faisiez
Ont la simplicité droite que vous aimiez.

Je revois quelquefois nos salles de café.
Il arrive, pour peu que j'y sois seul au monde,

Qu'un souvenir de vous gonfle une larme ronde
Au bord de ma paupière où vous apparaissez.

Les lampes, aux plafonds qui furent nos ciels purs,
Avec des nuages blancs nés de nos pipes dures,
A travers ce halo par les cils découpés
Sur votre spectre en moi fleurissent cent fleurs roides,

Cinéraires glacés à la place des astres
Dans des nuits comme alors où l'on a pris nos places.

HENRI DALBY.

CHOSES VUES
CHEZ LES FOURMIS

—

Je vais raconter ici une aventure de fourmis dont je puise tous les détails dans un cahier de notes prises au jour le jour, et où le moindre geste, la moindre attitude de certaines ont été fixés pendant que je les avais sous les yeux.

Ce cahier, je l'avais rempli pour le seul plaisir de l'observation et je ne pensais en communiquer à personne les minutieux détails. Mais bien des gens ne considèrent plus que c'est perdre son temps d'observer les fourmis. Il se développe comme une fraternité à l'égard de la vie animale; et l'homme inquiet cherche à mieux connaître ces sociétés établies, toutes voisines, qu'il compare à la sienne. Il ne hait donc point les confidences qu'on peut lui faire là-dessus; et les détails, même infimes, prennent tout à coup de l'intérêt en éclairant vraiment les faits. Aussi, lorsque nous regarderons quelques fourmis de très près, nous ne penserons point que ce sont des sujets d'expérience, mais plutôt des voisines de l'homme, des amies.

Ouvrant ce gros cahier plein de dessins et de notes rapides griffonnées sur le genou avant d'être mises au net, cherchons-y ce que j'appellerai la première apparition de l'« Ecaillée » : c'est une fourmi que je désigne ainsi. Et d'abord, disons en peu de mots qu'en l'été 1930 j'avais formé plusieurs nids artificiels de quelques centaines d'individus, que j'en arrivai même à grouper une cinquantaine de fourmis seulement, isolées de leurs com-

pagnes au fond d'une boîte. Et c'est précisément d'elles que je veux parler.

Pour l'instant, elles me paraissaient tout à fait désemparées. (Bien entendu, je devais les rendre plus tard à la cité dont elles étaient issues, n'acceptant pas l'idée de les jeter simplement par la fenêtre une fois l'expérience terminée.)

Elles étaient désemparées, mais elles vivaient.

Pareille existence ne saurait se concevoir pour nos abeilles sociales, dont le communisme intégral ne supporte pas un seul rouage détraqué. Des abeilles hors de la ruche ne s'organisent pas, en quelque nombre que ce soit. Elles ne connaissent plus rien. L'individu a été sacrifié à la collectivité; il n'y a point de solitude; personne ne fait bande à part; il n'y a plus même d'amis. Elles ne toucheront ni au miel ni à l'eau; il ne peut survenir que la mort. Il est curieux de noter, quand on sait jusqu'où va leur collectivisme, que les abeilles *n'ont pas toutes* adopté la vie sociale, restée dans leur espèce bien plutôt l'exception que la règle.

Le monde des fourmis, au contraire toujours sociable, diffère profondément de celui-là.

Celles que j'avais sous les yeux appartenaient à la race la plus aimable qui soit chez les fourmis, presque apprivoisable, les fourmis noires-cendrées, assez grandes, frêles et fuselées, d'un noir grisâtre (*Formica fusca*); on doit les toucher avec quelques précautions si l'on veut éviter de leur briser une patte, et j'ai toujours l'impression qu'elles sont en verre. Ces belles noires-cendrées, quelle estime ne devons-nous pas faire de leur caractère, quand nous lisons que même les guerrières sanguines esclavagistes, qui furent continuellement leurs ravisseuses, arrivent à prendre à leur contact plus de douceur et une certaine réserve?

A celles-ci, qui se trouvaient au nombre de vingt seulement le 16 juillet, et, grâce à mes apports successifs, arrivaient maintenant au nombre de cinquante, j'avais donné quelques larves à élever; elles recevaient une nourriture de choix : un peu de miel, de l'eau pure comme

boisson, et, bien que prisonnières, se trouvaient encore à l'air libre sans vitre ni grillage. Elles pouvaient recevoir le soleil, le vent et la pluie et, comme elles construisent habituellement de petits dômes de terre où elles vivent à l'obscurité, je leur en avais donné quelques poignées où percer des galeries. Un jour, pourtant, j'avais placé dans une situation analogue une cinquantaine de fourmis, privées même de ce stimulant moral que représente pour elles la présence de larves à soigner, c'est-à-dire de futures fourmis. Et ces ouvrières sans mères, sans larves (mais choisies avec soin), s'étaient fort bien tirées d'affaire, construisant pour elles seules des galeries confortables. Il est difficile de déterminer *a priori* ce que décideront en une circonstance donnée un certain nombre de fourmis, et c'est bien le plus vif intérêt de l'étude qu'on en fait.

Nous étions aux environs du 20 juillet, et le découragement continuait. Il n'y avait eu jusqu'ici que quelques tentatives de travaux, tentatives isolées vite abandonnées. J'avais cru remarquer, à la longue, parmi les terrassières dont l'élan était ainsi tombé, une fourmi qu'il me devint facile de reconnaître, car elle portait sur le dos — ou ce que nous appellerons plus exactement le dessus de l'abdomen — comme une petite écaillure, due peut-être à l'âge. Un beau soir, je l'aperçus qui tentait, en la prenant amicalement par la bouche, d'attirer une de ses compagnes vers le centre du monticule de terre où aucun travail n'avait encore été accompli. Ce geste n'aurait aucune signification si l'on ne savait que les fourmis ont recours entre congénères bien plutôt à la persuasion qu'à la contrainte, et la manifestent en cherchant à *entraîner* les camarades ou à les *soulever*, de la façon la plus positive.

Si je continue à résumer les faits, il devient à peu près certain que l'« Ecaillée » réussit à persuader une compagne de reprendre le travail, puis deux, puis trois, puis dix, pas plus, arrivant ainsi, pour les cinquante-trois fourmis adultes que contenait à présent ma boîte, à cette proportion de 20 % de travailleuses actives qui, j'ai pu

le constater, reste à peu près invariable, les mêmes fourmis s'employant au cours du même travail.

Parmi ces dix ouvrières, je dus remarquer une seconde fourmi légèrement abîmée, comme l'était peut-être celle que j'appelle l'« Ecaillée », et qui manifestait de son côté une initiative très visible en inspectant tous les travaux sans y participer beaucoup elle-même. Elle avait une patte coupée. Nous la retrouverons.

Et enfin, pour en venir à un fait assez peu connu et qui m'est apparu au cours de ces expériences de 1930, disons que, dans toutes mes fourmilières artificielles observées pendant la nuit, en été, commencent, vers dix ou onze heures du soir, en général, des allées et venues que je n'ai jamais vu se produire à la lumière du jour. Toutes les fourmis retirent les larves des galeries où elles les avaient cachées, et quelques ouvrières, s'en emparant l'une après l'autre, les promènent en une sorte de procession nocturne. Cette promenade des larves dure souvent plus d'une heure.

Jusque dans la boîte où vivaient mes cinquante-trois fourmis, chaque soir le travail s'interrompait, et les larves furent ainsi promenées. Bornons-nous à penser qu'il y a là, au moins en captivité, une coutume étrange. Et suivons maintenant, cette fois sans en perdre un détail, l'aventure qui va survenir aux deux petites fourmis que nous avons entrevues : l' « Ecaillée » et la fourmi à patte coupée.

DEUX SEULEMENT

S'est-on demandé comment des fourmis, c'est-à-dire des membres d'une société, se comporteraient en île déserte, réduites au plus petit nombre social qui puisse exister? (La solitude absolue est contraire à leur tempérament.)

J'ai eu fantaisie de répondre à cette question que je me posais (1) et à une autre aussi : « La qualité des

(1) Voir un premier résumé que j'ai donné de cette expérience : *Annales des Sciences naturelles. Zoologie*, t. XVIII, 1935. 10e série, p. 101, « Observations d'après lesquelles l'activité des fourmis serait le fait d'une mino-

personnes » se conservera-t-elle dans l'isolement, ou bien est-elle, comme on l'a cru parfois, en rapport avec le nombre, et d'autant plus agissante que ce nombre est élevé? Espinas parle même de « la faible dose d'intelligence dont jouissent les hyménoptères, multipliée par les lois d'imitation et d'accumulation. »

Tout cela est trop abstrait. Installons plutôt les deux Robinsons dans leur île avec de bien faibles espoirs d'initiative et d'organisation. Je les regarde, si chétives, et ne puis m'empêcher de trembler, en songeant que j'ai réuni parfois, dans les meilleures conditions, plus de cinquante fourmis avec leurs larves sans obtenir d'elles aucun effort, aucune initiative, aucune organisation.

Eh quoi! deux seulement!

Je crois pourtant avoir bien choisi mes deux fourmis. C'est l'« Ecaillée » que nous avons vue à l'œuvre ces jours-ci; c'est la fourmi à patte coupée (l'inspecteur distingué que j'ai aperçu à ses côtés et qui, à présent, marqué sur le dos, va s'appeler la « Jaune »). Cependant... ai-je vraiment affaire à ces « vétérans pleins d'expérience » ou ces « jeunes chefs pleins de génie » dont parle Maeterlinck et qui instituent « le gouvernement provisoire de la meilleure idée »? « Elles n'ont pas d'uniforme ni de panache, dit-il encore, mais il n'est pas douteux que leurs compagnes les reconnaissent et les écoutent volontiers ». Tout de même, en admettant qu'il y a, chez les fourmis, des meneuses de jeu que leurs compagnes reconnaissent et écoutent volontiers, faut-il admettre de plus que les vrais chefs, les bons ingénieurs, chez elles aussi bien que chez nous, seraient également capables d'agir en héros inconnus et sans leurs troupes si les circonstances l'exigeaient?

Voilà mes deux fourmis dans une humble petite boîte, sur ma table de travail; de la terre au milieu; plus loin, du miel dans un tube, de l'eau dans un cristallisoir où

nité de travailleuses dans tous les groupements étudiés. » Le détail et les résultats de toutes ces expériences seront donnés au fur et à mesure dans la même revue scientifique.

flotte une feuille verte, afin qu'en buvant elles ne se noient pas, et enfin, trois larves de leur nid.

Presque tout de suite, l'une des deux a palpé une larve, l'a saisie, puis y a renoncé pour explorer en premier lieu leur prison; ce qui semble, on en conviendra, assez sage. Ma surprise n'est donc pas là. Elle naît bien plutôt à la vue de ce qui se passe dans la grande boîte où sont restées les compagnes de mes deux entrepreneuses. En effet, le spectacle que j'y remarque, depuis l'instant précis où celles-ci furent comme enlevées au ciel entre le pouce et l'index, est singulier, même assez pathétique, et ne s'était produit que rarement devant pareil geste de ma part, si souvent renouvelé. Je vois les fourmis retirer leurs larves des galeries et courir avec elles, affolées, de tous les côtés. Elles ont même à tel point perdu la tête qu'une fourmi va jusqu'à promener une larve autour du cristallisoir et la trempe dans l'eau sans s'en apercevoir, en descendant et en remontant sur le verre. Affolement des plus flatteurs pour celles dont le départ en a été le signal — s'il n'y a pas là simple coïncidence.

Dans l'île déserte, que se passe-t-il?

J'ai installé mes Robinsons le 21 juillet 1930, à 3 h. 50 exactement; à quatre heures, l'« Ecaillée » creusait déjà un trou dans la terre. L'autre, la « Jaune », ne l'imitant point, la travailleuse s'interrompt une minute, puis reprend sa besogne à elle seule. Après avoir creusé à gauche d'un gros moellon (si j'ose dire), elle va creuser à la droite du même moellon.

La « Jaune » fait sa toilette. Ah! l'on ne saurait croire combien cette coquetterie est utile aux fourmis pour lutter contre les atteintes du mauvais sort! Ce n'est plus alors cet usage auquel elles reviennent souventes fois par jour comme les chats; c'est un geste fébrile, une manie, un refuge. Toutes les fois que les choses vont mal et que les problèmes de l'existence paraissent insolubles, une fourmi s'assied et brosse délicatement ses pattes, ses antennes si sensibles qui souffrent peut-être. « L'Ecaillée » sachant mieux que moi sans doute que cet exercice

fait sans nécessité est parfois aussi le commencement de la démoralisation, dérange sa compagne en la bousculant un peu; puis, la tête déjà pleine de ses projets, elle va plus loin et attaque un autre coin de terre. Je la vois creuser à différents endroits. Et cette camarade? Elle s'en inquiète; elle revient la trouver. De ses antennes qui rencontrent les siennes et s'agitent, elle parlemente avec elle; à la suite de quoi la « Jaune » se précipite un peu partout. Mais elle n'entreprend rien; le courage lui fait défaut.

L'« Ecaillée » reprend son travail de forage; puis elle songe aux larves et va de leur côté. La « Jaune » est justement près des pauvres bébés, les regardant. De nouveau, l'« Ecaillée » la bouscule (il serait difficile de croire que c'est par accident, car il n'y a que trop de place pour deux dans leur île) et tente le geste de prendre une larve sans même ouvrir complètement les mandibules, puis elle y renonce et retourne au forage commencé. On ne peut tout faire à la fois; et, avant de transporter les nourrissons, il faut savoir où les mettre. Mon Dieu! il n'y a que vingt minutes d'écoulées, et déjà elle entre presque tout entière dans la galerie qu'elle a faite, au point que l'on ne voit plus dépasser que le bout de son abdomen. Cette même ouvrière, qui se révéla le 19 juillet parmi des compagnes dont le nombre avait augmenté progressivement chaque jour, et a commencé parmi elles une entreprise de travaux publics lorsqu'elles furent au nombre d'une cinquantaine environ, ne fait-elle maintenant que poursuivre un élan? Pourquoi la « Jaune », emportée tout à l'heure au milieu des autres par la même ardeur, ne seconde-t-elle pas sa voisine? Il y a dans cet acharnement solitaire de la pauvre « Ecaillée » auprès d'une compagne inutile un élément d'angoisse... Mais qui nous dit qu'elle juge sa compagne inutile? Là est un autre élément, un élément de connaissance, qu'il nous est impossible de déterminer.

Le travail isolé de ma fourmi ne me laisse plus rien perdre de ses méthodes d'ingénieur, c'est un avantage dont je saisis bien vite l'importance; et je m'aperçois

qu'elle amorce à peu près à égale distance les uns des autres onze trous sur lesquels elle revient l'un après l'autre, les approfondissant d'un rien à chaque inspection. (Elle n'en utilisera que quelques-uns.) Il s'agit d'en bien repérer la position pour le moment où il conviendra de les relier entre eux par des galeries.

Mais voilà que la « Jaune » est allée enfouir une petite larve au trou n° 7! L' « Ecaillée » s'en va voir cela, et, sans donner son opinion, se nettoie d'un air méditatif. Elle se relève, fait un tour de promenade, puis va chercher cette larve et la place tout d'un coup devant sa compagne, la « Jaune ». Quelle est sa pensée? Elle s'assied pour procéder à sa toilette derechef : signe visible d'émotion. Alors elle refait un petit tour, comme pour se calmer, revient là où se trouve la « Jaune » et la bouscule, tout en appuyant une patte sur la larve dont je vois la membrane se plisser sous cette pression. Voilà les deux solitaires en face l'une de l'autre. L'« Ecaillée » palpe lentement la « Jaune », s'éloigne, revient, essaie de la frapper de ses antennes avec une conviction non partagée. Elle n'a plus qu'à s'en retourner au trou qu'elle perçait en dernier lieu, en dégageant toujours le même moellon.

La larve est restée à découvert sur le sommet du monticule. La « Jaune » s'en empare de nouveau. Le trou n° 7 ne convenait pas? Bon! Si elle essayait d'un autre? Elle la transporte successivement devant les trous 5, 6, et 1; puis la rapporte au sommet. Décidément, ce n° 1 est très convenable, revenons-y. Elle l'y fait entrer et disparaît dans le trou avec elle.

Mais il ne faut pas oublier que l'« Ecaillée » a l'œil à tout; un œil désapprobateur, je le regrette. Elle revient sur ses pas et dégage au n° 6 le bout opposé de la galerie qui doit, selon elle, courir de 1 à 6. La « Jaune », toujours à l'entrée n° 1, c'est-à-dire de l'autre côté, refait sa toilette. C'est de quoi profite l' « Ecaillée » qui, pendant ce temps, a doucement tiré la petite larve par l'intérieur de la galerie jusqu'à l'entrée n° 6, et la reprend. Cela me rappelle ces admirables suites de caricatures dessinées

par Töppfer, où l'on voit *M. Vieux-Bois* et *le Rival* se reprendre indéfiniment des mains « l'Objet Aimé », d'ailleurs aussi insensible que ladite larve.

Pour résumer la suite de toutes ces opérations, je vois maintenant une larve plus grosse, tantôt placée par l' « Ecaillée » dans un trou où elle se tient debout enfoncée aux trois quarts à la façon d'un obus enterré droit, tantôt serrée entre les pattes convulsives de sa seconde mère qui se refuse à la lâcher. Il y a des intermèdes, causés par la vue appétissante du miel, par les coups de langue affectueux à l'aide desquels l'« Ecaillée », bonne fille au fond, cherche à effacer la marque de la « Jaune » qui me coûta tant de soins.

Alors qu'elles sont toutes deux penchées, je fais monter la « Jaune » sur mon doigt. Mettant ce temps à profit, l'« Ecaillée » se précipite, et, comme si elle n'avait pensé qu'à cela, elle retire la grosse larve blanche et va la remettre toute droite encore dans un nouveau trou, d'où le sommet dépasse à la façon d'un bonnet de coton. Si je vous dis que, pour se venger, la « Jaune » va maintenant déterrer la première larve, se la fera reprendre, et, par un tour pendable, profitera de ce que sa compagne a posé un instant la sienne à côté d'une galerie pour se sauver avec, vous jugerez de ce qu'on appelle très improprement l'entr'aide des fourmis. Je vous renvoie à un petit essai de Mark Twain qui, à ce sujet, n'est qu'à peine exagéré. Le plus drôle, c'est peut-être de voir finalement l' « Ecaillée », qui s'est emparée à elle seule des trois précieuses larves, s'en trouver si embarrassée, ne sachant qu'en faire pour les garder, qu'elle les empile toutes les trois l'une sur l'autre.

A la vérité, ces gestes ne sont pas tout à fait aussi vains qu'il y paraît. Mais on ne peut nier la jalousie et l'individualisme forcené que les fourmis apportent à l'exécution de la moindre tâche dès qu'une intense liberté de mouvements leur est assurée, et sans doute, comme ici, lorsque deux chefs (?) se trouvent en présence. Imaginez deux dictateurs qu'un coup du sort isolerait ainsi face à face en quelque île déserte...

Enfin, la « Jaune », à son tour, se met à creuser des galeries, respectant cette fois les plans de sa compagne considérée comme architecte.

J'offre mon petit doigt à l'« Ecaillée » qui le refuse. Voilà que la « Jaune », en creusant, aperçoit un minuscule mille-pattes presque blanc, et court après,... mais, saisie maintenant d'une terreur panique, elle se sauve à toutes jambes, s'arrête, s'assoit, se replie, et se lèche l'abdomen; quelle décharge électrique aura-t-elle reçue de ce petit Myriapode? Voici l' « Ecaillée », la tête penchée sur une ouverture, qui ne bouge plus qu'une patte de temps à autre. Elle consent à monter sur mon petit doigt et à se laisser ainsi porter là où est sa besogne du moment; soudain, elle se précipite, ayant vu ce que je ne voyais point, c'est que des parcelles de terre appuient maintenant sur une des larves : cela pourrait lui être fatal. Elle les ôte avec précaution et la tire un peu plus loin.

La « Jaune » est venue la trouver; elles touchent longuement leurs antennes. et restent ainsi un moment en face l'une de l'autre. Elles se font face bien plus souvent dans cette solitude que les fourmis, semble-t-il, n'ont l'habitude de le faire. Il y a je ne sais quoi d'émouvant dans la manière dont elles s'avancent alors l'une vers l'autre, et, les antennes toutes remuantes ou posées doucement devant elles, demeurent longtemps sans bouger.

Mes remords m'ont poussée à leur offrir un peu de crème au café qu'elles apprécient beaucoup. Et maintenant, toute ragaillardie, l'« Ecaillée » fait de la gymnastique en se retenant par deux de ses trois pattes de gauche à un moellon, et, suspendue ainsi, se nettoie à l'aide de ses autres pattes, puis se laisse tomber, et s'en va *couver* de son corps une larve, tandis que la « Jaune » en couve une autre.

Peu à peu, la nuit descend, sur cette prison comme sur tout notre hémisphère. Que font les cinquante compagnes de ces deux-ci, à côté d'elles, dans l'autre prison? C'est pour elles le moment de promener les larves. Et, en effet, je les vois qui s'organisent déjà en procession de

quatre ou cinq nourrices. Hélas! les deux exilées dans une si dramatique situation doivent être bien éloignées de songer à cela. Cependant, elles ont poussé le sang-froid jusqu'à se disputer le travail au cours de cette journée qu'aurait pu dominer l'angoisse. Je les ai jugées dès lors héroïques. Puisque, dans les grands casiers où je détenais des centaines de fourmis, la promenade des larves fut instituée, peut-être, à la ressemblance de ce qui se fait chaque nuit dans la fourmilière, et puisque cinquante fourmis seules en ont repris l'usage, pourquoi cette infime compagnie de deux qui a tout supporté sans faiblir ne l'oserait-elle pas?

C'est la « Jaune » qui a tout à coup cette pensée — ou ce souvenir. Elle dresse résolument l'un des poupons sur son front à la façon dont les fourmis soulèvent toute charge, et, tandis que je vois l' « Ecaillée » au fond d'une galerie où elle travaille, agiter encore ses pattes et ses antennes, elle le promène... Il en sera ainsi chaque soir de l'exil.

22 *juillet.* — Mais j'ai voulu collaborer à leur travail, et, avec mon doigt, moi aussi, j'ai ouvert une petite excavation. La « Jaune » (on est inspecteur ou on ne l'est pas) s'en va la visiter. Elle a l'air de craindre un éboulement, car je la vois appuyer avec force un peu partout à l'intérieur, sortir faire le tour, et, très intelligemment, aller examiner avec soin la base extérieure du monticule de ce côté-là. Ensuite, elle va parlementer avec l' « Ecaillée », la rendant peut-être responsable de mon essai. Quelles sont leurs réflexions? En tout cas, c'est l' « Ecaillée » à son tour qui vient visiter le travail inconnu. A la suite de quoi, n'y comprenant rien, elles se bousculent un peu mutuellement.

Allons bon! Le mille-pattes infime reparaît, et la « Jaune » a l'air de se battre avec lui; mais cela ne lui réussit pas plus que la première fois. Elle se recroqueville, et je vois qu'elle se gratte les antennes avec rage.

Tout cela a duré deux jours. J'ai donné à mes fourmis deux larves de plus à soigner. Comme il fait plus froid et qu'elles cherchent à protéger de leur corps une de ces

larves restée à découvert, je dispose au-dessus un petit toit fait de poils de chevrette; ce dont les deux ouvrières profitent immédiatement pour aller se promener un peu sur la feuille verte au fond du cristallisoir et y faire de longues conversations. C'est à coup sûr l'endroit le plus agréable de cette île déserte.

PORTRAITS DE CINQ PERSONNES

Nous arrivons au 24 juillet. Mes deux fourmis sont seules ici depuis trois jours. Jusqu'à présent, l'une des deux s'est bornée à fouiller un peu la terre, mais elle n'est pas restée indifférente aux travaux exécutés par son active compagne, et toutes les deux n'ont cessé de dorloter et d'installer leurs larves. La preuve est faite que deux fourmis arrivent parfois à former une société réduite suffisante, sans perdre pied dans l'existence ni voir sombrer leur moral (ce qui ne veut pas dire que pareille attitude soit commandée par un cas si anormal! j'ai eu la preuve du contraire, et voilà précisément ce qui fait que mes deux amies sont si intéressantes). Je puis donc leur adjoindre une camarade.

Je la choisis parmi les fourmis occupées à percer une galerie. Elle est plus grande que l' « Ecaillée ». Il y a chez les fourmis de frappantes différences de taille entre individus de la même espèce. Elle a l'abdomen lisse et sans écaillure; il me parait inutile de la marquer.

Nous l'appellerons la « Troisième ».

Elle commence par courir de tous les côtés, et passe, si je puis dire, sous le vent de l'« Ecaillée » sans s'en approcher une seule fois, sans que l'autre paraisse l'apercevoir, car celle-là poursuit ses travaux avec calme, à une distance de cinq à six centimètres seulement. La voyant passer encore plus près, elle ne s'interrompt pas tout de suite. Mais soudain, elle va droit à elle, et les voici qui se saluent des antennes; puis, s'asseyant l'une auprès de l'autre, elles font leur toilette côte à côte. Déjà cette troisième avait remarqué les deux larves à l'entrée d'une galerie et visité toutes les anfractuosités. Enfin, décou-

rant le toit en poils de chevrette où se trouve en ce
noment la « Jaune » auprès du dernier nourrisson, elle
'y faufile, pour se présenter.

Un peu plus tard, l'« Ecaillée » avait repris avec achar-
iement ses longs travaux et poursuivait la réalisation
l'une nouvelle idée de construction le long du tube de
niel; tandis que la « Jaune » et la « Troisième » restaient
nsemble dans le délicieux jardin que mes deux premières
xilées paraissaient affectionner déjà. En effet, c'est le
eul coin de verdure et de fraîcheur de ce petit désert;
'eau affleure les bords à la façon d'un étang; un bout de
yprès se dresse à côté. Les deux compagnes y sont fort
ien et la « Jaune » lèche consciencieusement la « Troi-
ième ». Ensuite elles refont leur toilette une seconde
ois; à son tour, la « Troisième » lèche un peu sa com-
agne. Là-bas, l'architecte-terrassière ne s'arrête pas une
econde; il est vrai qu'hier elle s'est presque constam-
nent reposée.

Le travail actuel de l'« Ecaillée » est d'ailleurs magni-
ique; elle creuse en ce moment des ouvertures qui
loivent se correspondre pour former des galeries droites.
Les deux autres fourmis se sont installées avec le bébé
sous l'abri. Au cours de la journée, la nouvelle venue
sera tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre de ses com-
agnes. C'est à onze heures du matin que je l'ai intro-
luite. Vers neuf heures et demie du soir, la « Jaune »,
encouragée peut-être par une présence de plus, va se
mettre résolument et sérieusement au travail pour la
première fois.

Elle emporte dans sa bouche de gros morceaux de
terre. Les trois larves non encore rentrées dans les galeries
ont été mises sous la garde de la « Troisième » qui,
peu auparavant, échangeait des coups d'antennes avec
l'« Ecaillée ». La « Jaune » pratique maintenant d'assez
longues galeries. Un peu avant dix heures du soir
l'« Ecaillée » se remet à la besogne,et les voilà toutes deux
bouleversant la terre, mais à une certaine distance l'une
de l'autre, Parfois, l'« Ecaillée » se contente d'ôter les
plus gros morceaux pour les emporter au loin, de façon

à aplanir en général toute cette partie du monticule
Puis je vois mes deux travailleuses creusant à côté l'une
de l'autre; et la « Troisième », assise en face d'elles, qui
les contemple sans rien faire. Je remarque (Huber avait
déjà fait des observations du même genre) que la
« Jaune » a l'intelligence de profiter d'une allumette qui
se trouve sur le tertre pour ajouter une rampe à sa gale-
rie.

Est-ce que la « Troisième » va se décider à les imiter?
Elle enfonce sa tête dans un trou, s'arrête, se baisse...
mais c'est tout. Elle tourne autour de ses compagnes, les
regarde. Celles-ci la rejoignent alors, et l'« Ecaillée » mul-
tiplie à son intention les coups d'antennes. La « Troi-
sième » se borne à lécher la « Jaune » gentiment sur le
dos, sans doute pour essayer aussi de la démarquer. Un
peu plus tard, toutes trois s'accoudent au-dessus du défilé
rocheux où sont rangées les larves. Car il s'agit de faire
pénétrer les trois derniers nourrissons dans les galeries
de la demeure : c'est toujours là que les conflits se des-
sinent entre les idées de mes deux maîtresses-fourmis.
L' « Ecaillée » introduit une larve en quelque cavité; et
pour l'y mettre, commence par retirer une larve mise là
auparavant par la « Jaune »; mais la « Jaune » tire cette
larve par l'autre bout et la ramène, en quoi j'estime
qu'elle a raison, la galerie étant assez large pour deux
nourrissons. Pour finir, les deux rivales se dégorgent
mutuellement du miel; la « Jaune » va boire et faire un
tour de jardin. Bientôt, toutes dorment dans les trous
qu'elles ont creusés.

C'est alors que je leur présente une quatrième com-
pagne, celle-ci marquée de rose, en la jetant doucement
sur le monticule de terre. Les fourmis, qui l'ont aperçue,
sortent à cet instant, mais la nouvelle venue s'en va seule
à l'écart, et reste immobile; voyant quoi, les autres ren-
trent dans leur abri.

Cette fourmi marquée de rose (je décide de l'appeler
Mélina) a une conduite très différente de celle que j'ai
vue à ses trois compagnes à leur arrivée. Elle se sauve
en tous sens avec rapidité, et l'on dirait qu'elle ne sait pas

si elle se trouve en pays ami ou ennemi. L'« Ecaillée », qui semble inquiète, la suit de loin, passant partout où elle a passé. Enfin, l'ayant rejointe, elle parlemente avec elle à coups d'antennes, la saisit par la taille pour l'empêcher de courir : cela ne la rassure nullement, car elle recommence à courir, puis s'assoit, et tente d'ôter sa marque en se léchant. Elle ne se rapprochera des autres exilées que deux heures plus tard, daignant causer un peu avec l'« Ecaillée » et avec la « Troisième »; car la « Jaune » est encore cachée avec les larves.

Disons-le, Mélina est d'humeur vive et désagréable. Elle bouscule fort l'une et l'autre compagne, et enfin, tout comme si elles lui eussent indiqué un lit pour la nuit, elle va droit à l'entrée n° 7. Elle s'y faufile. La « Jaune » se trouve précisément dans cet abri. Or il y a place pour deux, même pour trois; cependant Mélina s'étale à tel point que la « Jaune », polie, doit sortir. Je la vois qui en sortant rencontre l'« Ecaillée » et, à coups d'antennes, elles échangent leurs impressions. Un quart d'heure plus tard, le spectacle est assez cocasse. La grande galerie contient la « Jaune » et Mélina, mais prudemment placées en face et assez loin l'une de l'autre, si bien que, par les deux issues, on voit pointer à l'extérieur deux abdomens, colorés, l'un de jaune, l'autre de rose.

Il fait nuit depuis longtemps au dehors; la petite boîte est là sur ma table, dans la chambre. A la lumière de ma lampe, je vois la « Jaune », après s'être distraite un moment à poursuivre un petit moucheron qui se pose de cime en cime, retourner aux abords de la galerie. Je prends alors une de ces loupes dont les ostréiculteurs se servent pour examiner le naissain (car les fourmis et moi nous sommes dans une île du Morbihan). Faut-il avouer que je n'ai jamais découvert rien de comparable à cet instrument chez les spécialistes où fréquentent les naturalistes? D'ailleurs, il faut bien que je le dise, je n'ai guère sous la main que des instruments de fortune ou des objets de ma fabrication, et j'estime que ce sont les meilleurs. Derrière cette loupe, l'observation devient plus intéressante, puisqu'il est alors permis de

voir de près les mouvements de mes fourmis, et souvent la cause de leurs incertitudes.

Par exemple, en ce moment, la « Jaune » et la « Troisième » s'occupent de placer dans une galerie les deux larves qu'elles ont ramenées. A l'œil nu, il semble qu'elles hésitent sans raison et agissent stupidement. Mais à la loupe! Tout se transforme. On aperçoit autour d'elles d'énormes blocs rocheux, qu'elles peuvent mouvoir, tant leur force est singulière, mais pas sans des résultats fâcheux qu'il paraît difficile pour elles de calculer; d'où ces compréhensibles hésitations. La « Troisième », par exception, travaille dans la galerie; on voit ses antennes se diriger en avant et son abdomen remuer. Maintenant, la « Jaune » et l'« Ecaillée » sont comme accoudées à un parapet. Et je les regarde de près. De temps en temps, avant de toucher à une larve ou aux moellons — car elles ont à écarter de véritables masses montagneuses instables autour de leurs progénitures. la « Jaune » tourne la tête vers l'« Ecaillée », la frôle d'un léger coup d'antennes. Vraiment, on dirait qu'elle la consulte, ou que toutes deux s'interrogent avant chaque décision à prendre. Elles se sont penchées sur le parapet et ont regardé monter vers elles la « Troisième ». L'« Ecaillée » s'éloigne. Alors, ses deux amies se consultent longuement. A chaque hésitation dans une manœuvre, l'une d'elles s'en va trouver l'« Ecaillée » qui reste immobile, posée sur le rocher central. L'« Ecaillée » répond par des coups d'antennes sans se déranger, l'autre retourne et semble, par ses propres coups d'antennes, transmettre je ne sais quoi à celle qu'elle vient rejoindre et qui travaille avec elle. Tous ces détails deviennent saisissants. Les fourmis, vues de si près, paraissent ne plus hésiter qu'avec raison, et tout calculer. De temps à autre, la « Jaune » au masque terrifiant de guerrier japonais, a des frayeurs; elle regarde en l'air, ouvre ses mandibules dans une pose pleine de menace. C'est sans doute ma loupe qu'elle prend pour un monstre dangereux (alors que l'« Ecaillée », au contraire, la méprise).

L'activité de ces deux fourmis est à présent considé-

rable. L'« Ecaillée » approfondit successivement de la même façon chacune des loges et galeries commencées hier. La « Troisième » n'a rien creusé d'une manière visible. Pour Mélina, elle est allée se fourrer je ne sais où. Ah! la voici. Elle est couchée sous de gros rochers dont elle se fait un abri. Les deux premières travaillent, mais la « Troisième », qui va et vient parmi elles, semble bien inexpérimentée. Il lui arrive d'enfourcher une larve, pour tomber ensuite la tête en bas et en se relevant de bousculer encore cette malheureuse larve. L'« Ecaillée », seule, creuse la terre, et emporte les morceaux, qu'elle remonte jusqu'au sommet; à la loupe, je la vois tenant dans sa bouche un gros rocher brillant de mica. La « Troisième » assiste à tout cela, intéressée, mais presque inactive. Somme toute, les deux fourmis qui s'entendent le mieux, et sans lesquelles rien ne se fût fait, sont la « Jaune » et l'« Ecaillée ». Quant à Mélina, n'en parlons pas; la voici qui passe et bouscule chacune des compagnes qu'elle rencontre.

Profitant d'une inspection générale du travail à quoi se livre maintenant l'« Ecaillée », je cherche à connaître un peu mieux le caractère de la « Jaune » et de la « Troisième », qui toutes deux veillent une larve. Si je touche la « Troisième », elle file (je renouvelle l'expérience avec le même succès). Mais au contraire, la « Jaune », ayant peur pour sa larve, car elle a vu remuer le cristallisoir, revient sur elle et la couvre. Je m'amuse à la toucher plusieurs fois; quoique sujette à la frayeur, à ce que j'ai bien souvent remarqué, elle ne bouge pas. Elle est décidée à ne pas fuir.

Comme j'ai remplacé deux larves que je crois mauvaises par une petite larve nue (sans cocon), deux fourmis viennent la couvrir de leur corps. Mélina, elle, s'est installée sur une galerie, le ventre en l'air.

26 *juillet*. — J'ajoute à mes quatre fourmis une cinquième, marquée de bleu. Celle-là paraît agir avec discernement; je l'ai prise par deux fois, pour lui retirer l'excès de peinture qui marque le dessus de son dos; elle ne s'affole pas, et ne court ensuite que modérément.

Bien entendu, l'« Ecaillée » l'aborde à son arrivée. La « Bleue » échange avec elle de petites conversations à coup d'antennes. J'observe ensuite le curieux procédé employé par l'« Ecaillée » quand elle a terminé une galerie (ou tunnel) afin de l'*essayer*. Elle y passe tout entière, la première, et, se tortillant un peu, ressort de l'autre côté, ce qui lui donne de la ressemblance avec un perce-oreille, la queue relevée. Puis elle repasse le tunnel dans l'autre sens, tout en se tortillant encore. J'ai vu plus tard que ce procédé sert à mesurer la largeur suffisante d'une galerie, évaluer sa résistance et tasser la terre.

La « Troisième » s'étant rapprochée de l'«Ecaillée », celle-ci semble vouloir lui montrer comment elle s'y prend. Elle, ordinairement si jalouse de faire à sa guise, choisit pour creuser la terre l'endroit où se trouve cette compagne, comme pour l'obliger à le remarquer. La « Troisième » trébuche, se remet d'aplomb, regarde, se penche dans un trou comme si elle allait saisir la terre. Il m'a bien semblé, une fois, que l'«Ecaillée », tenant dans sa bouche une petite pierre, la lui apportait avant d'aller la jeter. Comme la « Troisième » a changé de place, l'« Ecaillée » en change aussi, et vient, *sa tête touchant la sienne*, retirer des morceaux de terre, tout en la palpant de ses antennes. Finalement, cette leçon de choses ennuie la « Troisième » qui s'en va, laissant son professeur. La méthode d'enseignement formicienne : « Rien par contrainte, tout par persuasion », donne souvent des résultats incertains.

Mélina, depuis quelques heures, porte des larves et les promène. Elle les promène assez volontiers, semble-t-il.

On pourrait maintenant s'amuser à résumer les divers caractères ou tempéraments de ces cinq fourmis que nous avons vues de si près.

L'« Ecaillée » reste bien certainement la mieux douée; pleine d'initiative, de volonté, d'organisation et d'habileté, c'est aussi la plus entêtée, la plus jalouse de ses droits. Mais elle n'a jamais manqué de rejoindre, d'accueillir et de surveiller les nouvelles venues comme si elle remplissait un devoir; elle cherche à les persuader de se mettre

à la besogne, est volontiers consultée par ses compagnes, ne s'épouvante pas aisément, et a l'œil du maître en toutes choses.

La « Jaune », douée aussi d'initiative et d'entêtement, est extrêmement polie avec toutes ses compagnes, fort complaisante à leur céder la place. Mais elle s'inquiète et s'alarme facilement. Pour défendre les larves, elle devient combative et ne manque pas de courage. C'est une grande nerveuse. Plus tard, mise à l'épreuve en une circonstance tout aussi remarquable, elle m'étonnera encore... Mais ce serait une autre histoire.

La « Troisième » est fort calme, regarde et observe tout, se joint souvent aux autres, car elle est très sociable et affectueuse, mais, surtout intéressée par le travail d'autrui, n'y contribue presque pas; elle ne se montre pas très sûre de ses mouvements.

Mélina est plus que maladroite, elle est brusque, peu sociable, je dirais sans éducation, et certainement sans gêne. Peureuse, inintelligente et paresseuse,... mais capable au demeurant de faire une bonne d'enfant zélée pour la promenade.

La « Bleue », qui demeura du 27 au 31 juillet, fut encore plus paresseuse que Mélina. Cependant, c'est une fille bien élevée, qui ne s'affole pas, ne court pas, regarde ce qui se passe, et aime assez la conversation.

N'avons-nous pas là, avec cinq pauvres fourmis, toute une petite galerie de portraits?

... ET A SIX, ON PEUT FAIRE UNE BELLE PROMENADE DU SOIR

Mes deux premières fourmis sont là depuis le 21 juillet.

La « Troisième » a été introduite le 24, Mélina le 25, et la « Bleue » le 27. Le 28, en voici une nouvelle, la « Violette ». Ce soir, la promenade accoutumée des larves va prendre (tout est relatif) une certaine ampleur.

Et c'est ce qui a lieu, en effet; c'est ce petit spectacle émouvant que je vois se préparer.

Dès la tombée de la nuit les fourmis ont réuni les six

larves et la nymphe que je leur ai confiées; maintenant, les deux principales fourmis se livrent à une inspection préliminaire, l'une, l'« Ecaillée » sur l'ensemble du monticule que l'on va parcourir, l'autre, la « Jaune », dans la plus profonde galerie. A dix heures, les larves sont apportées rangées les unes près des autres, à découvert, cette fois, pour la plupart. La « Jaune » en saisit une, la promène et la ramène vers la grande galerie. Comme la petite boîte où ces choses se passent est dans ma chambre à coucher, il m'est facile de voir ce qu'elles font à toute heure de la nuit. A 1 h. 55 a lieu certainement le spectacle le plus intéressant. Mes six fourmis sont en mouvement et les voilà promenant cinq larves en une sorte de petite procession qui tourne dans la boîte, l'« Ecaillée » seule ne portant rien. Mélina s'est emparée d'une larve nue, la petite dernière d'une autre larve également sans cocon. Ces deux fourmis-ci sont un peu ridicules. Chacune a l'air de tenir un ver au bout de son nez; pas très habituées à ce prolongement de leur personnage, dès qu'elles viennent à se rencontrer elles se cognent avec, et l'on dirait des maladresses d'éléphants.

Vraiment, à ce moment, à la lumière d'une lampe électrique brusquement posée sur elles et qui n'interrompt pas leur promenade paisible, j'avais conscience d'assister à quelque chose d'aussi beau qu'une tradition (2). Cinq boîtes contenant chacune un groupe de fourmis, cinq prisons, étaient là, sur la table ou dans les vestibules. On pouvait y voir des fourmis de deux variétés : *formica fusca* et *pratensis*, ayant formé des sociétés ou des compagnies de toutes les grandeurs, les unes de plusieurs centaines d'individus, les autres d'une cinquantaine, ou bien, comme ici, de six seulement. Ces prisons s'ignoraient; les prisonnières étaient de races étrangères les unes aux autres,... et cependant... sous la même lueur balancée par moi, au même instant de la nuit, à cette heure

(2) Voir la note que j'ai publiée dans les *Annales des Sciences naturelles, Zoologie*, T. XIV, 1931, 10e série, p. 278 et suiv.: « Sur les larves de quelques fourmis promenées pendant la nuit par des *Formica fusca* et des *Formica pratensis* dans six boîtes à observation. »

où repose presque toute la création, une force identique les animait. Elles prenaient les enfants dans leurs berceaux, et, à l'air de la nuit, peut-être secrètement vivifiant, elles les promenaient.

Et les processions tournaient, chacune à l'intérieur de ses murs, les unes solennelles, emportant vingt précieuses momies claires au-dessus des têtes, les autres plus réduites, et jusqu'aux pauvres petites, ces six rien du tout qui tiendraient sur le doigt et que je voyais se rangeant, se hâtant l'une derrière l'autre, parfois se heurtant dans leur zèle, mais qui, elles aussi, voulaient promener les bébés.

MARGUERITE COMBES.

UNE LETTRE AUTOBIOGRAPHIQUE DE LOUIS LE CARDONNEL

—

J'ai eu avec le souverain poète Louis Le Cardonnel des relations lointaines, mais très affectueuses. Je crois bien que je lui ai donné une de ses dernières grandes joies et, hélas! une de ses dernières déceptions. Au moment où on se disposait à Paris, vers 1926, à fêter le centenaire de Bossuet, j'avais suggéré à Le Cardonnel d'écrire un poème sur le grand évêque et de venir le lire lui-même. Retourner à Paris, revoir ses amis, célébrer Bossuet dont il admirait la prose rythmée à l'égal des plus beaux vers, enchanta le poète dont l'âme était restée si jeune. Il se mit à l'œuvre; son ode à Bossuet partait sur un coup d'archet vainqueur qui rappelait le *Praeconium Paschale*. Mais des troubles visuels et des douleurs à la main droite l'obligèrent à interrompre le travail. Il ne le reprit jamais. Il comprit d'ailleurs que ses forces affaiblies ne lui permettraient pas de faire le voyage de Paris; j'ai cru aussi discerner en lui la très légitime appréhension de paraître en public et de présenter un vieillard aux amis inconnus qui imaginaient, en le lisant, un poète au regard plein de lumière. Ce fut là pour lui une déception cruelle, et il s'enferma dans le silence.

Je lui demandai d'en sortir quelques mois après. J'écrivais sur son œuvre une étude d'ensemble qui a paru dans mon volume : *Le Renouveau Catholique*, et je craignais, en m'en rapportant à des notices brèves et vagues de ne pas marquer avec assez de netteté les étapes de sa vie

et de son œuvre. S'il avait consenti à écrire lui-même ses souvenirs! Il répondit à ma prière par une longue lettre, la dernière de cette importance qu'il ait écrite, avant d'entrer dans cette sorte de longue nuit qui a précédé sa mort. Cette lettre n'était pas confidentielle puisqu'elle était destinée à étayer une étude qui devait être publiée; il me semble qu'en la donnant aux lecteurs de cette Revue qu'il aimait, je ne trahirai pas ses intentions. Elle aidera à mieux comprendre un des plus nobles poètes de la génération symboliste et elle donnera à ses nombreux aînés l'illusion de l'entendre encore.

J. CALVET.

LETTRE DE LOUIS LE CARDONNEL

Cette lettre aurait suivi de plus près celle où je vous disais trop brièvement ma joie d'avoir trouvé sur ma route, assez souvent solitaire et douloureuse, le réconfort de votre précieuse et sacerdotale sympathie. J'espère que nous n'en resterons pas là et que ma bonne étoile, qui a toujours jusqu'ici, grâce à Dieu, percé les nuages hostiles qui me la voilaient, me fera vous rencontrer un jour prochain peut-être, sous les ombrages charmants de Sèvres, que ma jeunesse connut.

Vous seul, avec votre vue de vrai prêtre et la sûreté pénétrante, autant que la largeur compréhensive de votre esprit que j'ai pu apprécier depuis longtemps, pouvez achever de me révéler à moi-même et à d'autres, pour qui je voudrais qu'à travers des visions de beauté ma poésie, bien inférieure, hélas! à mon idéal, portât, cependant, un message de vérité et un aliment de vie spirituelle. Les écrivains laïques, alors qu'ils se sont occupés de moi, ne pouvaient, avec les meilleures intentions, que dégager superficiellement, des considérations purement esthétiques ou des anecdotes souvent inutiles, ce qu'il y a de proprement sacerdotal dans mon œuvre. Celui qui l'a fait le moins mal, avec le plus de cordiale compréhension, c'est E. Langevin; mais il donne, — vous le pensez sans doute comme moi, — trop d'importance

au fait que j'ai traversé, comme tous ceux de ma génération, en des heures juvéniles, l'atmosphère artificielle de ces *cabarets littéraires* où nous attiraient, — je dis moi et ceux qui comme moi aimaient vraiment ce qu'il y a de sacré dans l'art, — le décor archaïque, la lueur des vitraux, l'ardeur loyale de quelques bonnes camaraderies, et surtout la douceur d'échapper quelques heures, en des soirées d'illusion, à la pesanteur prosaïque d'une époque durement utilitaire. Ces lieux au charme plutôt malsain, nous ne tardâmes pas à les abandonner à l'ignominie de la chanson canaille et de la gouaille faubourienne. Nous ne voulions pas devenir ces *Montreurs* dont parle avec une si hautaine et si douloureuse indignation Leconte de Lisle, que j'ai assez connu pour sentir battre en lui, sous l'apparence de fierté glaciale dont il en couvrait, pour la défendre des profanes, la profonde tendresse, un cœur noble et bon, un vrai grand cœur.

Mais il faudrait quelques dates. Je suis donc né en 1862, dans une maison bâtie sur l'emplacement du jardin de l'ancienne Visitation, l'une des premières fondées par sainte Chantal; dans la même rue, presque en face, se trouve la petite maison basse où vécut et mourut Marie de Valence. Cette maison avait appartenu à la famille de ma mère qui m'en parlait souvent, car elle y naquit, me disait-elle, dans la chambre même de la sainte veuve. Cette demeure vénérable fut visitée trois fois par saint François de Sales, dont nous faisons la fête aujourd'hui. Sainte Chantal y vint souvent elle-même ainsi que M. de Bérulle, M. Olier, et, si je ne me trompe, le cardinal de Richelieu; dans tous les cas, sûrement, saint Vincent de Paul. Si je mentionne ces choses, c'était pour vous dire l'atmosphère pieuse qui imprégna ma jeune âme. Mon père de son côté, discrètement, évoquait pour moi une tradition de la famille dont il n'y a d'ailleurs aucune preuve écrite, et d'après laquelle elle descendrait de constructeurs irlandais, venus sur le continent pour bâtir la cathédrale de Coutances. Des maîtres verriers, dont certains ont animé des feux mystiques de leurs verrières une église de Rouen, portaient mon nom. Sans

le savoir encore, j'ai eu dès l'enfance un attrait profond pour les vitraux que le soir enflamme. *Mémoire ancestrale* ou influence de morts qui voulaient continuer en moi? — J'ai dit cela dans un vers que vous trouverez peut-être suggestif :

> Des morts mystérieux se souviennent en nous,

mais surtout dans le poème aux *Aïeux d'Irlande* (*Carmina Sacra*). J'étais en correspondance tout jeune avec Victor de Laprade et Banville, plus tard un des premiers avec Mallarmé. Au Collège et au petit séminaire, où je fis mes études, j'aimais passionnément, cela va sans dire, la poésie et même la métaphysique la plus abstruse : celle qui a une teinte mystique surtout.

J'ai pris contact avec le monde littéraire parisien en 1884. J'ai traversé, je vous l'ai dit, les divers cénacles de l'époque. Mais désireux d'unir dans un même amour la vérité et la beauté, j'en suis sorti déçu. Trop d'esthétisme, pas assez de vie intérieure. Alors j'ai frappé, en 1886, à la porte du séminaire d'Issy, précisément sur le conseil d'un religieux, ami d'enfance de mon père, rencontré providentiellement au sortir d'une soutenance de thèse pour le doctorat en théologie à laquelle, seul laïque, j'avais eu la curiosité bien avouable d'assister et que présidait, précisément dans cet Institut Catholique où vous allez me faire le grand honneur de parler de moi, à côté de Mgr d'Huslt, le saint évêque d'Anthédon, Mgr Gay.

A Issy, où je restai un an, sans prendre la soutane comme c'était la coutume, je m'épris de la grande théorie bérullienne, de la sublime piété d'Olier; mais j'éprouvais le besoin d'en tempérer l'austérité parfois âpre, avec un peu du lumineux optimisme de certains Pères de l'Eglise grecque, la suavité de saint Bonaventure et le cinname salésien.

J'aurais pu aller à Paris, au séminaire de théologie, car on s'était montré satisfait de mon épreuve; mais le démon littéraire — était-ce vraiment un démon? — me reprit pendant les vacances. Dans tous les cas, j'ai tou-

jours gardé d'Issy, de ses ombrages, de sa chapelle, de ses cellules studieuses, de mes confrères, de mes directeurs, un souvenir sacré qui embaume encore mon âme. Mon amour pour la Vierge, *Sedes sapientiæ, regina Cleri*, puisé sur les genoux et dans le cœur de ma mère, s'y est accru encore. Elle m'a toujours protégé, et je voudrais avant de mourir la chanter encore mieux que je ne l'ai fait.

En 1890, j'étais encore à Paris parmi les artistes et les poètes, fréquentant Retté, qui devait se convertir après avoir raillé et ridiculisé — il m'en a demandé pardon — mon entrée dans les ordres; et surtout Ch. Morice, esprit de la plus haute valeur, — docte épris de symbole, métaphysicien et esthéticien, avec qui j'aimais platoniser à travers les rues solitaires du Paris nocturne, — où souvent nous rencontrions, tel un revenant noctambule, monologuant et frappant le pavé de son bâton, — comme de capucin, — le lamentable, mais touchant, mais à certaines heures délicieux, malgré son masque tourmenté, Paul Verlaine. Nous allions le voir ensemble *dans ses hôpitaux*. Charles Morice, auquel M. Louis Lefebvre vient de consacrer tout un livre chez Perrin, s'est sérieusement converti et m'a dédié — vous le savez sans doute — la première lettre de *Les Raisons de croire*. Il est mort à Menton, après une existence bien douloureuse, dont les fautes ont été vaillamment, — je pourrais dire même héroïquement — réparées.

Evoquez-le, évoquez aussi le pauvre Emmanuel Signoret, mort trop jeune à Cannes. Il avait fondé une chevalerie poétique du Saint-Graal, dans laquelle il n'avait pas eu de peine à m'embrigader. Nous fréquentions ensemble les soirées du Cercle des Etudiants Catholiques du Luxembourg. Mme Gabrielle Delzant, dont le mari fort lettré, fort artiste, et même écrivain d'art distingué, m'avait pris en affection, entretint en moi à Paris le feu sacré, vacillant, mais jamais éteint de la vocation sacerdotale. J'aurais pu rencontrer chez elle Mgr Gay, ami de la famille. Mais, déjà malade, il ne sortait plus. On m'en a beaucoup parlé, je l'ai beaucoup lu. J'ai assisté

à ses funérailles, je l'ai prié, à genoux devant son cercueil, de m'obtenir la grâce d'aller à Rome. Il me semble que c'est lui qui me l'a obtenue, — avec Pie VI, prié dans ce sens à Valence, dont la cathédrale conserve son cœur et dont une grande-tante maternelle à moi avait souvent reçu la bénédiction.

En 1893, après un séjour à Aix, près d'une sainte femme, très docte et charitable jusqu'à l'héroïsme, Mlle Rostan d'Abancourt, — chez qui, par une singulière coïncidence, je rencontrai le valet de chambre de Mgr Gay, qu'elle avait pris à son service au lendemain de la mort du prélat, j'allai à Rome prendre la soutane au *Séminaire français*. J'y reçus les deux premiers ordres mineurs, par une splendide matinée de Samedi saint à Saint-Jean de Latran, et les deux derniers dans la chapelle du Vicariat, des mains du cardinal Parrochi, magnifique évêque, à la doctrine et à l'éloquence de père de l'Eglise, qui me voulut du bien et me commanda, autant qu'il pouvait le faire, de ne jamais briser ma plume et de faire de la poésie une *Apologétique* harmonieuse. Plus tard, l'admirable Pie X m'a en quelque sorte, en d'autres termes, ordonné la même chose.

Mais j'allais oublier, de 1890 à 1893, mes relations très intimes, très affectueuses, avec Huysmans. Il s'acheminait vers l'Oblature bénédictine, je m'acheminais vers le séminaire. Il m'a écrit d'intéressantes lettres, un peu âcres parfois à l'endroit de ceux qu'il n'aimait pas, — malgré sa générosité d'âme et sa piété très réelles. Ordonné prêtre, en 1896, par mon évêque de Valence, un grand évêque, Mgr Cotton, — je fis l'apprentissage du ministère paroissial, assez pour reconnaître que Dieu ne m'y appelait pas. Je rentre à Ligugé, où je retrouve, — vivant à l'ombre du cloître, l'oblat Huysmans, mais, à peu de distance de la profession, un total épuisement nerveux m'écarta de la vie bénédictine. Si ma santé demeurée délicate me l'avait permis, je me serais fait alors franciscain. Ma croix a été de traîner, comme on l'a dit dans le monde, « une âme éprise du cloître ». Mon désir, ce serait, pour mes dernières années, de trouver un compro-

mis afin de vivre un peu éloigné de l'horrible, désordonnée, anarchique et brutale époque où nous sommes. C'est afin de la fuir le plus possible que je suis allé à Assise, à Florence. J'y ai vécu, me prêtant toujours à un ministère sacerdotal auxiliaire et m'entourant, dans l'Ombrie surtout, de jeunes poètes enthousiastes, de généreux étudiants, qui m'apprenaient à aimer la poésie italienne, tandis que je leur révélais de mon mieux les beautés de notre lyrisme français. Je leur ai dédié l'*Orphica* dans *Carmina Sacra*, et, dans mon dernier livre, des stances pleines de tendresse et de regrets bien sincères.

J'avais achevé, auprès de Stéphane Mallarmé, de développer le goût inné en moi d'un certain tour poétique, un peu sibyllin, un peu augural, mais en lui conservant la clarté nécessaire, et sans exagérer la tension.

Donc, la magnifique, la mélancolique, l'austère, la souriante, la puissante Rome m'a révélé l'harmonie des deux antiquités! L'une prévalant et à certains égards préfigurant l'autre. J'ai vu les Pontifes Romains donner l'hospitalité, dans leur musée du Vatican, aux figures de Dionysos et d'Apollon, en qui il est permis de voir, ainsi que dans Orphée, une obscure prophétie du *Christus musicus* des Pères, du *Christus incantator*, du Rédempteur déchiré et ressuscité, qui a changé en son sang le vin. Raphaël, au Vatican, a peint l'école d'Athènes en face de la *Dispute du Saint-Sacrement*, et il a donné à son Apollon dans le Parnasse et aux Muses qui l'entourent, au premier une beauté divine, aux autres une beauté céleste, que l'antiquité païenne n'a pas connue. Chesterton, à la fin de son *Saint François*, dit quelque chose de très bien dans ce sens. J'ai cru entendre Marsile Ficin, sorte de Père de l'Eglise de la toute première Renaissance, commenter, dans la cathédrale de Florence, Platon comme un précurseur de la vérité chrétienne. Il y a du vrai dans cela, à condition de ne rien exagérer. Mais il me semble que j'ai été bien inspiré, en face du paganisme véritable, stoïcien, épicurien, lucrétien, de certains, de Moréas, — un autre de mes amis et poète très noble, par exemple, — de montrer, dans la poésie la plus pure du paganisme,

comme un écho des antiques traditions et une pâle aurore indécise de la grande *Lumière,* dont nous sommes fils.

J'en ai assez dit, je crois, monsieur l'Abbé. Je ne me recopie pas. Je prépare en ce moment des poèmes *Pontificalia,* où j'essayerai de chanter les sacrements, vus surtout dans leur intériorité, et les beautés mystiques de la *Liturgie.* J'achève *Une nuit de Bossuet* (un Bossuet vu par le dedans) que je vous dédierai, si vous me le permettez. Demandez pour moi la force, le courage, un cadre favorable à ma santé physique et spirituelle. De mon inspiration, je vous envoie une photographie. Si vous voulez bien me répondre, et surtout si votre lettre renferme quelque question à laquelle vous me demanderiez de répondre, veuillez, je vous prie, la recommander, comme je fais de celle-ci.

A bientôt un mot de vous, et croyez à toute ma reconnaissance, à toute ma respectueuse et déjà affectueuse sympathie *in J. C.*

Votre bien dévoué

LOUIS LE CARDONNEL.

134, rue du Pont-du-Gât,
Valence (Drôme).

LE PHÉNOMÈNE ET LE CONCEPT

Un rameau qui s'orne de feuilles, de bourgeons et de fleurs; les fleurs qui s'épanouissent, produisent des fruits et se flétrissent; un rayon de soleil qui passe au travers de la vitre, pénètre dans la chambre et illumine les objets; une odeur qui atteint notre sens olfactif et l'impressionne; une onde sonore que notre oreille entend; la saveur que nous goûtons d'un solide ou d'un fluide; la chaleur d'une flamme qui affecte notre toucher: ce sont des sensations positives, transmises à notre conscience. Ce sont des *phénomènes.*

La gravitation des astres, la végétation, Socrate, la « Renaissance », la Révolution française, la Guerre de 1914, l'Histoire du monde, la vie, etc., considérés comme faits, sont aussi des *phénomènes.* Tout ce qui a une réalité objective ou tout ce qui est objet d'expérience peut être traité comme *phénomène.* En termes plus techniques, tout ce qui est perçu par la conscience sous des formes déterminées par les catégories de la connaissance (qualité, nombre, relation, modalité) est *phénomène.*

Le *concept* est une idée générale ou abstraite qui n'est pas tirée de l'expérience, mais qui est conçue par la pensée *a priori.* Primitivement, au sens platonicien, l'Idée était l'image intellectuelle de la chose, le modèle éternel et immuable sur lequel la chose est formée; la *blancheur,* la *dureté* étaient les formes parfaites sur lesquelles sont faites la blancheur du lait et la dureté du fer. Le *concept* ou ce que l'on appelle communément de ce nom, c'est une opération de l'esprit, une généralisation, une création subjective, telle que le *genre,* l'*espèce;* l'espèce cheval, le genre

mammifère, ou encore, selon Kant, une idée nécessaire de la Raison ou idée transcendentale non tirée de l'expérience, étrangère aux sens: *unité, pluralité, totalité,* etc.

Il est inutile, ici, d'entrer dans la dispute qui règne entre les philosophes sur les sens divers de ce vocable. Il y a une distinction à faire entre la *notion* et le *concept.* La notion correspond fréquemment à caractère ou définition; elle implique une connaissance ou une acquisition de la conscience. Ainsi on dira de quelqu'un qui prétend, à tort, pratiquer la vertu: il a une notion fausse de la vertu. Le *concept* s'appliquerait plutôt à l'idée imparfaite que l'on a d'un jugement de l'esprit, à une vue confuse que l'on possède d'une chose. Ainsi le concept du Bien, concept suprême, toujours posé, depuis Platon, et jamais définitivement fixé. Le concept de Liberté est dans le même cas. Bref, pour l'intelligence de ce qui va suivre, je dirai que les choses peuvent être classées, généralisées, et donc aperçues: comme *notions* (les vertébrés, la vie humaine, la nationalité, etc.); et comme *concepts* (Dieu, l'âme, la solidarité, l'atome). Les premières — produits de l'expérience — ont acquis un degré suffisant de réalité objective pour que la conscience en ait une connaissance approximative. Les *concepts* seraient des constructions purement verbales, métaphysiques ou idéologiques en dehors de l'expérience. Ce sont des jugements hypothétiques.

Ce préambule nous sert à poser, avec une précision qui n'est jamais parfaite, les deux pôles entre lesquels notre esprit oscille à la recherche de la vérité, à savoir le *phénomène* et le *concept,* l'expérience et l'hypothèse. Peut-on, à la lumière de ces deux disciplines, examiner le comportement des esprits dans l'histoire contemporaine? Comment s'oriente la marche de l'esprit public en France? Y a-t-il dans sòn processus une prépondérance du phénomène ou, au contraire, une plus grande utilisation du concept? Notre vie nationale est-elle organisée empiriquement, c'est-à-dire dans l'expérience et la réalité phénoménale, ou se disperse-t-elle dans l'idéologie et la métaphysique? Si notre activité existentielle n'est pas plus stimulée par l'étude phénoménale que par l'affirmation des

hypothèses, faut-il, alors, pour expliquer notre décadence, se rabattre sur la notion du déterminisme ou de la fatalité historique que nous subirions trop passivement? Cette dernière supposition doit être rejetée.

Nous chercherons donc, alors, dans l'une des deux alternatives susdites — l'influence phénoménale et l'influence conceptuelle — l'explication de notre comportement.

Faisons un examen de conscience. L'inquiétude qui, depuis plus d'un siècle, n'a cessé d'alarmer la nation, une inquiétude qui a été ressentie dans presque tous les domaines, dans la recherche scientifique comme dans la pensée philosophique, dans la vie littéraire, dans l'activité politique autant que dans la culture esthétique, plane sur nos têtes, refroidit nos cœurs et se traduit par un pessimisme délétère. Il semble que, depuis quelques générations, nous n'ayons pas connu l'enthousiasme. Aurions-nous passé l'âge viril? Y aurait-il une caducité qu'il serait donné aux groupes ethniques, en tant que groupes ou entités sociales, de subir? On ne conçoit pas, sans quelque gêne, qu'une société, qui élève encore quelques enfants, puisse avoir le sentiment de son vieillissement. Le fait que nous n'avons plus de goût pour les actions difficiles, et que nous ne cessons de réclamer le silence et la paix autour de nous, indiquerait que le mouvement ordinaire de la vie nous fatigue et qu'en aspirant à la paix perpétuelle, nous songeons naturellement au repos ou à la retraite.

Les mémorialistes canadiens nous apprennent qu'aux premiers temps de la colonisation de l'Amérique, les nations sauvages avaient, dans leurs conseils ou diètes nationales, la plus grande considération pour l'opinion de « leurs jeunesses », c'est-à-dire des jeunes, et qu'elles ne prenaient jamais de grandes décisions politiques sans les consulter. Souvent, lit-on dans les mémoires adressés à la Cour par les Gouverneurs de la Nouvelle France, nos administrateurs rapportaient que les délégués sauvages, invités par nous à « enterrer la hache de guerre », répondaient que leurs jeunesses n'y consentiraient pas. Ils marquaient par là que chez les peuples primitifs, si l'on

a recours aux conseils des Anciens, l'intérêt national, le salut public, exigeait l'approbation des jeunes. Pour céder un territoire de chasse ou pour convenir d'une trêve avec une nation ennemie, il fallait que la jeunesse y consentît. Les jeunes sont l'avenir; ils sont le présent. C'est en eux qu'est le dynamisme et l'élan vital du groupe, et non pas dans les sénateurs. La vie ne sort pas des œuvres mortes, mais des œuvres vives d'un organisme.

I

Une vue synthétique du temps présent nous conduit à ces réflexions. L'Histoire dira, un jour, qu'on assista, en Europe, au début du xxe siècle, à un drame social d'une étrangeté inconcevable: que la nation française entendit, à plusieurs reprises, un potentat germain, fastueux et convoiteux, heurter à sa porte d'un poing furieux; que, mû par une passion de conquête et un penchant atavique pour la rapine, Guillaume II, s'étant de longue main préparé à la guerre, avait su garder, devant le monde, les apparences de la légalité et les préceptes de la morale publique afin de ne pas donner l'éveil, attendant impatiemment une heure propice pour accomplir son dessein et prendre l'empire même de l'Europe; qu'après les quelques succès du début de son agression, les peuples de presque tous les Etats policés se soulevèrent contre ce violateur des lois; que ces hommes féroces, ayant retenu de l'Histoire ancienne les leçons des plus viles atrocités des âges barbares, les modes de cruauté depuis longtemps abolis, ayant répudié tous les Codes que la Religion, la Chevalerie et la Civilisation avaient péniblement instaurés, menèrent une guerre totale contre leurs voisins, leurs femmes, leurs enfants et même contre les monuments et les symboles de leur piété spirituelle; que, finalement, après avoir fait massacrer des millions d'hommes, dévasté des territoires fertiles, pillé les demeures, ils furent vaincus et contraints à la déroute; que, réduits à demander la paix, ils surent encore sur-

prendre les vainqueurs par le détour de la flatterie et de l'hypocrisie, leur arracher le pardon de leurs crimes, la remise de leurs déprédations, l'abandon du wehrgeld et la réhabilitation en leur « dignité » d'homme. Il y a, dans cette invraisemblable mansuétude, un fait pénible à constater: c'est la faiblesse ou l'incapacité de notre pays; fait qui a arraché ce mot amer à M. Poincaré, dès 1921:

Lorsque, enfin, notre pays a vu la politique suivie, depuis bientôt un an et demi, par les cabinets français, il a été forcé de conclure qu'au lieu de naviguer par nos propres moyens, nous étions remorqués (1).

Ce drame, qui s'est déroulé en l'espace de vingt ans, pose, pour l'historien, un problème de psychologie. Mais, au regard du philosophe, il présente une matière à l'analyse: si la maxime que le monde civilisé a adoptée en poursuivant la recherche du Bien moral aboutit au triomphe de la fourberie et de la méchanceté, quelle est la valeur de cette civilisation? Cette question pourrait être examinée à la lumière du grand principe kantien, qui est comme la pierre de touche de notre Ethique: « Agis toujours de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse revêtir la forme d'un principe de législation universelle. »

La morale de tous les temps, même celle de Kant, a exigé la réparation des injures et des torts causés à autrui; seule la morale d'Epicure et des Stoïciens fait exception. Aussi, les Alliés, après leur victoire, imposèrent-ils aux vaincus un certain nombre de réparations proportionnées aux dommages matériels causés par les agresseurs; ceux-ci ne purent éluder la réprobation de la conscience universelle. Ils acquiescèrent, convinrent de leur culpabilité, admirent avoir enfreint mille fois les règles de la guerre et du Droit des gens, promirent de livrer les coupables, de réparer, de désarmer. Ils auraient aussi bien garanti le paiement d'une indemnité de guerre, puisque

(1) Raymond Poincaré: *Chronique*, dans la *Revue des Deux Mondes*, juin 1921, p. 717.

de cette obligation ils ont fait une loi pour eux-mêmes. Mais sur les instances d'un homme d'Etat américain, M. Woodrow Wilson, les Alliés renoncèrent à exiger une indemnité de guerre. Les Alliés avaient déjà renoncé à pousser leur victoire à son complet achèvement. Ils n'avaient même pas pensé à aller, chez l'ennemi, massacrer arbitrairement quelques chefs ou fusiller quelques femmes et enfants, pour l'exemple; ils ne pensèrent même pas à aller faire du butin chez lui, ni à détruire ses forteresses et ses armes. Au contraire, ils donnèrent à penser aux vaincus qu'ils les considéraient comme leurs égaux en Ethique et ils leur ordonnèrent, en conséquence, de livrer d'eux-mêmes leurs plus grands criminels, de rendre leurs armes, de démolir leurs fortifications, de réparer les dommages causés.

Dès la première sommation qui leur fut faite, les Allemands, comme étonnés de trouver chez le vainqueur moins de colère et de grimaces que de froideur et de correction, se sentirent déjà en confiance. Connaissant l'éternelle marotte de ces stupides Français, qui rêvent de métaphysique sociale, de république universelle et de fraternité humaine, ils répondirent astucieusement, le 7 mai 1919, par la bouche de M. de Brockdorf-Rantzau, par une longue protestation de leur innocence et en *suggérant l'idée d'une collaboration de tous les peuples pour le relèvement de l'Europe*. Ils demandaient à faire des contre-propositions; les Alliés acceptèrent qu'ils fissent des suggestions pratiques. Ils parlèrent d'entrer dans la Société des Nations. Bref, nous leur avions donné trois jours pour se décider; ils nous en arrachèrent quarante-deux. Ce fut leur première revanche.

Nous n'étions pas chez eux pour leur imposer nos volontés; nous étions chez nous et nous leur demandions leur adhésion au Traité. Scheidemann était chancelier. Il refusa et donna sa démission plutôt que d'*adhérer*. Un nouveau cabinet fut formé par M. Bauer; et, devant notre insistance, l'Assemblée nationale approuva par 237 voix contre 138. Par une nouvelle protestation, M. Bauer réserva l'avenir et déclara aux Alliés que, tout en étant

prête à signer, la République allemande ne reconnaissait pas, par là, que le peuple allemand fût l'auteur de la guerre et qu'elle ne prenait pas l'engagement d'opérer les remises demandées par les articles 227, 228, 229 et 230 du Traité de paix. Ce sont les principaux articles du chapitre des *Sanctions:* mise en accusation de Guillaume II « pour offense suprême contre la morale internationale et l'autorité sacrée des traités »; remise des personnes accusées « d'avoir commis des actes contraires aux lois et coutumes de la guerre (2) ».

Cette restriction ayant été repoussée, l'Allemagne consentit, le 13 juin 1919, à signer sans réserve, tout en ajoutant qu'elle ne cédait qu'à la force.

Donc, pas de poursuite de l'ennemi en déroute, pas d'humiliation des vaincus dans leur capitale, pas d'indemnité de guerre, pas d'occupation d'Essen, pas d'annexion de la Sarre, pas de rive gauche du Rhin, pas d'annexion de la Haute-Silésie sans plébiscite, pas de conquête coloniale, sinon sous mandat de tutelle et, surtout, respect scrupuleux de l'unité politique du Reich! Interdiction au vainqueur de diviser pour régner! Libérer la Bavière, la Saxe, le Wurtenberg, en un mot, faire un nouveau Traité de Westphalie, surnommé le *Code des nations*... — Non, c'eût été contraire au concept d'Unité. On préféra construire un gratte-ciel, une *Société des Nations*. Et pourtant, voyez comme, un an plus tard, l'on changeait d'avis: l'Allemagne venait de reconstituer toute une armée, dès 1920, sous le nom de *Police de sûreté*. A l'annonce de cette création, les Alliés précisèrent que cette *Police de sûreté* ne serait pas centralisée, qu'elle ne devait pas composer un grand corps unifié, qu'elle ne devait pas être tout entière dans les mains du Reich; qu'elle serait, au contraire, composée de formations distinctes, relevant des autorités locales (3). L'unité politi-

(2) La liste des personnes réclamées par l'Empire britannique comportait 100 noms; la liste de la France, 334; la liste de l'Italie, 29; la liste de la Belgique, 334; la liste de la Pologne, 51; la liste de la Roumanie, 41; la liste de l'Etat yougoslave, 4. Plusieurs personnes étaient réclamées à la fois par deux ou trois Etats alliés.

(3) R. Poincaré: *Chronique* de la *Revue des Deux Mondes*, septembre-octobre 1921, p. 949.

que était chose sacrée; cela tenait plus du concept que du phénomène; mais l'unité de l'armée, cela pourrait intéresser la vie matérielle. Cela devenait plus sensible.

Mais l'Allemagne ne tint aucun compte de cette interdiction.

II

Les dommages causés. — Une Commission des Réparations en établissait la valeur et devait en assurer le recouvrement. Quand les Allemands virent que les Alliés entendaient se faire payer, mais en y mettant beaucoup de formes, ce fut comme le signal d'une plongée dans la faillite. Le Reich se lança aussitôt dans des dépenses folles. Ayant juré de ne rien payer, il fit du gaspillage et des dettes; comme sur un mot d'ordre, les Etats et les Municipalités firent de même. Accroissement du nombre des fonctionnaires, création de « services » nouveaux (4), crédits extraordinaires pour l'armée et la Schupo (5), pour le réseau ferré (3 milliards par année), pour les routes stratégiques, pour les routes carrossables où des lignes d'autobus faisaient des services à vide, pour des champs de manœuvres, multiplication des lignes téléphoniques souterraines (Cologne-Berlin et Francfort-Berlin, coûtant plus d'un milliard chacune), ports de commerce (10 milliards). Toutes les villes, même les plus petites, eurent leur stade; construction d'habitations. Toutes les corporations municipales, toutes les industries importantes empruntent aux Etats-Unis à des taux élevés. De ces sommes énormes tirées de l'étranger, il est resté environ 3 milliards de dollars « gelés ». Ce fut un des motifs qui

(4) Le lieutenant-colonel Reboul a cité le cas de Hanovre, qui a multiplié ses administrations: Direction de la navigation intérieure. — Direction de l'exploitation de l'électricité. — Office municipal d'électricité. — Office du remorquage. — Office des conduites d'eau. — Office pour la construction du canal. — Section d'études préliminaires, etc.

(5) Sur un total de 1.738.196.641 marks, pour l'année 1922, on trouve des allocations de 117 millions pour logements, de 254 millions pour nourriture, de 176 millions pour service automobile (dont 23 millions pour des pneus), de 10 millions pour les communications (dont 348.000 pour pigeons voyageurs).

déterminèrent M. Hoover à proposer le fameux moratoire qui a étouffé les dettes interalliées.

L'occupation des têtes de pont du Rhin. — Cette mesure de coercition fut décidée; mais ce devait être une occupation tempérée par la douceur, c'est-à-dire sans autorité militaire. L'autorité fut donnée à une commission *civile* interalliée, par courtoisie. — Et les frais de cette occupation? Ne conviendrait-il pas de les prélever sur l'habitant, comme firent les Prussiens, chez nous, en 1871? — Non, cela ferait des complications et cela pourrait avoir un caractère de vexation. Les Alliés en feront les avances. Nous fîmes les frais d'occupation.

Le désarmement de l'Allemagne. — L'Allemagne y sera contrainte, disent nos Alliés. Pourtant, voici que deux ans après la signature du Traité, l'Allemagne n'a pas désarmé: nous déclarons que les délais d'occupation de quinze ans ne courront qu'après exécution des engagements. — Ne faites pas cela, disent nos Alliés. Renoncez à rester en faction au delà de quinze ans, et nous, Angleterre et Etats-Unis, nous vous garantissons vos frontières; voici nos signatures, Lloyd George et Woodrow Wilson!...

Nous acceptons. Quelques mois plus tard, et l'Angleterre et les Etats-Unis déchiraient leur promesse écrite.

L'exécution des clauses militaires, aériennes et navales devait être achevée les 10 janvier, 20 mars et 10 avril 1920. Au 26 avril, l'Allemagne n'ayant pas exécuté ses engagements, une conférence se réunit à San-Remo, qui signifia un avertissement au Reich d'avoir à désarmer sans délai. Le gouvernement allemand n'en fit rien. Deux mois plus tard, nouvelle conférence à Boulogne et nouvel avertissement, suivi de nul effet. Au 9 juillet, nouvelle conférence à Spa qui avertit de nouveau l'Allemagne et lui accorde un délai. A l'expiration du délai, la Commission militaire interalliée rapporte que l'Allemagne n'a pas livré le matériel militaire promis, qu'elle n'a pas dissous la Police de sûreté, qu'elle construit des sous-marins, qu'elle fabrique du matériel aéronautique, qu'elle a dans ses forteresses maritimes de l'artillerie en sur-

nombre, que les effectifs de l'armée dépassent les limites permises, que les Einwohnerwehren ont, en quantité considérable, des armes lourdes et des armes portatives, — bref, que l'Allemagne continue à s'armer (6). Une conférence se réunit à Paris, qui... accorde de nouveaux délais.

La valeur des Réparations dues aux Alliés a été estimée à 226 milliards. L'Allemagne avait offert 100 milliards de marks-or. Cette créance a été abaissée, successivement à 132, puis à 37 milliards, et, enfin, à un forfait de 3 milliards. Ces trois milliards ne représentaient plus la valeur des réparations, — les réparations étant abandonnées, — mais un « fonds de reconstitution de l'Europe ».

Après la signature du Traité de paix, les Alliés avaient donné six mois à l'Allemagne pour faire des propositions sur la façon de régler. Il y a dix-sept ans de cela.

L'arrangement « final » intervint à Lausanne, en juillet 1932. Un arrangement antérieur, qui s'était traduit par l'emprunt Dawes, en 1924, comportait encore le paiement de 132 milliards de marks. Mais, remplacé par un nouvel arrangement (abaissement à 37 milliards), concrétisé par l'emprunt Young de 1929, le règlement avait été entravé par des moratoires. En somme, l'Allemagne n'avait payé que quelques annuités.

A la conférence de Lausanne, MM. MacDonald, Herriot et von Papen renoncèrent aux réparations (7) et résolurent de se consacrer désormais à la reconstitution de l'Europe. M. von Papen, chancelier, prononçait à Berlin un discours radiodiffusé, où il annonçait « la disparition complète des réparations » et la fin de l'emprunt Young. « L'Allemagne, disait-il, est libérée d'une dette de 93 milliards de marks or ».

Enfin, les signatures écrites au bas de cet arrangement

(6) Ces renseignements sont empruntés aux ouvrages de M. R. Poincaré.

(7) Le forfait de 3 milliards adopté à Lausanne devait être représenté par des bons à 5 % à émettre après un moratoire de trois ans, l'Allemagne restant chargée d'assurer le service des emprunts Dawes et Young, le remboursement des marks laissés en Belgique (réglé par l'accord de La Haye de 1930) et les frais d'occupation des troupes américaines.

étaient à peine séchées que l'Allemagne déclara qu'elle ne paierait plus rien. Les Alliés ont dû, de leurs deniers, réparer les dommages de guerre: plus de 100 milliards ont été, de ce chef, dépensés par la France. Quant aux criminels de guerre, le Reich n'en a livré aucun; et, après quelques simulacres de procès intentés à la Cour de Leipzig, dans les débuts, les poursuites ont été abandonnées et M. Poincaré pouvait dire, dès 1921, en parlant de la liste des accusés, qu'elle était devenue « une sorte de tableau d'honneur ». Et, un jour de janvier 1932, les journaux parisiens ont annoncé l'arrivée à Paris d'un touriste de marque, le maréchal von Mackensen qui figurait sur la liste de la Roumanie pour une série édifiante d'infractions aux lois et coutumes de la guerre, pour lesquelles il était accusé personnellement par le général Berthelot, commandant de l'armée du Danube. Il n'a pas été arrêté. Il est vrai que, dès le 25 janvier 1920, quelques jours après l'entrée en vigueur du Traité de Versailles, l'Allemagne nous avait signifié qu'elle n'était pas plus disposée à exécuter l'article 228 que l'article 231 (relatifs aux criminels de guerre), et qu'une conférence interalliée avait déclaré que la note allemande était acceptable et que nous nous en rapportions à la bonne foi de l'Allemagne.

Tous les articles du traité ont été, tour à tour, affirmés par nous et répudiés par l'Allemagne. A chaque répudiation, nous avons trouvé une formule pour sauver les apparences, c'est-à-dire maintenir l'identité théorique de l'affirmation et de la négation. A la fin de chacune des cent trente conférences politiques qui, en dix-sept ans, ont replâtré le monument de Versailles toujours démoli, les Alliés ont régulièrement, par des artifices de pensée, trouvé « l'heureuse solution ». Par une fiction scandaleuse, nous déclarions, à chaque échec, qu'un « arrangement satisfaisant » était intervenu. L'homme moyen s'en gaussait; les politiciens ne bronchaient pas.

Et aujourd'hui que les Allemands, réarmés de toutes pièces, se font gloire d'avoir déchiré tous les engagements, tous les contrats, nous continuons à leur parler

de Légalité. Nous nous étonnons de ce qu'ils nous répondent comme le guerrier cité par Plutarque (dans sa vie de Pompée): *Armatus, leges ut cogitem?* (Vous voudriez que je pensasse aux Lois quand je suis armé de toutes pièces?) C'est proprement vouloir élever le concept à la hauteur du phénomène. C'est vouloir conjurer les éléments avec une formule, comme chez les peuples fétichistes.

III

Ainsi notre attitude envers l'Allemagne, depuis la fin de la guerre, a été d'une passivité constante, répétée et comme résignée. Nous avons, au lendemain de la guerre, voulu asseoir l'Europe dans un statisme durable, dans une construction dominée par un concept merveilleux: la Paix. La Légalité devait désormais normaliser toutes les relations internationales. Toutes les nations, fédérées dans la suprême Unité politique de la S.D.N., formeraient un Panstatisme auquel se subordonneraient les dynamismes des talents et des aptitudes du monde encore divers, mais dévoué à l'Un. Les dynamismes, les élans de chacun seraient ainsi sanctifiés dans la communion universelle.

Ainsi procèdent les métaphysiciens. Il y a d'abord le Concept. En haut, dans l'absolu, il y a la Légalité, la Paix et aussi la Liberté. Pour sauvegarder la Liberté, nous nous sommes arrêtés, en 1918, aux frontières du territoire ennemi. C'était par respect pour le Maître Woodrow Wilson, le grand Eléate pour qui les phénomènes physiques n'existent pas. Nouveau Parménide, il avait vu la conclusion de la Grande-Guerre dans la contemplation de sa puissante raison. Il nous avait apporté « sa vérité », formulée en 14 points: il y a d'abord le Concept! Le Bien est le premier principe. Le Droit, c'est l'Etre qui gouverne le monde. Cherchez d'abord l'Etre; le reste vous sera donné par surcroît (8).

(8) Cette vue idéaliste du gouvernement des choses terrestres est bien française; elle est plus française qu'américaine. Dans la deuxième partie de son livre *La politique radicale*, partie intitulée « Le programme du

Nous allons donner un exemple de la primauté du concept sur le phénomène, telle que les Alliés l'ont décrétée. L'article 241 du traité de Versailles stipule que l'Allemagne s'engage à faire promulguer, à maintenir en vigueur et à publier toute législation, tous règlements et décrets qui pourraient être nécessaires pour assurer la complète exécution du traité.

D'autre part, le premier article des clauses financières du traité (art. 248) stipule qu'un privilège de premier rang est établi sur tous les biens et ressources de l'Empire et des Etats allemands, « pour le règlement des réparations et autres charges résultant du présenté traité, ou de tous autres traités ou conventions complémentaires, ou des arrangements conclus entre l'Allemagne et les Puissances alliées et associées pendant l'Armistice et ses prolongations, etc. » Or, après l'installation de la Commission des Réparations et la confection de l'Etat des paiements, ladite Commission créa, au mois de mai 1921, une sous-commission, appelée Comité des garanties, présidée par M. Mauclerc. Ce Comité devait surveiller le paiement des annuités dues par l'Allemagne; il devait assurer le versement des fonds à provenir du produit des Douanes allemandes (maritimes et terrestres), du prélèvement de 25 pour cent sur la valeur des exportations, du produit des taxes ou impôts directs ou indirects et du produit de toutes autres ressources proposées par le gouvernement allemand.

De plus, ce Comité des garanties avait « le droit de prendre toutes mesures jugées nécessaires pour assurer l'accomplissement régulier de sa tâche. » Mais, en vertu de l'Etat des paiements (art. VII), ledit Comité des garanties n'était « pas autorisé à s'ingérer dans l'administra-

parti ». M. Ferdinand Buisson dit: « Mais l'originalité du radicalisme est de ne pas mettre sur le même plan les deux ordres de considération [la condition des *choses* et celle des *personnes*]; il fait passer en tout premier rang le souci de l'humanité, de ses droits et de ses devoirs; il accepte, par avance, les conséquences qui en découleront pour le régime économique, pour la production, la circulation et la consommation des richesses. »

tion allemande ». Autrement dit, le Comité des garanties, s'il avait tous les droits, n'avait aucun pouvoir!

Les Eléates posaient d'abord, au sommet de toute pensée, le concept Liberté et l'autonomie de l'Allemagne; le phénomène Annuités était donc négligeable. D'accord avec les vainqueurs, le gouvernement allemand vénérait le concept et méprisait le phénomène. Le Comité des garanties était comme les prix-témoins qu'on affichait dans les boutiques à Paris et dans les foires pour, par leur présence, suggérer aux commerçants de baisser les prix des denrées.

La Liberté, selon Jules Simon, grand théoricien politique, doit remplacer l'Autorité; la définition de l'Autorité, du pouvoir, c'est la « moindre action », ou l' « action de plus en plus diminuée ». Le Comité des garanties, comme la Commission des Réparations, n'était qu'un comité-témoin. Les Alliés ont surtout voulu donner aux Allemands une leçon de haute morale. Il importait, pour cela, d'affirmer devant le monde entier leur soif d'idéal, leur peur de l'action. Le monde entier verrait dans cette attitude libérale, théomorphique pourrait-on dire, le triomphe de la métaphysique des mœurs et le progrès admirable que la conscience humaine avait accompli, au lendemain du plus grand péché que la nature physique eût commis... pour la dernière fois assurément. Et, dans cette sphère enfin atteinte de la raison pure, allait s'épanouir le Devoir, et, dans l'âme des Allemands, cet Impératif catégorique qui nous rapprocherait tous de Dieu.

Dans l'âme des Allemands comme dans la nôtre, car nous aussi sommes souillés du péché de la guerre, et notre intention est de nous en purifier nous-mêmes. Clemenceau et tous les Alliés s'en ouvraient avec candeur, au cours des négociations du traité de paix, le 16 juin 1919. Comme les Allemands esquissaient des gestes de protestation contre le dessein que nous avions de leur imposer le désarmement, Clemenceau, contrit, leur répondait: « Les puissances alliées et associées tiennent à spécifier que leurs conditions concernant les armements de l'Allemagne n'avaient pas seulement pour objet de la

mettre dans l'impossibilité de reprendre sa politique d'agression militaire. Cela constitue également le premier pas vers cette réduction et cette limitation générales des armements que lesdites puissances cherchent à réaliser comme l'un des meilleurs moyens de prévenir la guerre, réduction et limitation d'armements que la S.D.N. aura, parmi ses premiers devoirs, celui de provoquer... L'Allemagne doit consentir sans condition à un désarmement précédant celui des puissances alliées et associées; elle doit accepter l'abolition immédiate du service militaire universel (9). »

Le désarmement universel. Quel concept! Si l'on y parvenait, assurément le ciel et la terre conviendraient que les vainqueurs de la guerre n'étaient pas des vainqueurs terrestres, mais des « vainqueurs en soi », des rédempteurs de l'Humanité, une transcendance ineffable.

Non, contre ce concept divin le phénomène se dressera aussitôt: les Allemands ne désarmèrent pas; et le docteur Hellferich s'écriait: « Nous chanterons en dépit de tous les diables: *Deutschland, Deutschland über alles!* » Le Prince Eitel-Frédéric passait en revue la Garde royale prussienne, interdite, mais existante comme formation de *Traditions Kompagnien*, et l'amiral von Trotha, fêtant en 1921 l'anniversaire de la victoire du Skager Rak, s'écriait: « Je vois venir le jour où une nouvelle flotte impériale anéantira les perfides Anglais et les immondes Français ».

Enfin, lasse de contrôler le « désarmement », la Commission militaire interalliée, bafouée, insultée, trompée et quelquefois fessée impunément, au cours de ses inspections, signa, par ordre, un quitus honteux et passa la main à la S.D.N. Mais la S.D.N., comme le Comité des garanties des paiements, n'avait aucun pouvoir. On s'en remettait donc à la bonne foi de l'Allemagne encore une fois. Nous nous raccrochions éperdument au concept, cependant que les Allemands forgeaient le phénomène.

(9) Cité par Edouard Herriot dans *La France dans le monde*, Paris, 1933, p. 26.

IV

A toutes ces idoles que sont les concepts de Paix, de Légalité, de Liberté, de Bienveillance, nous devons ajouter celui d'Egalité. Ce concept prestigieux, insane dans l'acception que la démagogie lui a conférée, est devenu le cheval de Troie de l'Allemagne. Avec ce concept, elle pénètre dans notre conscience naïve et l'aveugle. — Nous sommes vos égaux, c'est un précepte de votre morale. Nous avons droit d'avoir une armée, une aviation, une marine, des colonies, des débouchés commerciaux. Nous n'admettons pas de discrimination, nous sommes vos égaux.

Leur répondrons-nous que seule la force fait le droit? Ce serait immoral; nous ne le pouvons pas. Et pourtant, c'est là une maxime chère aux Allemands.

L'opposition qui s'affirme entre le phénomène et le concept suffit pour éclairer le problème.

On accuse volontiers les Allemands d'être des inventeurs de métaphysique. J'en conviens: ils sont grands métaphysiciens, mais ils sont surtout des réalisateurs. Les idées générales, le progrès social ou moral ne s'opèrent pas chez eux par un développement interne; ils viennent du dehors. Toute leur application va à l'étude de la nature. Ils usent de concepts et d'hypothèses comme tout le monde, mais ils n'instaurent pas d'emblée et *a priori* la Paix, le Bien, la Fraternité, etc. Dans sa *Philosophie de l'Histoire,* Herder qualifie assez justement notre amour du concept de raisonnement facile et libre, ignorant de la vie, impuissant et frivole, qui s'en tient à l'universel clair et insigne, en dédaignant l'individuel (10). Un Allemand, le Prof. Hermann Platz, qui croit possible une collaboration intellectuelle franco-allemande, a signalé ce travers qui nous pousse à généraliser à outrance et à vivre dans une idéologie éperdue; il relève ce besoin que nous avons de « mathématiser » la pensée, de la figer

(10) *Phil. de l'hist.,* éd. orig., pp. 101 et suiv.

dans l'immobilité et le statisme, conditions «peu appropriées à la réalité changeante et multiforme de la vie ». Le positivisme français, dit-il encore, aime à se mouvoir dans une sorte de vide métaphysique, dans une disette de hauts sujets qui remplirait d'effroi un Allemand... (11) ». Il cite à l'appui de son jugement Lasserre, Sainte-Beuve, Maurras, Taine. Nombreux sont les écrivains qui, en France même, déplorent ce sens de l'universalité que nous avons « hérité de la grande époque idéaliste du moyen âge » (12), et qui nous tient éloignés des réalités concrètes. M. Poincaré lui-même, aux dernières années de sa vie, paraissait s'en inquiéter qui, citant Alfred Fouillée, disait, dans une de ses substantielles chroniques de la *Revue des Deux Mondes*, que malheureusement nous nous obstinons toujours à justifier la définition qu'Alfred Fouillée donnait de notre caractère, lorsqu'il nous reprochait de ne guère comprendre la politique objective et de nous laisser guider, tantôt par des conceptions rationnelles, tantôt par des notions subjectives, celles de reconnaissance, de sympathie, de fraternité entre les peuples, d'alliances à perpétuité. Il ajoutait:

Non, Champfort ne nous a pas encore appris que, ni sur le damier européen, ni, hélas! sur le damier du Nouveau-Monde, on ne joue aux échecs avec un bon cœur (13).

Si nous nous « obstinons toujours », c'est que nous sommes tellement familiarisés avec ces modes de pensée, avec ces concepts, qu'un jour, dans une intuition fortuite, nous sommes tombés en extase devant l'image de tel ou tel concept dont nous avons entrevu le devenir mystique, et que nous l'avons aimé de notre cœur et que nous l'avons adopté pour idole, et que cette idole ou cet idéal a fait de nous des croyants. Nous nous sommes, en vertu de cette croyance, comportés comme des élus.

(11) Dans les *Cahiers de la nouvelle journée*, n° 13, Paris, 1928, pp. 117-118.

(12) Gabriel Hanotaux: *Introd. à l'Histoire de la nation française*, Paris 1929. Je dois ajouter que M. Hanotaux signale le fait pour en faire honneur au caractère français.

(13) *Revue des Deux Mondes*, « Chronique », sept.-oct. 1921, p. 421.

Le culte que nous vouons désormais à cet idéal, colorant notre pensée et inspirant nos mœurs, compose la structure de notre univers; de sorte que le monde phénoménal (recherche et création du phénomène) perd de son intérêt pour nous. Nous sommes installés dans un statisme béat et y contractons des habitudes. Nous transportons dans cet univers artificiel toutes les passions que la nature a données à l'homme pour la vie phénoménale. L'habitude nous entraîne alors « à admirer, à s'extasier, à frémir, à trembler, à s'indigner, à se passionner enfin de toutes manières sur les mots les plus insignifiants, les plus vagues, les plus vides d'idée et qui, par la violence même des sentiments qu'ils excitent, sont condamnés à demeurer toujours dans l'indétermination la plus complète » (14). Nous sommes électrisés par ces mots, comme les hommes à qui saint Bernard prêchait la croisade, en latin qu'ils n'entendaient pas, et qui étaient transportés d'enthousiasme.

Combien de nos programmes politiques ne sont composés que de formules et d'idées générales! Gœthe s'est insurgé contre la métaphysique de Hegel et de Schelling. Sa théorie des couleurs est une protestation contre l'abus des concepts:

On ne fait pas bien, dit-il, de s'arrêter trop longtemps aux abstractions; la doctrine ésotérique ne fait que nuire quand elle s'efforce de devenir exotérique... Tout idéal, aussitôt qu'il est réclamé par le réel, finit par dévorer et le réel et lui-même (15).

Rappelons-nous l'ingénieux schéma décrit par M. Bergson (16): l'esprit y est figuré par un cône dont la pointe est en contact avec le réel et dont la base évasée figure le plafond où vont se placer toutes les images, pour s'y concrétiser en abstractions. Si l'esprit quitte la pointe du cône, c'est-à-dire le contact avec le réel, nous nous déta-

(14) Cf. Maine de Biran: *L'influence de l'habitude sur la faculté de penser*. Introd. et p. 264 (éd. Tisserand).
(15) *Œuvres*. Trad. Porchat, I, 496, 430.
(16) H. Bergson: *Matière et Mémoire*, p. 170.

chons de notre état sensoriel et moteur pour monter au plafond des images et vivre dans le rêve.

Il y avait, récemment, des élections municipales dans toute la France; près de deux millions de candidats s'affrontaient; 450.000 conseillers municipaux allaient être choisis. Pourquoi? — Non pas pour le développement et le perfectionnement des ressources vitales de la région, mais pour la poursuite des rêves idéologiques des partis.

C'est l'avis des philosophes et des savants que nous ne pouvons faire notre aliment de l'hypothèse ou du concept. Il ne faut pas accorder au concept une confiance de croyant. Le mot est d'un savant: M. G. Urbain. A plus forte raison, cette foi, cette confiance dans le concept n'est pas pour le politique, c'est-à-dire le charbonnier.

EDMOND BURON.

PÉTITION A MM. LES MÉDECINS
AU NOM DES MALADES (1)

—

Messieurs,

Comme j'aurai à me faire beaucoup pardonner par la suite, c'est par un compliment que je commencerai mon discours.

Quelle n'est pas mon indignité de me présenter devant vous, moi qui n'y ai d'autre titre que celui de médecin défaillant! Que dis-je, défaillant? A la vérité, c'est un amateur qui s'adresse à vous, et vous mesurerez, Messieurs les professionnels, tout ce que ce terme d'amateur porte en soi de négligent, d'abandonné et même de sceptique. Vous êtes dans la bataille; je me trouve parmi les non-combattants. Vous attaquez le mal, vous le traquez, vous l'abattez; pour moi, je le regarde faire, et je ne vous cacherai pas qu'étant, de mon véritable état, romancier, il ne me déplaît pas que vous en laissiez de la graine sur la terre des hommes. Ainsi, vous êtes bienfaisants et je suis inutile.

Je viens donc vers vous sans malice, le cœur pur et l'âme candide. Comme je me porte bien, je vous considère même avec une grande liberté d'esprit, et rien dans mes propos ne sera de nature à vous donner à croire que mes louanges soient celles d'un intéressé et que mes critiques trouvent leur source dans les déboires d'un malheureux qui désespère de vous.

(1) Discours prononcé par M. Maurice Bedel aux Journées Médicales, à Bruxelles, le 20 juin dernier.

Vous voudrez bien me considérer seulement comme un délégué des malades, comme un envoyé des catarrheux, dyspeptiques, migraineux, asthmatiques, furonculeux, eczémateux, paranoïaques et porteurs de bacilles de toute sorte, qui sont de vos relations habituelles et qui n'ont pas toujours le loisir ou l'effronterie de vous faire des discours.

J'arrive de Touraine; c'est comme si je vous disais que je sors d'un jardin où tout serait fait pour le bonheur des hommes. Là, les jours sont plus longs qu'ailleurs, parce qu'on en goûte les minutes en s'attardant à goûter les secondes. On mord dans leur pulpe, on en lape le jus goutte à goutte, on en grignote les pépins, en en suce le noyau. Il y a des jours qui ont un goût d'abricot; ils n'en finissent pas de vous glisser dans les veines des sirops de plaisir. Il y en a qui sentent la fraise; d'autres qui sont à la fois acidulés et sucrés comme des groseilles, ce ne sont pas les moins agréables : ils donnent des joies qui ressemblent à celles de l'enfance, toujours un peu mêlées de la crainte de voir approcher la fin de la récréation, de la promenade ou des vacances. Je ne vous parle pas de ceux qui surprennent par la soudaineté de leurs délices et qui sont au cœur ce que le grain de raisin est à la langue à l'instant où les dents le font éclater; ni de ceux dont les innocentes réjouissances ont une petite saveur de pomme d'api.

Bref, j'arrive d'un pays où le bonheur est à portée de la main des sages qui se contentent de cueillir le jour tel que la marche du temps le leur offre chaque matin. Pour se décider à être malade dans ce pays-là, il faut y mettre bien de la complaisance. Tel est pourtant l'extraordinaire attrait de la maladie aux yeux des bien portants que les habitants de cette région bienheureuse s'abandonnent à toutes sortes de maux illusoires, pour n'être pas en reste avec ceux des pays moins fortunés.

Il est prouvé qu'aux coteaux de Chinon, dans les vignobles de Vouvray ou sur les rives de l'Indre en pays lochois, on ne comptait pas plus d'une douzaine et demie de maladies dans le temps où votre irrévérencieux con-

frère, François Rabelais, mettait à la mode la thérapeutique esbaudissante et la guérison par le rire. Voulez-vous me permettre de vous citer quelques-unes des cent quarante-quatre maladies aujourd'hui répandues dans cette aimable et souriante région, appelée pour la beauté de ses paysages et l'agrément de son climat le « Jardin de la France » ?

Alors que sous les Valois on n'y connaissait guère que la peste, le typhus, la syphilis et la gravelle, c'est-à-dire moins que rien, j'y vois s'épanouir, au xxe siècle, une flore inimaginable de néphroses lipoïdiques, de lymphogranulomatoses, de leucoses aleucémiques; j'y entends parler de coli-bacille et d'aérophagie, d'hyper-viscosité sanguine et de spirochétose ictéro-hémorragique.

Je vous le demande, Messieurs : était-il bien nécessaire d'introduire la lymphogranulomatose sur ces coteaux plaisants, déjà fort occupés à mûrir le raisin de leurs vignes, à épanouir les roses de leurs jardins et à gonfler les fruits de leurs vergers? Les Tourangeaux s'accommodaient au mieux de n'être point lymphogranulomateux. Ils faisaient leur ordinaire d'une fluxion dentaire par ci, d'une sciatique par là; les demoiselles, dans les prémices de leur formation, avaient leurs petites anémies : elles mettaient des clous à rouiller dans un bol, elles buvaient l'eau de rouille, les couleurs leur revenaient aux joues et l'on n'en parlait plus; les dames, au mitan de la vie, se plaignaient des vapeurs qui leur montaient au visage; elles baignaient leurs pieds dans un bouillon de moutarde, et leur front ne fumait plus. Allez donc vous débarrasser d'une lymphogranulomatose par les clous et par la moutarde! A ces états morbides pleins de bonhomie et familiers à ceux qui en étaient atteints, vous avez substitué des syndromes terrifiants qui jouent désormais le rôle des loups-garous et des sorcières de sabbat.

Quel est l'état d'esprit d'un malheureux alité qui partage ses draps avec une lymphogranulomatose! Autant lui annoncer avec ménagements que la fatalité lui envoie pour compagnon de lit le *plesiosaurus dolichodeirus*. Il

tremble, il grelotte; la panique lui envahit la moelle; il est perdu.

Vous avez, voici quelques années, découvert et décrit par le menu l'aérophagie. C'est un mal singulier dont les êtres humains se passaient fort bien jusque-là. L'aérophage déglutit de l'air comme le gourmet fait une bouchée de foie gras ou une lampée de Château-Laffitte. Sa poche stomacale devient l'outre d'Eole; elle se gonfle, elle ballonne, et comme l'air s'échauffe en ces profondeurs du corps, l'aérophage se sent montgolfiérisé et s'attend, à tout moment, à s'élever de terre et à gagner l'empire des nuages. Toutefois, le cardia fait office de soupape. Et c'est là que les ennuis commencent, la chasse d'air, par le tuyau de l'œsophage, se faisant sous pression. On cite le cas d'un écrivain, élu à l'Académie française, qui était atteint de ce mal à la mode et qui ne put jamais prendre séance sous la Coupole, dans la crainte qu'il était que son discours ne fût coupé d'interruptions œsophagiennes.

Et pourtant, voyez quelle est la vogue de vos découvertes. Ce fut à qui serait aérophage : les mangeurs d'air se rencontraient non seulement dans les salons où il est toujours de bon ton de se vanter d'être du dernier bateau pathologique, mais aussi dans les campagnes, et même dans cette Touraine où, de mémoire d'homme, on n'avait jamais vu des gloutons de cette espèce. Les Tourangeaux sont d'excellents avaleurs; vous vous rappelez les menus des gens de Gargantua. Un repas fait de melon sucrin, de rillettes bien fermes, de rillons chauds, de lumas — ce sont les escargots — sautés au vin blanc, d'andouillettes grillées, d'anguilles aux oignons, de tripes au Vouvray, de champignons farcis et de galette à la fleur de froment, les satisfait tout juste. Ils ont, comme le frère Jean des Entommeures, l'estomac pavé.

Or, voilà qu'un vigneron de ce gentil pays, un de mes voisins, bon mangeur, bon buveur, s'il en fut, s'est mis à l'aérophagie : il vous avale de l'air à plein gosier. Plus de place en son estomac pour de braves cochonnailles; là où passaient les rillettes et les rillons, c'est de l'azote, de

l'oxygène et quelques reliefs d'argon, d'acide carbonique, d'ozone et d'ammoniaque, qui passent. Il faut convenir que le bonhomme décline à vue d'œil, n'étant pas de ces chasseurs de coquecigrues qui vivent de l'air du temps. Et je vous prie, Messieurs, dites-moi s'il est convenable que pareil mal ait franchi les portes de vos cénacles. N'eût-il pas mieux valu que vous en fissiez le seul objet de vos savants débats, que vous le tinssiez sous clé dans vos laboratoires? Au lieu de quoi, vous l'avez lâché à travers le genre humain et vous êtes la cause qu'un académicien ne put jamais prononcer son discours de remerciement, et qu'un vigneron de Touraine ne m'invite plus à partager ses rillettes et son vin blanc.

Je crois qu'il ne faut pas répandre le bruit de vos découvertes. Je crois qu'il y a des maladies, brusquement apparues, appelées à disparaître aussi brusquement, dont il vaudrait mieux que la chronique médicale des journaux quotidiens ou hebdomadaires ne révélât point l'existence. Sinon, nous verrons se développer et se répandre des sortes d'épidémies qui n'existaient pas avant que la presse prît l'importance sociale qu'elle connaît aujourd'hui : ce sont les épidémies par publicité. Jadis, un mauvais vent venu de l'Est apportait l'influenza aux peuples d'occident; ou bien c'étaient les rats qui propageaient la peste; ou encore les chèvres méditerranéennes répandaient la fièvre de Malte. De nos jours, ce sont les feuilles publiques qui disséminent le mal.

Dès l'instant où le coli-bacille envahit la grande presse, nous vîmes cette intéressante bactérie pulluler dans l'intestin de tout ce qui comptait en Belgique, en Allemagne, en France, dans la vie politique, intellectuelle ou mondaine. Les changements de gouvernements qui marquèrent, au rythme que vous savez, la vie nationale de la France depuis une dizaine d'années, ne peuvent s'expliquer que par le coli-bacille, quoi qu'en aient dit les ennemis de la démocratie. Ses sournoises activités eurent raison des énergies les plus réputées du parlement français. Je chercherais en vain une autre explication à cette singulière carence des pouvoirs publics de mon pays.

Les salons se donnèrent avec enthousiasme au nouveau venu. De charmantes coli-bacillaires ne craignaient point de se livrer à des confidences sur les troubles de leur côlon qui, tout côlon de jolie femme qu'il fût, n'en était pas moins une section du collecteur intestinal que les coquettes passent généralement sous silence. Imaginez le dépit du dîneur qui entendait sa voisine aux belles épaules lui confier sur le ton du murmure que le coli-bacille lui interdisait de goûter au filet de chevreuil. Quel élan de galanterie ne serait pas coupé par l'aveu d'un secret si intime?

Telles sont, Messieurs, les conséquences de la publicité donnée à vos recherches avant même que l'expérience et le temps soient venus les transformer en certitudes. Si bien que, souvent, le public vous devance dans vos conclusions, qu'il se livre avec une sorte d'impatience à la maladie nouvelle dont vos premiers travaux lui révèlent l'existence et qu'il est déjà atteint du mal quand vous convenez que ce mal n'existe pas.

Sans remonter à l'épidémie de chorée dont l'Allemagne fut saisie en 1374, sans m'attarder aux convulsionnaires de la tombe du diacre Pàris au cimetière Saint-Médard, je ne puis pas ne pas évoquer ici la grande figure de Charcot et l'histoire prodigieuse — c'est le mot — de l'hystérie. Jamais on n'assista à un mouvement de tant d'ampleur dans l'épidémie par publicité. Il y eut bien aussi l'entérite du début du xxe siècle; elle avait pour compagne de mode la neurasthénie. Et je ne me rappelle pas, sans en sourire, ces hôtels d'un pays voisin du mien peuplés de malheureux qu'un régime inhumain condamnait aux nouilles et aux pruneaux.

Chorée, convulsions, hystérie, entérite et neurasthénie ont passé comme ont passé depuis les mêmes temps les vertugadins, les paniers, les crinolines et les corsets à busc.

Ah! Messieurs, ces épidémies étaient de minces accidents si l'on songe à l'ampleur que prennent dorénavant celles que propagent les feuilles publiques. Elles ne touchaient qu'un petit groupe d'individus, elles opéraient en

terrain clos. C'étaient des plaisirs de société, et le menu peuple en était écarté. Le danger est tout autre aujourd'hui et le peuple à son tour est touché. J'ajoute que le développement des lois sur l'assistance médicale, sur les accidents du travail, sur les assurances sociales, n'ont pas peu contribué à étendre le mal. Rien ne porte l'homme à se sentir malade autant que la gratuité des soins qu'il reçoit. D'un petit tiraillement musculaire qu'il eût jadis soigné lui-même à l'alcool camphré ou au baume Opodeldoch, il fait toute une affaire : il lui faut un examen radioscopique, un pansement bien apparent, un congé payé. A-t-il reçu, au cours de son travail, un caillou sur l'ongle du cinquième orteil? Le voilà qui chausse une savate largement échancrée d'où sort un moignon enveloppé de gaze; il marche avec peine en s'appuyant sur une forte canne dont le bout est pris dans un dé de caoutchouc. Aux yeux de ses voisins, il se prive de menus plaisirs comme de soigner son potager, d'aller jusqu'à la rivière voir si le poisson mord. Il demeure devant sa porte, la jambe étendue sur un pliant; sa femme apitoie sur son sort les commères à la ronde. C'est tout juste s'il peut se traîner jusqu'à l'estaminet où, sur le ton du Cid contant la bataille contre les Maures, il ressasse les circonstances de son accident.

Mais laissons là ce factice et tout cet artifice, et venons aux affaires sérieuses.

Il m'est arrivé souvent de me demander, au cours de ces dernières années, si la médecine, en cessant d'être un art, en devenant une science, n'allait pas à son déclin. Cette question, la plupart des praticiens se la sont posée, et je sais que beaucoup ont répondu qu'au contraire plus la médecine serait scientifique, plus sûrement elle atteindrait son but qui n'est rien d'autre que la guérison des maladies.

Il est bien vrai, Messieurs, que nous avons vu se développer, depuis un quart de siècle, les rapports du médecin et du laboratoire dans une atmosphère de confiance réciproque qui n'était pas sans rappeler les amitiés célèbres d'Oreste et Pylade, de Damon et Pythias, de Nisus et

Euryale. Bientôt l'un ne sut plus se passer de l'autre : au laboratoire, le médecin demandait la preuve par *a* plus *b* de son diagnostic, ou tout au moins des éléments de preuve qui l'écartassent du doute clinique ; au médecin, le laboratoire demandait de la substance analysable, dissécable et réductible à sec, de la substance vivante et diverse en sa façon d'être vivante ; en un mot, de l'homme.

L'homme, cet être qui se croyait tout près des dieux, passa par le tube à essai, l'éprouvette et le papier filtre comme un simple composé chimique. On le vit débité en lamelles minces sous la lame du microtome, il fut réduit en poudre, en extrait sec ; il fut pesé au millième de milligramme, mesuré au millième de millimètre. Ce roi de la création, ce terme ultime et magnifique de l'évolution, ne fut traité ni mieux ni pis qu'un cobaye d'expérimentation. Lui qui fut le modèle du Scribe accroupi du Louvre, de l'Hermès de Praxitèle, du Saint Jean de Rodin, livra au microscope sa cellule hépatique et les neurones de sa pensée. Il n'y eut pas une humeur de son économie qui ne fût aspirée dans la pipette d'un analyseur : son sang même, ce fleuve vivant porteur d'allégresse et de courage, ce beau flot pourpre qu'il était noble de verser pour la patrie, son sang ne fut plus rien d'autre qu'une affreuse boue rouge, qu'un courant d'égout, charriant des spirochètes et des vibrions, des urées, des urates, des urobilines et des bilirubines.

Je connais une jeune fille que tout destinait au bonheur et à l'amour — qui vont parfois ensemble, — car elle était harmonieuse de corps, ravissante de traits, intelligente juste à la limite où la raison risque de l'emporter sur la sensibilité. Quand elle eut dix-huit ans, ses joues, jusqu'alors couleur de lis au lever du soleil, prirent un petit ton d'ocre jaune qui jeta l'inquiétude dans son entourage. Elle n'en était d'ailleurs que plus jolie, le bleu de ses yeux gagnant à être encadré d'or pâle. Et pour le reste, elle demeurait ce qu'elle était sans que ce badigeon léger qui lui couvrait le teint changeât rien à sa grâce et à sa gentillesse.

Là-dessus, le médecin qui l'avait vue naître parla de

fatigue générale, de troubles de jeunesse, d'une lassitude de fin de croissance; bref, il sourit, tapota les joues de l'enfant, conseilla de laisser de côté les examens de licence qu'elle préparait, et il s'en fut en assurant que les couleurs reviendraient après quelques semaines de repos du corps et de détente de l'esprit. C'était un de ces médecins au coup d'œil sûr et qui font leur diagnostic en quelque sorte par enveloppement du regard.

La famille ne fut pas contente qu'il eût souri et surtout qu'il n'eût point parlé de lymphogranulomatose ou de leucose aleucémique. On lui fit aussi un grief de n'avoir point ordonné de ces diacrinobromocardine, iononucléomarinyl, ou tout bonnement de ces phényléthylmalonylurée, qui sont la gloire et l'honneur de la thérapeutique moderne. On alla donc chercher d'autres avis; on courut de consultation en consultation; on vit les spécialistes, et comme la jeune fille n'avait spécialement rien, on les vit tous : un ophthalmologiste pour la pâleur du blanc de l'œil, un rhinologiste pour ce symptôme inquiétant que la dolente créature n'éprouvait jamais le besoin de se moucher, un arthrologiste à cause d'une certaine douleur qu'elle éprouvait au coude quand elle avait dormi, le bras replié sous elle-même; on avait remarqué que l'écouteur de l'appareil téléphonique lui laissait l'oreille rouge quand la conversation qu'elle menait durait plus de dix minutes : on vit un otologiste.

Chacun, bien entendu, trouvait un petit quelque chose du côté de l'organe incriminé. On a toujours un petit quelque chose ici ou là, au foie, à l'œil, à une dent, au cœur, à la plante des pieds; heureusement, sans quoi on ne se sentirait pas vivre. Chacun ordonnait donc, comme c'était son devoir, un petit traitement pour ce petit quelque chose. Et chacun, comme de juste, demandait une petite analyse. On analysa le sang, la salive, le liquide stomacal, les larmes, et en général toutes les sécrétions et excrétions de ce corps charmant.

Tout ce qui était secret dans les mystères de son jeune organisme fut livré aux pipettes, aux seringues et aux ballons de verre. Et quand on songe que le corps est un

monde de viscères à jamais plongé dans la nuit, que le cœur ne voit jamais le jour et que le cerveau — c'est-à-dire la pensée, la mémoire, la joie — est, dans la boîte du crâne, un bloc obscur qu'aucun rayon venu du ciel ne touchera jamais, on juge de ce qu'il y a de cruel à livrer ainsi aux réactifs et à la flamme des laboratoires les humeurs et le sang d'une fille de dix-huit ans.

Son moi, bientôt, ne lui appartint plus : chaque consultant en avait pris une part. Elle avait laissé d'elle-même chez le radiologue et chez le preneur de sang. Elle avait abandonné de son sympathique au sympathicologiste, de son vague au vagologiste. Et les battements de son tendre cœur étaient passés par les stéthoscopes d'un peu tout le monde. Il ne lui restait rien, pas même *sa* maladie, car sa maladie, appelée fatigue générale par le premier médecin, avait pris tellement de noms qu'il était impossible qu'une jeune fille fût atteinte, à elle seule, de maux aussi nombreux. Elle n'était plus autre chose qu'un symbole.

Ce symbole de la diversité prodigieuse de la médecine moderne, vous le rencontrez, Messieurs, chaque jour sur vos routes professionnelles.

Vous avez introduit dans l'art de la médecine la division du travail. Vous avez supprimé l'artiste en personne. Vous en avez fait un chef d'équipe, une sorte de contremaître. Le médecin du XIX[e] siècle était fait à l'image des humanistes de la Renaissance : il se plaisait aux connaissances générales; ses acquisitions intellectuelles, il les étayait au moyen d'ouvrages qui s'appelaient les *Entretiens d'Epictète*, les *Pensées de Marc-Aurèle*, ou bien les *Dialogues* de Platon. Il y avait du Roger Bacon en lui, du Montaigne aussi, et aussi du Goethe. Il était un homme parmi les hommes et rien de ce qui était humain ne lui était étranger. Aussi bien était-ce en homme qu'il abordait ses malades : il était leur conseiller, leur ami. Il était dans la confidence de leurs afflictions. Il arrivait auprès d'eux avec son oreille pour ausculter, ses doigts pour palper et percuter, ses yeux pour observer, mais aussi avec son cœur pour soulager. Rien

d'artificiel entre lui et le malade. Vous ne l'auriez pas vu sortant d'une mallette un appareil à ausculter ou un appareil à prendre la tension. Il s'en remettait à ses sens de le renseigner : il posait son oreille contre la poitrine du tousseur ou de l'oppressé, et ce contact avait quelque chose de fraternel, de tendre, qui réconfortait tout de suite le patient. Sa façon de prendre le pouls dès son arrivée, c'était sa poignée de main, un peu caressante, son : « Bonjour, comment allez-vous? » appuyé par le souci de se donner à lui-même la réponse.

Ah! Messieurs, songeons à ces temps heureux où le praticien jouait son rôle de frère de charité sans s'inquiéter d'appeler à son aide une équipe de confrères qualifiés et de leur demander, comme on dit, un coup de main. Il était le maître du terrain; il disposait des viscères, des glandes, des humeurs et des ressources morales de son malade; c'était sa masse de manœuvre; il en disposait à sa guise; il menait son offensive à son seul gré, lançant la cavalerie des globules rouges à l'assaut des bastions du mal quand il lui plaisait, jetant les globules blancs dans la mêlée à l'heure *H* de son choix, et pourvu de munitions, appelées quinine, sulfate de soude, ipéca et huile de foie de morue, qui percutaient à tout coup.

C'était l'époque où mon maître, le professeur Brissaud, avait peu de clients. Cet homme qui portait dans les yeux toute la finesse d'un jugement que rien ne pouvait surprendre, cet homme d'art qui jouait avec la science comme le pêcheur de truite joue avec le plus vif et le plus malin des poissons d'eau claire, qui l'approchait, si je puis dire, à la mouche, qui la manœuvrait et qui ne la ferrait qu'à coup sûr, cet homme décevait les mauvais malades, il enchantait les bons. Quand je dis les mauvais malades, j'entends ceux qui font la leçon au médecin, qui le jugent sur le développement de son ordonnance, qui exigent des prises de sang et des examens radioscopiques, ceux qui, en un mot, se mêlent de ce qui ne les regarde pas : leur propre maladie.

A ceux-là, Brissaud n'était d'aucun secours. Avec les

autres il s'entendait à merveille : je veux dire qu'il faisait avec eux de la collaboration. Il leur disait à peu près ceci : « Vous n'allez pas me demander de mettre une étiquette sur l'état de malaise où vous êtes en ce moment. Nous ne sommes pas des classificateurs, et la science médicale n'est pas une science de synopsis. Puisque votre cas n'entre pas dans la liste, d'ailleurs très courte, des maux exactement déterminés, nous le rangerons dans la catégorie des syndromes, et puisque vous me demandez ce que vous avez, je vous répondrai : vous souffrez de la tête, vos digestions sont lentes, vos jambes mettent de la paresse à vous porter, et vous êtes sans entrain : voilà! »

Là-dessus, Brissaud ordonnait du bicarbonate de soude et de la modération dans le régime alimentaire; il mettait le malade en garde contre le travail de l'imagination, il le plaçait gentiment en face de son syndrome. Et l'on parlait d'autre chose, c'est-à-dire de peinture ou même de littérature, car il arrive, Messieurs, que la littérature et la médecine fassent fort bon ménage.

J'ai gardé de mes années d'études auprès de Brissaud un souvenir que je me réjouis d'évoquer ici, devant tant d'esprits éminents que cet esprit enchanta ou eût enchantés. Brissaud était un artiste, j'allais dire un artisan, de la guérison. Je salue sa mémoire comme celle d'un des vôtres qui fut l'apôtre des idées générales en médecine, qui voyait dans le médecin un philosophe et un moraliste, qui sema autour de lui les graines de bon sens qu'il avait héritées de ses maîtres et qui, disparu trop tôt, ne verra pas ces mêmes graines retrouver depuis quelque temps une force de germination qu'elles semblaient avoir perdue.

Car, il faut bien en convenir : si la médecine se maintenait dans les voies où l'entraîne l'exemple de l'industrie, vous iriez droit, Messieurs, au travail à la chaîne.

Que voyons-nous à l'usine? Nous voyons l'ouvrier spécialisé à outrance n'accomplir plus qu'un geste où il atteint une sorte de perfection d'automate. J'ai observé dernièrement dans les ateliers d'une fabrique de gants l'activité des ouvrières : les unes cousaient le pouce, les

autres cousaient les quatre doigts, d'autres ouvraient la boutonnière et d'autres la piquaient, et d'autres aussi mettaient en place le bouton, sans parler des spécialistes qui avaient étiré la peau, de celles qui lui avaient donné du poli et de celles qui, d'un cuir de mouton, avaient fait un cuir de pécari. Si bien qu'une paire de gants passait par vingt-deux paires de mains d'ouvrières avant de trouver une paire de mains à ganter. Or, nulle de ces vingt-deux spécialistes n'eût su faire à elle seule une paire de gants : j'en reçus l'aveu de plusieurs d'entre elles.

Et que voyons-nous dans la médecine? Si j'ose comparer un malade à un gant, je vois que le jour arrivera — et il est déjà arrivé dans certains pays — où le malade passera par vingt-deux mains avant que le diagnostic de son mal soit défini. Chacun des signes de son syndrome trouvera son spécialiste, lequel établira sa fiche, et de fiche en fiche la maladie se précisera. Toutefois, au lieu d'être la maladie du malade en personne, elle sera une maladie de confection, une maladie de série, adaptée à l'intéressé et non pas faite par lui. Sur le mal véritable se superpose, se moule, un mal-standard auquel il manque, pour être autre chose qu'une image de la réalité, ce rien d'inégal et d'imparfait qui marque la différence entre la dentelle à la main et la dentelle mécanique, entre la gravure au burin et la photographie. Allons-nous vers des temps où le praticien ne sera plus en mesure d'établir à lui seul un diagnostic et s'en ira rejoindre dans le professionnalisme ces gantières qui ne savent plus tailler elles-mêmes, coudre et finir une paire de gants?

C'est un lieu commun d'affirmer avec des soupirs et des gestes de désespoir que la science médicale est l'enfant dégénéré de l'art médical. Holà! ne parlons pas de dégénérescence. Il s'agit plutôt d'un manque d'adaptation. Est-ce que l'architecture a dégénéré parce que les matériaux de construction sont élevés par la force d'un moteur électrique au lieu de l'être à bras d'homme? Quelle que soit la mécanique qui cueille au sol les pierres,

les briques ou les poutrelles et qui les dépose à hauteur d'étage, l'architecte reste le maître de son art.

Il semble que l'outillage prodigieux, dont il dispose aujourd'hui, neutralise le médecin et lui enlève une part des dons personnels qui l'aidaient si subtilement dans l'exercice de son art. Non seulement il s'en remet à des instruments du soin de capter et de révéler les signes par quoi se manifeste un état morbide et que lui révélaient naguère ses seuls sens, mais encore, pressé par la vie, harcelé par le temps, il néglige de plus en plus les secours de ce sens mystérieux que, faute de mieux le connaître, nous désignons du nom mal défini d'intuition.

On conte que M. Mussolini, interrogé un jour sur sa méthode politique, répondit par des considérations sur l'empirisme ou, pour mieux dire, sur la méthode expérimentale. Puis, élargissant le sujet, il expliqua le rôle que joue en cette affaire la connaissance des hommes et l'observation de leurs mouvements passionnels. Soudain il se trouva embarrassé de définir à son interlocuteur ce qu'il appelait le sixième sens, à quoi il attachait la plus grande importance dans l'exercice du pouvoir. Comme M. Mussolini n'est pas homme à s'attarder à mûrir longuement une définition, il s'écria : « Le sixième sens... Vous voyez ce que je veux dire. » Alors, il dessina de sa main puissante quelques arabesques dans l'air, les arabesques du flair qui n'est pas l'odorat, du frôlement qui n'est pas le toucher, de l'art de humer, qui n'est pas le goût, du coup d'œil qui n'est pas la vue et de la perception du silence qui n'est pas l'ouïe : il voulait parler de l'intuition. Et du geste aérien de sa main, il détruisait à peu près tout ce qu'il venait de dire de la méthode expérimentale.

Eh bien, quand nous déplorons que la médecine de laboratoire s'écarte de l'art de la médecine, nous ne faisons que regretter la lente disparition du flair, du frôlement, de l'art de humer, du coup d'œil et de la perception du silence dans l'établissement du diagnostic. Mais tout n'est pas perdu. Voilà que l'horizon s'éclaire. J'entends

de tous côtés des voix médicales s'élever pour célébrer le renouveau de l'art de guérir.

Nous revenons à l'homme en tant qu'individu, dit-on autour de moi. Nous n'examinons plus le cas, nous étudions celui qui nous en présente les symptômes : nous sommes face à face avec M. Henri Dupont et non plus avec le coli-bacille qui lui peuple l'intestin; nous soignons Mme Jeanne Durand et non pas la tuberculose qui l'a touchée au sommet droit. Semblables à l'agronome qui analyse une terre de culture, qui s'enquiert du climat d'une contrée, quand telle céréale ou telle légumineuse y sont de mauvaise venue, nous portons nos curiosités sur le terrain où évolue le mal, sur le tempérament, l'hérédité, le milieu social et familial du malade; nous nous réclamons d'Hippocrate, nous élargissons le problème de la médecine, nous le confondons avec la sociologie, avec l'ethnologie, et même avec la cosmogonie.

Voilà, Messieurs, un langage extrêmement agréable à l'oreille des malades. C'est celui que vous n'avez eu à tenir en aucune circonstance, car vous tous qui êtes assemblés ici, vous représentez la haute tradition hippocratique. L'histoire de vos travaux, le programme de vos séances en ces Journées médicales, vous placent dans cette élite de la science à laquelle on ne saurait appartenir si l'on ne portait pas en soi le sens historique et philosophique de l'humaine condition.

Mais quand j'entends dire à certains jeunes praticiens des campagnes françaises qu'ils se réclament d'Hippocrate, que le malade à leurs yeux est avant tout un homme, je m'en réjouis, car je vois dans cet état d'esprit un retour aux meilleurs principes de la guérison des maladies.

Dois-je ajouter que j'y vois aussi une arme contre le danger mortel qui vous vient du côté de l'Etat, contre la menace qui vise votre indépendance professionnelle? Certains idéologues, constructeurs de paradis sociaux, voudraient vous fonctionnariser, faire de vous des serviteurs de la règle administrative. Vous soigneriez par ordre; vous guéririez par ordre; et par ordre également

vous mèneriez vos travaux scientifiques, de telle sorte qu'il y aurait des microbes d'Etat, des tumeurs d'Etat, de la bile d'Etat, des parasites d'Etat — mais ceux-là en quantité inimaginable.

Et alors, je me tourne vers vous et vers tous ceux qui ont encore le sens de la dignité humaine, et je leur demande si le corps médical n'est pas appelé à prendre la parole, un jour ou l'autre, au nom des hommes libres, au nom de ceux qui entendent continuer à juger avec leur propre jugement, à sentir avec leur propre sensibilité, au nom de ceux qui prétendent persister à marcher sur deux jambes et non sur quatre pattes.

Dans le trouble où s'égare l'esprit des peuples, vous représentez ce qu'il y a d'humain dans l'homme. Vous seuls avez qualité pour définir les limites politiques en deçà desquelles la raison humaine tombe dans l'automatisme et la sensibilité se confond avec l'instinct.

Mais voilà que je ne parle plus du tout au nom des malades, quoique je ne sois pas embarrassé de prouver que, parlant de l'humanité d'aujourd'hui, c'est encore de malades qu'il est question dans mon discours.

Mon dessein, en acceptant de prendre ici la parole, malgré ma très modeste compétence, était de vous apporter la pétition de tous les misérables, de tous les douloureux, de tous les parias, qui n'ont point d'autres amis, point d'autres frères que vous et qui craignirent, à certains signes auxquels ne se trompent pas ceux qui souffrent, qui craignirent de vous perdre quand il leur apparut que vous les mettiez en pipettes et en tubes à essai. Au fil de mes propos, je me suis aperçu que le mal n'était point si grand qu'ils le redoutaient. Il y a eu menace : la menace est conjurée.

A vous, Messieurs, de garder vos jeunes confrères, les débutants d'aujourd'hui, des excès scientifiques où les entraînent les séduisantes facilités des laboratoires, à vous de les ramener à l'homme.

C'est ce qu'au nom des malades je vous demande respectueusement.

MAURICE BEDEL.

MAXIME GORKI

—

Maxime Gorki, de son vrai nom Alexeï Maximovitch Pechkoff, meurt à l'âge de 67 ans, je ne dirai pas — comme d'autres disent et le diront encore — « en pleine gloire ». Sa gloire, en effet, éclata foudroyante dans les années 90 du siècle dernier avec ses premiers récits et continua de grandir, depuis les années 90 jusqu'à la « première révolution russe » de 1905-1907, pendant laquelle l'auteur de l'*Annonciateur de la Tempête* s'adonna à la politique militante révolutionnaire. A partir de ce moment, sa gloire se stabilisa, si j'ose m'exprimer ainsi. Il est entré au Panthéon de la littérature russe, continuant la grande lignée des prosateurs, Gogol, Tourguéneff, Dostoïevsky, Tolstoï, et surtout ses prédécesseurs en *populisme*, — Réchetnikoff, Gleb Ouspensky, Naoumoff et autres. Sa renommée franchit bientôt la frontière. En France, avec M. de Vogüé, Ivan Strannik, Kikina et P.-G. La Chesnais, nous fûmes parmi les premiers — sous l'égide du *Mercure de France* — qui parlâmes de Maxime Gorki et qui le traduisîmes.

Comme je l'écrivais à cette époque (1905) — et je le pense toujours, — cette gloire est composée ou plutôt étayée de trois éléments : un *talent hors ligne*, le *sujet des écrits gorkiens* et *la vie de l'écrivain lui-même*, dont on croit trouver quelque chose dans tous ses écrits.

Pour connaître, comprendre et juger Gorki écrivain, il faut donc connaître tout d'abord sa vie. En ce moment où cette vie ardente du grand écrivain vient de s'éteindre et que sa tombe, ou plutôt l'urne avec ses restes incinérés, vient d'être fermée et scellée solennel-

lement dans le Mur (Moscou a aussi son *Mur!*) du Kremlin, sur la Place Rouge, où l'avaient portée Staline, Molotoff, Kaganovitch, Dimitroff et Ordjonikidzé devant les autres membres du gouvernement, du corps diplomatique (excepté l'ambassadeur allemand) et devant une affluence de plus de 700.000 personnes, — je crois pouvoir me borner à une étude rapide de la vie et de l'œuvre du chantre des bas-fonds russes.

§

Parmi ceux qui ont introduit les œuvres de Gorki en France, et que j'ai nommés plus haut, je suis, je crois, le seul qui puisse reproduire l'*Autobiographie* de Gorki que, seul, j'ai reproduite en France dès sa publication en Russie (1905).

Elle n'est pas longue et n'ennuiera pas le lecteur :

Je naquis en 1869, écrit Maxime Gorki, dans la famille du peintre en bâtiments (Kachirine), de sa fille Varvara (Barbe) et du petit bourgeois de Perm, Maxime Pechkoff, tapissier de son métier. Depuis cette époque, je porte avec honneur et sans tache le titre de membre de la corporation des peintres en bâtiments... Mon père mourut, lorsque j'avais cinq ans. Après la mort de ma mère, mon grand-père me plaça dans un magasin de chaussures; j'avais alors neuf ans; grand-père m'avait appris à lire à l'aide du livre des *Psaumes* et du *Bréviaire.* Je ne restai pas longtemps *garçon de magasin,* je me sauvai pour entrer comme apprenti chez un dessinateur. De là je m'enfuis encore et entrai dans un atelier de peintre d'icones, puis devins aide-cuisinier sur un bateau, puis aide-jardinier. Dans ces travaux successifs, je vécus jusqu'à l'âge de quinze ans, m'adonnant avec zèle à la lecture des œuvres classiques d'auteurs inconnus, telles que : *Gonak ou Fidélité invincible, André sans Peur,* le *Manteau, Jacques Smertensky* (toutes œuvres stupides d'auteurs illettrés). Sur le bateau où j'étais marmiton, une influence très grande sur mon instruction fut celle du cuisinier Smoury qui me fit lire les *Vies des Saints,* les œuvres de Gogol, de Ekkarthausen, Gleb Ouspensky, Dumas père et beaucoup de

livres des francs-maçons. Avant de connaître le cuisinier, je détestais les livres, ainsi que tout papier imprimé, — y compris le passeport. Après l'âge de quinze ans, je conçus un désir furieux d'étudier. Dans ce but, je partis pour Kazan, supposant que les sciences y étaient enseignées gratuitement à ceux qui le désirent. Or, il se trouva qu'il n'en était pas ainsi, et j'entrai en conséquence chez un fabricant de craquelin (pâtisserie) pour trois roubles par mois (près de huit francs).

Faut-il entrer dans les détails de cette vie, décrite si simplement sans en dramatiser les épisodes et les souffrances — assez dramatiques en elles-mêmes — et dont le *pathos* se devine derrière ces lignes volontairement laconiques?...

Qu'on lise plutôt ses premières nouvelles (*Konovaloff, les Ci-devant Hommes et autres*), on y verra la vie telle que l'a vue et subie Gorki! Et, en même temps, on aura une idée beaucoup plus saisissante sur son développement moral et intellectuel. — Avec ses *Gueux et Vagabonds* — dont il allait donner bientôt les descriptions magistrales et des types artistiques — des portraits vivants, il *vivait;* il travaillait, souffrait avec eux; et, nature d'élite, il vibrait devant le panthéisme de la Vie et de la Nature, tout en coupant et sciant du bois ou portant des charges, cuisant du pain, lavant la vaisselle, etc., etc. Et — ce qui plus est — il trouvait même des loisirs pour dévorer des livres et s'assimiler la littérature russe. Souvent il lisait, *à la boulangerie,* les œuvres de Gogol et de ses prédécesseurs en *populisme* russe, ainsi que les *Pauvres gens* de Dostoïevsky et l'histoire de la *Révolte de Stenka Rasine* de Kostomaroff et autres. Souvent aussi, son auditoire était plus grand et toute une assistance de gueux écoutait ses lectures.

Mais ce fut lors du séjour dans la ville universitaire de Kazan que Gorki fit la connaissance des étudiants, de leurs « cercles d'auto-développement » — pépinières des partis révolutionnaires futurs, cellules d'où sortait cet *organe social* spécifiquement russe, qui a non « intelligentcia »

et dont Gorki put ainsi apprendre et comprendre les aspirations, les pensées, l'idéal. C'est à cette époque qu'il commença à se préoccuper du *sort de l'humanité,* à rêver à la « réorganisation sociale », aux « révolutions politiques », lisant des livres « diablement intelligents » et se préparant « à devenir une grande force sociale active ».

Il écrira lui-même :

Il me semblait que déjà j'avais en partie accompli ma tâche; en tout cas, dans mes idées, de moi-même, j'arrivais à la reconnaissance pour moi d'un droit absolu à l'existence, et à me sentir une qualité nécessaire à la vie et capable de jouer un grand rôle historique.

La disproportion entre le sentiment de sa force et la tension excessive de l'esprit, d'un côté, et, de l'autre, la dure réalité de la vie, eut comme résultat la tentative de suicide de 1888.

Resté malade tant qu'il a fallu, — écrira-t-il encore dans sa langue simple, mais impressionnante, — je me remis, — ajoute-t-il ironiquement — pour faire le commerce des pommes...

Et le *vagabondage* reprend : Zaritzyne (comme garde-barrière), Nijny-Novgorod où, au lieu de faire son service militaire, récusé, il vend du *kvas bavarois...* Mais là il devint secrétaire d'un avocat du nom de Lapin, qui s'intéressa au *vagabond* et le devina. Ce fut le salut : Alexis Pechkoff devint Maxime Gorki.

L'influence de Lapin, poursuit Gorki, sur mon instruction, a été immense : c'est un homme très instruit et très généreux, à qui je dois plus qu'à n'importe qui.

C'est à cette époque de Nijni-Novgorod (devenu depuis « Gorki », en l'honneur de l'écrivain) qu'il s'approcha aussi des « Intellectuels d'avant-garde » (*pérédovaïa intelligentcia*) et rencontra l'écrivain (exilé), célèbre déjà, Vladimir Korolenko. Ce dernier s'intéressa au « débutant » qui collaborait déjà au *Messager du Volga,* où parurent ses premiers récits : *Tchelkach, Malva, Mon compagnon* et d'autres, si vivants, pleins non seulement de

couleur locale, mais d'observation pénétrante et de connaissance des caractères. La fraîcheur et le naturel du style faisaient pressentir aux connaisseurs un nouveau talent dans les Lettres russes. La rencontre avec Korolenko fut décisive pour Gorki :

Je lui dois, confessera-t-il dans une lettre privée, d'avoir été introduit dans la *grande littérature;* il fit beaucoup pour moi, il me montra et m'apprit beaucoup...

Korolenko l'introduisit, en effet, dans « la grande littérature ». Si Gorki apprit peu de Korolenko, c'est à lui, Gorki, la faute. Le premier maître de Gorki fut le cuisinier Smoury, le second l'avocat Lapin, le troisième Kalioujny, — un homme hors la société (révolutionnaire), le quatrière Korolenko. A cette époque héroïque, — les premiers lustres du xxe siècle — Gorki aimait plus les hommes qu'il ne haïssait.

§

Ainsi commença la marche vers la gloire de Pechkoff-Gorki. Avec ses *Vagabonds,* son chant de *l'Annonciateur de la Tempête,* ses pièces, *Les Petits Bourgeois, Les Bas-Fonds,* son roman *La Mère,* son *Enfance,* il entra de plain-pied dans le grand Panthéon. Pourquoi les événements politiques des années 1904-07 et 1914-17 l'accaparèrent-ils? Ce fut le sort de beaucoup de grands Russes. Je le dis déjà en 1900 au Congrès de la Critique littéraire, réuni à l'hôtel Continental sous la présidence de mon maître et ami feu Jules Claretie, en parlant des grands morts de la littérature russe et du sort tragique de ses grands maîtres : Léon Tolstoï, mourant en Crimée, Maxime Gorki jeté en prison. Et le président — Jules Claretie — se levant pour me répondre : « Séménoff, vous venez de me toucher jusqu'aux larmes. » Je n'y avais aucun mérite. Je pensais au grand martyrologe : Raditcheff, Pouchkine, Lermontoff, Dostoïevsky, Gogol et autres. Je ne prévoyais pas alors Blok, Goumileff, sans parler des grands maîtres actuellement en exil.

Pourquoi Gorki est-il devenu, lui, le grand chantre et

poète de la *Russie vagabonde*, l'écrivain d'un parti? Question à laquelle l'histoire seule répondra.

Je ne suis pas le premier à la poser et je le fais justement pour ne pas faire de *politique* ici où il n'y a pas de place pour elle. Les Lettres, les œuvres, en l'espèce l'œuvre de Gorki seule, nous intéressent. C'est l'œuvre d'un grand écrivain qui, par ses ouvrages, — récits, romans, pièces de théâtre, — fit connaître aux Russes d'abord et aux lecteurs du monde entier non seulement les *vagabonds*, les *va-nu-pieds* russes, toutes les variétés de la *Brodiatchaïa Rouss* (la *Russie qui se déplace* à la recherche du pain, de la liberté, du bonheur!) — celle qui a donné à la Russie des espaces (la Sibérie, les pays des Cosaques du Don, d'Astrakhan, de l'Oural, etc.), des idées de justice, mais aussi celle qui a insufflé à ses héros et à ses contemporains, aux « hommes de trop », hommes à *réflexes hypertrophiés*, décrits par ses prédécesseurs : Pouchkine, Lermontoff, Herzen, Gontcharoff, Tourguéneff, des idées et des velléités d'*énergie*, de volonté, d'action. Et c'est surtout pour ces « nouveaux accents », ces *nouveaux appels*, ce nouveau *courant* littéraire introduit par Gorki dans le domaine des Lettres russes, que les nouvelles générations l'ont adoré et hissé au pinacle.

Sans le connaître personnellement, je partageais ces sentiments de ma génération pour l'évocateur de l'énergie russe, qui éleva le monde des *Bas-Fonds* à la hauteur des empirées sereines de l'art, qui continua si brillamment les exemples du moujik Lomonossoff (premier vrai savant russe), des poètes Chevtchenko et Koltzoff, enfants du peuple, devenus de célèbres écrivains, etc.

Ce fut une des principales raisons de mes écrits sur lui et de mes traductions de ses œuvres en français. C'est aussi pour cette raison que j'ai accepté, ensuite, d'être délégué à Paris de la maison d'éditions de Gorki à Berlin, dirigée par l'ami de Gorki, Piatnitzky, ancien directeur de la maison d'éditions *Znanié* (*Science*) à Pétersbourg, où paraissaient les œuvres de Gorki, ainsi que des autres *jeunes* de l'époque : Léonide Andréieff, Tchirikoff et au-

tres. Au *Znanié,* il y eut souvent des réunions et dîners littéraires, très courus, cela va sans dire...

§

A un de ces dîners assistait, pour la première fois, une jeune Russe, arrivée de province. Par ses relations dans le monde littéraire de la capitale, elle fut introduite dans le milieu du *Znanié,* présentée à Gorky et se trouva être sa voisine de table. Elle fut ainsi au comble du bonheur et... des « honneurs », Gorki s'occupait de sa voisine gentiment pendant toute la durée du dîner. Elle ne se faisait pas faute de lui poser des questions sur les « personnalités » présentes, — pour elle « tous des écrivains, poètes, romanciers connus »... Gorki, débonnaire, lui nommait toutes les personnes et arrivait ainsi à Piatnitzky, simple administrateur de la maison d'éditions : « Oh! celui-là est le plus influent des *écrivains* d'ici : il lui suffit d'apposer seulement sa signature sur un billet pour que le porteur de ce dernier se voie payé argent comptant... »

La curieuse voisine de table de Gorki regarda Piatnitzky avec admiration.

Cette boutade de Gorki, connue d'ailleurs à Pétersbourg, ne prouve évidemment pas du tout que l'argent jouât pour lui un rôle prépondérant à l'époque où, écrivain illustre, il recevait de gros honoraires et devenait un homme riche, ayant même un « château » à Capri, en Italie. La villa de Capri fut, en effet, acquise par lui, mais ce fut pour éviter la prison qui parfois le menaçait pour ses opinions et son action révolutionnaire, surtout après la part qu'il prit au *dimanche sanglant* (janvier 1905), ayant donné un abri au célèbre pope Gapone, organisateur de la *journée historique* et l'ayant aidé ensuite à franchir la frontière et à se sauver à Paris. Capri, en outre, était nécessaire à Gorki pour sa santé, ébranlée par les privations de jeunesse, surtout par la tentative de suicide dont nous parlons plus haut.

Mais il ne profita pas seul de ce château en Italie. Il y fonda avec Lounatcharsky (futur « commissaire du

peuple » à l'Instruction) et autres révolutionnaires propagandistes, la fameuse *Ecole de révolutionnaires professionnels*. Il entretenait de ses deniers l'école, les professeurs et les élèves, futurs propagandistes, agitateurs et terroristes.

Lorsque ses admirateurs ont appris son rôle à Capri, beaucoup de Russes et d'étrangers changèrent de sentiment à l'égard du « châtelain » de Capri.

Je ne saurais mieux faire que de citer ici l'opinion d'un grand écrivain européen là-dessus. Cet écrivain, dont l'autorité artistique et morale est très grande dans le monde entier, formula ainsi son opinion actuelle sur Gorki :

J'aimais beaucoup son œuvre littéraire et son rôle dans la lutte en Russie pour la liberté et pour la justice sociale. Par ailleurs, je reconnais son droit absolu de disposer de sa personne. Mais quand *on envoie les autres à la mort*, on n'a droit de le faire que *lorsqu'on y va soi-même!*

Cette sentence lapidaire de haute justice et d'un humanisme si élevé et si large, peut servir de légende pour les dernières vingt années de la vie du grand écrivain russe que la Russie vient de conduire à son dernier repos.

Cette dernière période de Maxime Gorki n'ajouta rien à sa vraie gloire de grand écrivain. On peut dire que la *Mère* fut la dernière grande œuvre digne de lui. Après la révolution de 1917, qu'il n'accepta pas d'abord, en adversaire de Lénine dont il désapprouva certains excès; directeur d'un grand journal très avancé que des admirateurs bourgeois l'avaient aidé à créer, il adhéra bientôt à la politique de Lénine et devint le plus grand personnage — après lui — dans l'*Union des Républiques Socialistes Soviétiques*. Il devint le plus grand écrivain — en toute justice — de l'*Union*, l'arbitre en tout et de tout ce qui touchait les Lettres, dignitaire de tous les emplois et titres, académiques et autres, que le pays des Soviets a gardés ou créés, demeurant pour et dans l'Union le plus grand écrivain. Un des orateurs, à ses funérailles, a même proclamé qu'il était « le plus grand écrivain de tous les

temps et de tous les peuples »; Alexis Tolstoï, de son côté, le taxa de *dernier des classiques,* — oubliant Tchekoff, Bounine, qui est bien vivant, et quelques autres. Mais Gorki lui-même eût souri devant ces « exagérations »... Il comprenait bien que ses chefs-d'œuvre, si frais, si forts, si vivants, — méritant d'être classés parmi les *classiques russes,* — avaient cessé après la *Mère* et que sa gloire restait liée, sans contestation aucune, aux œuvres de la première période, vraiment grande, créatrice, supérieure. Il voyait aussi que son autorité, son prestige et son influence diminuaient jusque dans les milieux littéraires soviétiques, où l'on osait même, ces dernières années, le critiquer et le discuter.

Pourquoi cet écrivain vraiment si grand a-t-il abandonné son domaine, les Lettres, pour la politique dégradante des partis?

E. SÉMÉNOFF.

A LA RENCONTRE
DE " WILLIAM SHAKESPEARE "

—

I

LE TÉMOIGNAGE DE LA REINE ÉLISABETH [1]

Comment le pseudonyme de « William Shakespeare » s'est-il fortuitement identifié avec le nom d'un jeune garçon boucher de Stratford-sur-Avon? telle est la prodigieuse énigme sur laquelle, depuis moins d'un siècle, des milliers de volumes ont été écrits dans toutes les langues. Les érudits anglais en ont souligné l'importance en la qualifiant de « grand problème ». Il n'en est aucune, en effet, dans l'histoire littéraire qui soit plus que celle-ci propre à passionner la curiosité publique. Et bien que plusieurs explications aient été présentées, qui n'ont pas laissé de semer quelque confusion dans les esprits, on ne se fatigue pas de rechercher âprement la vérité. Cette énigme est flagrante. Elle se dresse invinciblement devant quiconque y réfléchit : l'œuvre Shakespearienne, la plus belle des œuvres littéraires que le passé nous ait léguées, celle qui fait l'impérissable honneur du génie humain, a-t-elle pu être écrite, dans les conditions où la biographie officielle du « stratfordien » (2) nous l'expose, par un illetré dont ce que nous savons montre qu'il était dénué, au plus haut degré, de toute préoccupation intellectuelle.

Or, un témoignage universellement connu, mais sur le caractère décisif duquel on n'a pas assez insisté jusqu'aujourd'hui s'oppose souverainement à l'absurde légende : celui de la reine Elisabeth d'Angleterre. Rapportons-le brièvement,

(1) Voir *L'Identification de Malvolio* dans le *Mercure de France* du 15 avril 1935, p. 306.

(2) On nous permettra d'adopter ce mot de « stratfordien » qui n'a rien de péjoratif pour désigner le jeune garçon boucher de Stratford-sur-Avon. Il est admis aujourd'hui par tous les critiques.

encore que chacun des biographes de « William Shakespeare » l'ait examiné sans songer à en fixer le sens réel.

C'est au début de l'année 1601. Le comte d'Essex et ses partisans ont fomenté une conjuration contre la « vieille » reine. Ils se proposent de la détrôner, sinon même de la mettre à mort. Cinq gentilshommes, en tête desquels se trouve sir Gilly Merrick, se rendent au Théâtre du Globe et demandent à l'un des acteurs et principaux administrateurs de cet établissement, Augustine Philipps, de donner une représentation de la *Tragédie du Roy Richard II.* Elisabeth voit dans la déposition et dans le meurtre de son lointain prédécesseur, qui terminent cette pièce, une allusion directe au destin que ses ennemis lui préparent. Du reste, elle ne permet pas qu'on traite ce sujet interdit. Déjà en 1599, elle a déféré à la Chambre étoilée un savant distingué, sir John Hayward, qui a publié, en latin, un livre où il rappelle ces événements et le malheureux a été enfermé pendant trois années à la Tour de Londres.

Sur le caractère subversif de la *Tragédie du Roy Richard II,* les conjurés sont d'accord avec Elisabeth. Mais, pour eux, la déposition et le meurtre de l'usurpateur constituent un exemple qu'il convient de mettre sous les yeux de l'opinion publique, afin d'exalter ses résolutions. Et comme Augustine Philipps objecte que la pièce est ancienne déjà et qu'elle ne fera pas de recettes suffisantes pour payer les frais de la représentation, sir Gilly Merrick l'indemnise aussitôt et lui remet quarante shelings. Ce geste lui coûtera la vie. Il sera pendu quelques jours plus tard. Quel sera le sort de l'ancien garçon boucher de Stratford-sur-Avon, aujourd'hui plus ou moins activement mêlé aux choses du théâtre, si vraiment on soupçonne qu'il est l'auteur de la tragédie incriminée?

A Londres, à cette date, cette pièce est parfaitement connue. Elle a paru dans un « quarto » en 1597, d'abord, sans nom d'auteur, il est vrai. En 1598, le pseudonyme « William Shakespeare » est imprimé en toutes lettres sur le nouveau « quarto » qui vient de paraître. Et il importe de remarquer ici que sur les dix-huit quartos qui seront publiés au cours de l'activité dramatique du grand poète, le nom de « William Shakespeare » est toujours correctement orthographié, — les mots « shake » et « speare » sont parfois reliés par un trait d'union — ce qui n'est pas le cas pour le nom du jeune garçon boucher de Stratford-sur-Avon et de sa famille, qui se rapproche du pseudonyme « William Shakespeare », sans être jamais exactement conforme.

Sans doute, dans les « quartos » de 1597 et 1598, le passage délictueux, celui qui vise la déposition et le meurtre, a été supprimé. Il ne sera inséré que dans un troisième « quarto » qui paraîtra en 1608. Mais la chose importe peu à notre démonstration, car il tombe sous le sens qu'à la représentation ce texte sera rétabli. S'il en était autrement, sir Gilly Merrick et ses compagnons n'auraient aucune raison de demander cette représentation exceptionnelle, qui eut lieu le samedi après-midi suivant, et qui attira un auditoire très aristocratique (3). De même la reine Elisabeth n'aurait aucune raison de sévir.

Ainsi donc, dans cette circonstance mémorable, et où sa tragédie remplit, si on ose dire, un rôle de premier plan, l'auteur ne paraît pas. Ni sir Gilly Merrick et ses compagnons ne s'adressent à lui pour la représentation fameuse, ni la reine Elisabeth ne songe à établir une connexion quelconque entre le « Stratfordien » et le « William Shakespeare » qui a publiquement signé la pièce. Sir Gilly Merrick sera poursuivi et mis à mort pour avoir fait jouer la pièce. Le poète ne sera pas inquiété. Et pourtant la reine Elisabeth n'oubliera pas l'injure qu'il lui a faite. Quelques mois plus tard, le 4 août 1601, elle évoque amèrement le souvenir de la conjuration d'Essex. « Je suis Richard II », dit-elle à son confident William Lambarde. Et elle lui révèle la persistance de sa rancune en ajoutant : « Cette tragédie a été jouée quarante fois dans les théâtres et en pleine rue. »

Ainsi est faite, avec l'autorité souveraine de la reine Elisabeth, que confirme la démarche de sir Gilly Merrick et de ses compagnons, la preuve qu'aucune identification n'a été établie, à cette date, entre le poète qui se dissimule depuis plusieurs années déjà, sous le pseudonyme de « William Shakespeare » et le jeune « Stratfordien » dont le nom a quelque analogie avec le sien (4).

(3) L'attribution à « William Shakespeare » de la *Tragédie du Roy Richard II* est de même attestée, en 1598, par Francis Meres qui fait un grand éloge de l'œuvre shakespearienne dans son *Trésor de l'Esprit*, mais à qui l'idée ne vient pas de le confondre avec le « Stratfordien ».

(4) Le pseudonyme de « William Shakespeare » ne figure pas parmi ceux des auteurs dramatiques du temps dans la liste du directeur de théâtre Ph. Henslowe, ce qui prouve, une fois de plus, sa volonté de n'être pas connu. Et les comptes du temps montrent qu'il n'a jamais touché de droits d'auteur, ce qui suffit pour qu'on ne le confonde pas avec le « Stratfordien », dont l'extraordinaire rapacité est attestée par des documents autorisés.

II

LA JEUNESSE DU « STRATFORDIEN »

Quels faits, irrécusablement établis, possédons-nous, à l'heure présente, sur la jeunesse de celui à qui l'œuvre prodigieuse de « William Shakespeare » va être attribuée par la légende, et qui a été baptisé en l'église de la petite bourgade de Stratford-sur-Avon le 26 avril 1564? L'inventaire en a été fait avec une rigueur absolue par un dignitaire de l'Université britannique, M. Arthur Gray, directeur du Jesus-College de Cambridge (5). Son livre, *A Chapter in the early life of Shakespeare*, a paru à l'University press de Cambridge en 1926. Il faut déplorer qu'il ne soit pas connu en France. Les constatations qu'il a faites avec autant d'autorité que de pertinence sont désormais irrévocablement établies. Toutes les légendes qui ont été construites après la mort, fort obscure d'ailleurs, du « Stratfordien » à Stratford, en 1616, tombent dans le néant.

C'est un coup de hache que la vérité scientifique donne dans cet innommable fatras. Un seul fait reste certain. Après tant d'enquêtes, de recherches et de controverses, où la critique du XIX[e] siècle, — nous dit M. Arthur Gray — s'est particulièrement distinguée en affirmant que ce qui est « improuvé est hors de doute ou certainement vrai », nous nous trouvons devant ce détail unique : un enfant, dont le nom, sans être absoulment identique, s'apparente à celui de « William Shakespeare », a été baptisé à Stratford-sur-Avon le 26 avril 1564.

Sans doute, il est « raisonnable » de supposer que cet enfant était le fils d'un nommé John Shakespeare — adoptons l'orthographe classique afin de ne pas embrouiller la discussion — qui fut « haut bailli » en 1568, qui eut de graves difficultés financières, qui mourut en 1601, et qui, comme la

(5) Est-il besoin d'indiquer que le livre de M. Arthur Gray est loin d'être le premier parmi ceux qui ont montré le néant des rapports de Stratford avec l'œuvre shakspearienne? On devra consulter sur ce problème les travaux si probants de sir George Grenwood, le regretté président de la Société d'études shakespeariennes, celui de Miss Stopes, qui a étudié avec un soin particulier les rapports du « Stratfordien » avec le comté de Warwickshire, dont il était originaire, et la plupart de ceux des « Baconiens » qui ont fait une critique très serrée des absurdités de la thèse stratfordienne. Si le livre de M. Arthur Gray donne un caractère nouveau à la controverse, c'est qu'il marque l'intervention d'un représentant éminent de l'Université britannique dans le débat. La sévère condamnation qu'il prononce contre la légende doit être considérée comme sans appel.

grande majorité de ses concitoyens, n'apprit jamais ni à lire ni à écrire. Il est de même « raisonnable » de supposer que l'enfant baptisé en 1564 était bien le père des enfants baptisés, le premier, en 1583 (ce père n'avait alors que 19 ans et c'est là le seul domaine où il prouve une remarquable précocité) et les deux autres, deux jumeaux, en 1585. Mais du mariage dont sont nés ces trois enfants, il n'existe aucune trace. Le nom de la jeune femme, que la légende représente comme étant de cinq ou six ans plus âgée que son mari, n'est pas exactement connu. S'appelait-elle Agnès ou Anne Athaway, ou encore Anne Whateley? On l'ignore. Il n'y a toutefois aucune apparence, nous dit M. Arthur Gray, qu'elle soit née à Shottery, dans le voisinage immédiat de Stratford, comme on l'a dit. Quant au « Stratfordien » lui-même on est contraint, en l'absence de tout indice, d'admettre, selon la légende, qu'il a quitté sa ville natale après la naissance de ses deux jumeaux, en 1585.

Un de ces deux jumeaux est un garçon. Un incident plaisant montrera le haut degré de fantaisie où peuvent atteindre les hypothèses qu'on forge au XIXe siècle, sur la jeunesse du « Stratfordien ». Ce fils, né en 1585, et qui mourra prématurément, portera le nom de Hamnet, prénom qui est d'un usage assez fréquent en Angleterre à cette époque. Or, François-Victor Hugo, qui est mieux inspiré souvent, s'empresse de confondre Hamnet et Hamlet, qui, dans l'adaptation de la légende scandinave que François de Belleforest a publiée en 1570 est orthographié Amleth. Et voici que le jeune « Stratfordien » est représenté par François-Victor Hugo comme hanté, dès son adolescence, par l'idée d'écrire un drame sur le prince danois!... Rien de plus comiquement échafaudé que le récit dans lequel le traducteur de « William Shakespeare » se fondant sur une analogie qui n'existe qu'en apparence entre Hamnet et Amleth, nous donne les détails les plus minutieux sur la soirée où, au coin du feu, chez le père John Shakespeare, un jeune frère de William (?) prend le livre de Belleforest et fait à la famille assemblée la lecture de l'émouvante histoire du futur Hamlet!... C'est néanmoins sur des constructions de cet ordre que se noue, autour de la fiction stratfordienne, l'extraordinaire crédulité d'une foule de chercheurs et d'érudits aveugles!

Mais revenons au jeune William. Quel a été son genre de vie entre la date de sa naissance et le jour où il quitta sa ville natale? Nous sommes dans le domaine des conjectures

illimitées. La légende prétend qu'il suivra les cours de la très modeste école de Stratford. La chose est possible. Elle n'est nullement prouvée. Et si on en juge par la totale indifférence que manifestent John Shakespeare, les siens et ses concitoyens à l'égard de la culture même rudimentaire, il est plus que probable que le jeune « Stratfordien » n'est jamais allé à l'école. Dans tous les cas, son père et sa fille de prédilection ne sauront ni lire ni écrire.

La question du « latin » a été, elle aussi, longuement et laborieusement discutée. Il le fallait bien! Quoiqu'en dise, si faussement, Ben Jonson sur le peu de culture de son « maître bien aimé » « William Shakespeare », son œuvre en témoigne surabondamment, possède une érudition immense. D'après Emile Montégut, il a tout lu. Il a même reçu une éducation d'une qualité très supérieure à celle des écrivains contemporains, presque tous, pourtant, anciens « scolars » des universités britanniques. Non seulement il a la pratique parfaite et l'expérience de l'antiquité grecque et latine, mais encore il sait à merveille l'histoire de son pays, comme l'histoire de France et il possède une connaissance approfondie du langage spécial propre à la chasse, à l'héraldique et à la guerre. C'est là une caractéristique frappante qui prouve que l'éducation de « William Shakespeare » est une éducation éminemment patricienne. Du reste, M. Louis Gillet, si éloigné qu'il soit de notre point de vue, ne cesse pas de revenir, dans le livre éloquent qu'il a consacré au grand poète, sur la qualité hautement aristocratique de son génie. Beaucoup d'autres « shakespearianisants », J.-H. Rosny jeune, Guy de Pourtalès, René-Louis Piachaud, sont convaincus que « William Shakespeare » savait le français à fond. Sa langue, disent-ils, est toute pénétrée de formes et de manières de s'exprimer qui montrent que notre idiome lui était presque aussi familier que sa propre langue. Il ne parlait pas moins bien l'italien.

Par conséquent, il faut bien admettre que le « Stratfordien », s'il était l'auteur de l'œuvre shakespearienne, aurait dû aller non seulement à l'école dès son plus jeune âge, mais aurait dû y faire ses humanités très assidûment. Sur ces points, la légende est muette, sauf le petit effort qu'elle a fait en vue de lui donner, dans une problématique école du voisinage, une vague teinture de latin.

Ainsi, nous n'avons à Stratford aucun vestige de l'éducation si complète, si raffinée, si remarquable que « William Sha-

kespeare » a manifestement reçue au cours de sa première jeunesse. La légende veut que John Shakespeare, qui, on l'a vu déjà, ne s'intéressait nullement à la culture intellectuellle ait retiré son fils William de l'école (?) pour le mettre en apprentissage de bonne heure. Quelle sorte d'apprentissage? Là encore on ne sait rien. Fut-il garçon boucher ou gantier? Se spécialisa-t-il dans la question des laines? On l'ignore. La légende, qui, elle, sait tout, cela va de soi, opine en faveur du garçon boucher. On n'y voit aucune objection. Mais on est bien contraint de penser que ce métier ne saurait être, à défaut de toute culture intellectuelle, une suffisante préparation pour le monologue d'Hamlet ni même pour celui de Shylock.

M. Arthur Gray dénonce avec une ferme conviction « la monstrueuse fabrique » de fables, de commérages, de déductions et de pures conjectures qui a surgi du silence de Stratford au cours de cette période. Du reste, ajoute-t-il, n'est-il pas bien remarquable que, ni pendant ses dernières années, où il vécut dans sa ville natale, au milieu des siens et de ses amis, ni même pendant le siècle et demi qui suivit sa mort, personne, parmi ses concitoyens, n'ait montré la moindre curiosité à son endroit? Aucun d'eux, en effet, ne semble avoir lu les pièces de théâtre qu'on lui aurait attribuées de son vivant. Aucun d'eux ne l'a vu y jouer un rôle?... Telle est la singulière réalité! John Shakespeare lui-même, que son fils William, rapidement enrichi, viendra, selon la légende, rétablir dans sa prospérité passée, n'essayera jamais d'apprendre à lire pour se délecter des vers subtils et raffinés que son fils, très épris d'euphuïsme au début de sa carrière, sera censé avoir écrits entre 1591 et 1601.

S'il est possible que la période d' « école » du petit « Stratfordien » se soit étendue entre les années 1571 et 1577, la période d'apprentissage doit nécessairement se développer entre 1577 et 1585. C'est la période la plus féconde en inventions légendaires. Les commérages des personnalités, qui ont vécu deux ou trois générations après sa mort, font intervenir une foule d'histoires à la fois contradictoires et invraisemblables.

La règle voulait qu'un apprentissage durât sept ans, et que, pendant cette période, l'apprenti vécût dans la maison de son patron comme appartenant en quelque sorte à sa famille. Il était généralement nourri, habillé et instruit dans son métier. On lui donnait de l'argent de poche dont le montant

progressait d'année en année (6). Il va de soi que le jeune « Stratfordien » a pu se conformer à ces règles professionnelles chez son père ou chez un patron étranger. Mais nous n'avons sur ces points aucune précision quelconque.

Aussi bien, le « Stratfordien » a-t-il vécu dans sa ville natale jusqu'en 1585, c'est-à-dire jusqu'à sa vingt et unième année? On n'en sait rien. Une chose est certaine toutefois. L'œuvre de « William Shakespeare » est pleine de réminiscences précises sur la région nord du Warwickshire, dont le poète a gardé un très vivant souvenir. On rencontre notamment une foule d'allusions à la forêt d'Arden — on a cru longtemps qu'il s'agissait des Ardennes françaises — qui s'étend de l'ouest de Warwich à la frontière nord du comté (Woodland). Mais Stratford, qui se trouve dans la région méridionale du Warwickshire, n'est nommé ni désigné nulle part.

De « William Shakespeare » poète et dramaturge, nous dit en substance M. Arthur Gray, Stratford-sur-Avon n'a précisément rien à nous dire. Tout le Warwickshire est plein de lui. Ses vers tiennent à chaque arbre des Arden. Seul Stratford-sur-Avon est sourd à cette musique et reste muet à tout écho de sa voix. Stratford ne se rappelle que le berceau et la tombe.

L'absence du nom et même du souvenir de Stratford dans l'œuvre shakespearienne a, on le conçoit, une importance décisive. On ne s'explique pas, en effet, que le dramaturge, qui témoigne souvent d'une sorte de patriotisme particulier pour le Warwickshire, qui parle de beaucoup de localités dont le nom et dont l'existence ne peuvent être connus que d'un homme qui est originaire de la région ou qui l'a souvent parcourue se taise sur une ville unique, celle où il serait né. D'ailleurs, il est bon de constater que les réminiscences à une région où il a vécu sont particulières à « William Shakespeare ». Les écrivains contemporains, Drayton excepté, ne sont familiers avec aucun lieu quelconque. Les pastorales de Jonson, de Fletcher et de Milton n'ont rien qui rappelle Sherwood, Thersaly ou le Shropshire.

Mais il y a plus encore. Des discussions minutieuses se sont établies, on le sait, sur les voyages du « Stratfordien ». Par laquelle des deux routes qui existaient alors s'est-il rendu à Londres? Comment en est-il revenu et y est-il retourné à plusieurs reprises? Quelles sont les localités avec lesquelles

(6) M. Arthur Gray se réfère ici à *Minutes and accounts of Stratford-sur-Avon Corporation* (1921), vol. 1, page XLII.

il s'était le plus familiarisé au cours de ses voyages que la légende représente comme fréquents?

Consultons sur ce point l'œuvre shakespearienne. La réponse est cruellement décevante. Il ne semble pas que « William Shakespeare » ait jamais fait le voyage de Stratford à Londres par l'une ou l'autre des deux routes connues. Il ne mentionne dans tous les cas aucune des localités qu'elles traversent.

« William Shakespeare » connaît parfaitement, pourtant, les routes qui du nord ou du centre du Warwickshire mènent à Londres. Ainsi Falstaff, lorsqu'il se rend du Warwickshire à la capitale, suit un chemin qui nous est indiqué et qui l'éloigne par le nord de Stratford, où il ne passera pas.

Ah! nous dit avec raison à ce sujet M. Arthur Gray, pourquoi Falstaff n'a-t-il pas soupé à la ville natale du « Stratfordien »? Quelle heureuse chance a évité ainsi « William Shakespeare » de placer quelques scènes pittoresques et quelques caractères locaux déterminés et parfaitement ressemblants! Qui ne voit Falstaff en plaisante conférence avec les magistrats stratfordiens? Qui ne se réjouit à la pensée que la figure de Bardolfe éclaire la petite salle de l'auberge de l'Ours? Hélas! pas une minute, le grand poète n'a pensé à la ville natale que la légende lui attribue. Lui qui est si fidèlement attaché à ses souvenirs d'enfance, il ne la nommera même pas.

D'autre part, circonstance à laquelle on n'a pas songé peut-être, que va faire à Londres, nous dit M. Arthur Gray, ce jeune homme de 21 ans que la légende envoie dans la capitale à la conquête de la gloire la plus enviable qui ait jamais été? Il est évident qu'il n'y connaît personne. Il n'y compte aucun ami. A-t-il un espoir raisonnable d'y trouver un gagne-pain, soit comme garçon boucher, soit comme ouvrier gantier, soit même, ainsi qu'on l'a indiqué, comme « maître d'école »? Aucune des devinettes que pose la légende ne donne satisfaction à l'esprit.

Au surplus, quel est l'impérieux motif qui le pousse à Londres? On connaît la légende qui s'est créée à propos du procès de chasse dont parle la comédie *Les joyeuses commères de Windsor*. M. Arthur Gray y revient à de nombreuses reprises. Il ignore visiblement la trouvaille sensationnelle faite par M. Abel Lefranc dans les archives de la Chambre étoilée. Il ne sait pas que ce procès ne concerne ni Sir Thomas Lucy ni le « Stratfordien » et que c'est lord Derby et un ancien magistrat nommé Stephen Proctor qui, en réalité, sont

aux prises au sujet d'un *riot* au cours duquel un daim a été volé, des pavillons renversés et un garde blessé à la tête. Néanmoins l'éminent érudit n'a aucune peine à montrer que cette légende ne repose sur aucun fondement. Il n'existe pas de trace, en effet, d'un conflit de chasse à Stratford entre le « Stratfordien » et Sir Thomas Lucy dont le parc, au surplus, comme on l'a abondamment démontré, n'était pas fermé et, par conséquent, ne renfermait pas de daims.

Ainsi donc, un seul motif pourrait avoir légitimement poussé le « Stratfordien » vers Londres : la passion littéraire, la recherche de la gloire. Ce motif, dont l'incomparable noblesse est évidente, nul n'a osé l'invoquer. Les circonstances étant données, il tombait inévitablement dans un discrédit mérité, aucun fait, aucune apparence de fait ne le justifiant en une mesure quelconque. Néanmoins, on accepte pendant deux siècles et demi, comme une vérité établie, que le « Stratfordien », complètement étranger et par son milieu et par lui-même à toute culture littéraire, soit, cinq ou six ans plus tard, dès 1591, déjà connu dans le monde lettré comme le poète le plus élégant et le plus raffiné de son temps, celui dont Edmond Spenser déclare que la muse est « pleine de l'invention de hautes pensées ». Il faut le reconnaître : la légende stratfordienne nous place en face du miracle le plus extraordinaire de tous les siècles.

M. Arthur Gray remarque finement que des monographies tout à fait respectables ont été écrites sur la vie de nombreux Stratfordiens qui furent des voisins et peut-être des amis de la famille où est né celui qu'on proclamera l'auteur d'*Hamlet*. Aucune ville d'Angleterre, dit-il, n'offre de plus nombreux témoignages sur les faits et gestes des habitants de Stratford aux temps de la reine Elisabeth. Mais la figure qui devrait dominer toutes les autres est absente.

Il est aussi impossible d'y découvrir le grand dramaturge que de trouver le portrait de Milton dans un groupe de buveurs de Téniers.

Et il précise son sentiment en ces termes :

Aussi loin qu'elle remonte dans le cours de la vie du « Stratfordien » avant son apparition à Londres, la légende ne repose sur aucune autre évidence qu'un commérage ignorant, confus et contradictoire qui n'a été recueilli qu'un siècle et plus après les faits qu'elle relate.

III

« WILLIAM SHAKESPEARE » A NÉRAC

Si l'œuvre shakespeariene ne coïncide sur aucun point avec ce qu'on sait de la vie du « Stratfordien », une concordance harmonieuse et complète s'établit, à mesure qu'on étudie les circonstances de la vie de William Stanley, VI[e] comte de Derby, avec les poèmes et les pièces de théâtre qui ont paru sous le pseudonyme de « William Shakespeare ».

Une démonstration décisive nous en est apportée par la première, selon l'ordre chronologique, des comédies shakespeariennes, *Peines d'amour perdues.*

Cette comédie, toute pénétrée d'un esprit exquisement raffiné, possédant une culture littéraire très développée, est l'œuvre d'un aristocrate. Elle semble avoir été écrite à l'époque des *Sonnets*. François-Victor Hugo, dont l'autorité ne saurait être méconnue ici, y reconnaît à maint endroit, qu'elle est de la même inspiration à la fois élégante et précieuse que ceux-ci, qu'on a pu appeler les « Sonnets sucrés ». Il croit même que « la belle brune », à qui beaucoup de ces sonnets sont dédiés, devait être Rosaline, l'une des jeunes femmes de la suite de la reine de Navarre, l'héroïne de *Peines d'amour perdues.*

« William Shakespeare », l'auteur anonyme de cette gracieuse comédie a certainement séjourné à Nérac, la capitale de la Réforme française. Il n'a pas, d'ailleurs, vécu à la Cour de Navarre dans une condition subalterne, comme pourrait y avoir vécu, par exemple, un comédien. Il est reçu dans la familiarité du prince et des seigneurs protestants qui l'entourent. On sait, au surplus, que la reine Elisabeth envoie fréquemment de jeunes seigneurs anglais à Nérac et que, réciproquement, le roi de Navarre adresse à Elisabeth des ambassadeurs qui représentent ses intérêts. L'un de ces ambassadeurs, et non le moindre, sera le poète gascon Saluste du Bartas que Gœthe salue comme le plus grand des poètes français. Le séjour de « William Shakespeare » à Nérac se place au moment de la longue et fameuse visite que fit Marguerite de Valois, de 1577 à 1584, à son mari, le futur Henri IV.

Dans *Peines d'amour perdues,* on voit tout de suite que le dramaturge anglais n'ignore aucune des circonstances qui ont fait la célébrité de cette visite. Il connaît les négociations secrètes dont la jeune reine a été chargée par Henri III, son

rère. Il assiste aux incidents mémorables qui se produisent cette occasion. La comédie shakespearienne nous donne galement une physionomie charmante de la capitale partagée ntre les austérités de la Réforme et les aimables galanteries le la Renaissance. C'est le tableau d'un témoin authentique crupuleux. Il corrobore, sur une foule de points, celui que levaient donner, cinquante ans plus tard, les *Mémoires* de Marguerite de Valois et ceux d'Agrippa d'Aubigné.

Comme chacun le sait, les scènes de *Peines d'amour perdues* e succèdent dans les jardins qui s'étendaient autrefois au ud du château de Nérac le long de la petite rivière qui porte e nom poétique de Baïse. De ces jardins, il ne reste plus ujourd'hui qu'un modeste souvenir, le pavillon de bain l'Henri IV, bien délabré, hélas! et qui vient d'être classé nonument historique, ce qui ne suffit malheureusement pas en assurer la précaire stabilité. Un peu plus loin, on aperoit une minuscule construction, le Palais des Mariannes, où la légende veut qu'Henri II d'Albret, le grand-père l'Henri IV, ait caché souvent ses clandestines amours.

Les beaux jardins de Nérac ont été naturellement l'objet le la prédilection des princesses qui, durant plus d'un demiiècle, se sont succédé dans la capitale de la Réforme rançaise, et qui ont fait de la petite cité le centre des lettres t des sciences françaises. C'est là que Marguerite d'Angouême, sœur de François 1er, écrivit ses malicieux apologues de *'Heptaméron,* et la plupart des vers que M. Abel Lefranc nous si heureusement restitués. Elle avait réuni autour d'elle les rudits, les savants et la plupart des poètes de son temps. Elle y recueillit Lefebvre d'Etaples, le premier traducteur rançais de la Bible, et François de Belleforest, qui traduisit n français les contes de l'admirable écrivain italien Banlello, mort à quelques kilomètres de Nérac, à Agen, où il était vèque. Jean Calvin s'y réfugia quelque temps. On y vit Clément Marot, Rabelais, Bonaventure des Périers, Hotmann, t, plus tard, Théodore de Bèze, Agrippa d'Aubigné et Saluste lu Bartas.

Jeanne d'Albret devait conserver à la petite cité gasconne e prestige intellectuel que sa mère lui avait donné. On sait que levenue protestante à son tour, elle entra en rapports étroits vec Jean Calvin à qui elle a envoyé le portrait authentique que conserve pieusement la Bibliothèque de Genève.

A son tour, Catherine de Bourbon, qui, comme sa mère, comme sa grand-mère et comme son arrière-grand-mère,

Louise de Savoie, fut une poétesse exquise et une épistolière de premier ordre, — un érudit de Pau, M. Raymond Ritter, a eu l'heureuse pensée, en attendant sa biographie qu'il prépare, de réunir ses œuvres complètes — ne laissa pas d'entretenir la tradition qu'elle y trouvait. Elle y fut aidée assurément par sa belle-sœur, Marguerite de Valois, qui fut une des princesses lettrées du XVIe siècle. Du reste, le futur Henri IV a été plus d'une fois tenté de renoncer à ses ambitions politiques et de former à Nérac, avec sa sœur, comme le racontent *Peines d'amour perdues*, une sorte d'académie consacrée à l'étude et à la méditation. Marguerite de Valois le lui reprochera un jour. « Si vous étiez un honnête homme, lui écrit-elle, vous quitteriez l'agriculture et cette humeur de Timon pour venir vivre parmi les hommes. »

Dernière venue dans cet aimable cortège de femmes d'une haute distinction intellectuelle, Marguerite de Valois apporta à Nérac, où elle arriva en 1577, accompagnée de sa mère, Catherine de Médicis, et de son fameux « Escadron volant », les mœurs très libres de la Cour des Valois. Agrippa d'Aubigné assure qu'elle eut tôt fait de dérouiller les esprits et de rouiller les armes. Elle apprit au roi, ajoute-t-il, qu'un « cavalier est sans armes quand il est sans amour et l'exercice qu'elle en faisait n'était nullement caché. » Dans ses *Mémoires*, elle parle de son séjour à Nérac et dans la région avoisinante — qui ne dura pas moins de sept ans — comme de la seule période heureuse de son existence. Le souvenir des jardins, aux belles allées droites et longues, où fleurissaient les orangers et les lauriers, la remplit d'une mélancolie nostalgique. Et elle regrette aussi l'allée de « trois mille pas » qui, sur l'autre rive de la Baïse, décrit des courbes élégantes entre les chênes et les ormeaux séculaires. On y montre encore deux de ces arbres qui, selon la tradition, ont été plantés par la jeune souveraine et par son mari.

Tel est le séduisant milieu où « William Shakespeare » est soudain transporté. Il est très vraisemblablement accompagné de son précepteur, Richard Lloyd, l'auteur de la *Légende des Neuf preux*, dont une représentation caricaturale est introduite dans *Peines d'amour perdues*. Le maître et le disciple ont parcouru toute la France. Ils ont séjourné à Blois, à Tours et à Saumur. Ils ont passé l'hiver à Angers. C'est ainsi que, comme la plupart des fils de familles patriciennes qui visitent le continent, « William Shakespeare » arrive un jour à

Nérac où il portera le salut de la reine Elisabeth au futur Henri IV, son ami et son allié.

Un détail en apparence insignifiant m'avait frappé dans *Peines d'amour perdues.* Un des personnages grotesques de cette spirituelle comédie, l'emphatique espagnol Armado, — on remarquera qu'il porte le nom masculinisé de la flotte fameuse que la tempête et les marins britanniques détruiront en 1588 — baptise le jardin royal d'un nom technique emprunté à la langue des horticulteurs britanniques. C'est, dit-il, un « Knotted-garden », c'est-à-dire un jardin divisé en compartiments et dont les plates-bandes sont ornées de plantes de différentes couleurs qui forment des arabesques plus ou moins compliquées, des « nœuds » (de ruban) d'où « Knotted », du mot « Knott », qui signifie nœud.

L'expression « Knotted-garden » a donné beaucoup de tablature aux traducteurs français de « William Shakespeare ». Les uns, comme Letourneur et comme Francisque Michel ont cru triompher de la difficulté en supprimant ce passage. Mais les autres font intervenir leur interprétation personnelle et c'est un désastre. Guizot appelle le jardin royal « un jardin aux curieux détours ». Emile Montégut, plus clairvoyant d'habitude, tombe dans la même erreur. Pour lui, le jardin de Nérac est « un jardin aux curieux méandres ». François-Victor Hugo exagère le contre-sens des précédents et il qualifie le jardin d' « inextricable ». Georges Duval va plus loin encore. Selon lui, ce jardin est « curieusement inextricable ». Seul Benjamin Laroche se rapproche de la vérité en disant de ce jardin qu'il est « étrangement intersecté » c'est-à-dire divisé en compartiments.

En visitant Nérac, pour la première fois, il y a quelques années, c'est donc les traces d'une sorte de labyrinthe que je cherchais sur l'emplacement de l'ancien jardin royal. Mais une vieille et délicieuse aquarelle du Musée de la cité gasconne me montra bien vite que le labyrinthe existait dans les traductions et non dans la réalité. Cette aquarelle représente Henri II d'Albret debout sur le seuil de son jardin. Il tient à la main une marguerite qu'il offre à une jeune femme. Une inscription latine dit : « J'ai une précieuse perle (margarita) que j'ai recueillie au fond de mon cœur. »

Mais ce qui importe dans ce précieux document, c'est le dessin authentique qu'il nous donne du fameux jardin de Nérac. Ce jardin est exactement conforme à ce qu'en dit l'espagnol Armado dans *Peines d'amour perdues.* C'est un

« Knotted-garden » pareil à ceux qu'on pouvait voir alors aux abords des Résidences royales de la reine Elisabeth. En réalité, il s'agit simplement d'un jardin « à la française » tel que les dessinera Le Nôtre un siècle plus tard, à Vaux-le-Vicomte, à Versailles, à Saint-Germain-en-Laye et au Val de Grâce. Les parterres sont divisés en parallélogrammes fleuris où les horticulteurs de l'époque se plaisaient à organiser de capricieuses figures au moyen de fleurs ou de feuillages de différentes couleurs. La ressemblance est frappante entre le jardin sur le seuil duquel se tient Henri II d'Albret, et les « Knotted-gardens » qu'on reconstitue pieusement aujourd'hui en souvenir de *Peines d'amour perdues*, à Hampton-Court et même à Stratford-sur-Avon, ce qui doit bien étonner cette dernière cité.

Ainsi donc, dès maintenant, un premier fait est acquis. L'auteur de *Peines d'amour perdues* a rencontré à Nérac un jardin semblable à ceux qui lui sont familiers et il lui donne le nom technique approprié de « Knotted-garden ». Mais le texte shakespearien est plus révélateur encore. « William Shakespeare » marque la surprise que lui cause cette rencontre inattendue. « Ton curieux Knotted-garden », écrit Armado au roi de Navarre. Or, ce jardin n'a rien de « curieux » en réalité. Le voyageur anglais ne marque l'étonnement qu'il lui cause qu'en raison de sa ressemblance avec les jardins de son pays. Ce mouvement de surprise ne s'explique que parce qu'il a vu le jardin de Nérac de ses yeux.

Les sagaces et ingénieuses recherches de M. Abel Lefranc sur *Peines d'amour perdues* ne tarderont pas, au surplus, à nous confirmer dans la complète certitude que « William Shakespeare » a longuement séjourné à Nérac, et qu'il y a vécu avec les hautes personnalités de la Cour de Navarre. Et d'abord il est parfaitement initié aux délicates négociations dont Marguerite de Valois est chargée par son frère. Il s'agit du règlement de sa propre dot et du gouvernement de l'Aquitaine. Les guerres de religion ont apporté des troubles profonds dans l'administration de ce vaste territoire. Le gouverneur du roi de France à Bordeaux contrecarre les efforts du roi de Navarre. Il s'est emparé d'Agen et les catholiques ont saccagé Langon. Henri de Navarre proteste. Il s'empare de Mont-de-Marsan et de Cahors. Au surplus des questions d'argent se mêlent aux discussions qui touchent aux prérogatives juridictionnelles. Dès avant le voyage de sa femme, le futur Henri IV a posé des conditions précises. Il exige le respect

des conventions signées au moment de son mariage et il formule le souhait que la visite projetée provoque l'exécution de l'édit relatif à la paix religieuse. La comédie shakespearienne est toute pénétrée de ces préoccupations. Le poète n'ignore même pas que le futur Henri IV souffre d'une impécuniosité chronique. C'est le temps où la belle Corysande lui prodigue sa tendresse, ses virils conseils et son argent. Aussi est-ce d'une question d'argent qu'il s'agira surtout dans *Peines d'amour perdues*. On y devine qu'Henri de Navarre renoncerait volontiers au chimérique honneur de gouverner virtuellement l'Aquitaine si on lui rendait les cent mille écus que son père, Antoine de Bourbon, a prêtés au roi de France et qui n'ont jamais été rendus. A cette réclamation, Marguerite de Valois rétorque que les cent mille écus ont été remboursés depuis longtemps. Malheureusement les preuves n'en sont pas là. Boyet, son ministre, qui l'accompagne à Nérac, n'a pas encore reçu le paquet qui renferme les quittances.

Le Boyet de la comédie, M. Abel Lefranc l'a très heureusement identifié, c'est le chancelier Guy du Faur de Pibrac, l'auteur célèbre des *Quatrains*. Il joue, dans *Peines d'amour perdues*, le rôle qui, au point de vue du texte, est le plus long.

Pibrac est l'une des personnalités les plus singulières, on le sait, de cet extraordinaire XVIe siècle, où tant d'hommes exceptionnels ont accompli leur destin. Presque au début de sa carrière, il prend, en face d'Henri II, en pleine assemblée du Parlement de Paris, une attitude nettement favorable à la Réforme. Le roi ordonne de s'emparer de lui et du conseiller Anne du Bourg qui, lui aussi, venait de réclamer « une salutaire réformation ». Incarcérés l'un et l'autre à la Bastille, Anne du Bourg était peu de jours plus tard étranglé et brûlé. Pibrac, toutefois, bien qu'il eût par miracle échappé au supplice se signalait plus tard par son attitude hardie au Congrès de Trente qui dut composer avec lui. Orateur incomparable, tous ses contemporains rendent hommage à son talent. Le poète du Bartas, qui lui dédie son poème huguenot *Le Triomphe de la Foi*, célèbre, en outre, sa connaissance parfaite de l'antiquité.

Comment cet homme intrépide put-il, plus tard, écrire l'apologie de la Saint-Barthélemy? Cette évolution est difficile à expliquer. D'ailleurs Pibrac, devenu un des hauts dignitaires de la Cour des Valois, semble n'avoir pas toujours eu la courageuse et ferme attitude qu'il avait prise d'abord. Eperdument amoureux de Marguerite de Valois qu'il accompagne

à Nérac, il semble avoir fort importuné celle-ci de ses assiduités déplaisantes. Aussi bien, il a le double de l'âge de la jeune femme. Sur la brouille, qui survient à Nérac, précisément, on a conservé deux lettres de Marguerite de Valois qui sont de la plus extrême sévérité. Elles accusent nettement Pibrac de jouer vis-à-vis d'elle un double jeu et de la trahir dans ses intérêts les plus chers. Sans doute, Pibrac s'appliquera à se justifier dans la réponse qu'il lui adressa. Mais la reine ne retire rien de ses accusations. « Une justification, dit-elle, dédaigneusement, est impossible. »

Or, il suffit de lire *Peines d'amour perdues* pour constater qu'elle constitue un réquisitoire de la plus étonnante vivacité contre le chancelier de Marguerite de Valois. D'abord, on y trouve tous les traits caractéristiques du personnage. Pour ce qui concerne son éloquence reconnue, la jeune reine lui dit : « Vous êtes notre avocat le plus éloquent. » Sur l'amour qu'il éprouve pour elle, les allusions sont nombreuses. Les sarcasmes et les quolibets à l'adresse du barbon abondent. La reine elle-même est excédée de cet amour. « Vous parlez de ma beauté, lui dit-elle, avec une voix de marchand. » Et elle ajoute : « Je suis moins fière de vous entendre vanter mon mérite que vous n'êtes désireux de passer pour spirituel en dépensant votre esprit à la louange du mien. » Sur sa vanité, elle lui décoche cette flèche malicieuse : « Toute vanité est empressée et telle est la vôtre. »

Il est visible que le poète anglais nourrit contre Pibrac, soit parce qu'il est catholique, soit parce qu'il est l'amoureux indiscret de la reine, soit encore parce qu'il est chargé des intérêts opposés à ceux du roi de Navarre, une solide inimitié. Il le crible d'ironies. Biron, le premier des amis et des confidents du roi, est particulièrement violent.

Ce compagnon, s'écrie-t-il, va becquetant l'esprit comme un pigeon la graine, et le dégorge ensuite quand il plaît à Dieu. Il est colporteur d'esprit et il détaille la marchandise aux veillées, aux galas, aux réunions , aux marchés, aux foires et nous qui le vendons en gros, le Seigneur le sait, nous n'avons pas la grâce de lui prêter grâce par un tel étalage. Ce galant pique les filles sur sa manche. S'il avait été Adam c'est lui qui eût tenté Eve. En outre, il sait découper et zézayer. Oui-da! C'est lui qui baise si bien la main en signe de courtoisie. C'est le singe de l'étiquette, monsieur le délicat qui, quand il joue au tric-trac, gronde les dés en d'honorables termes. Eh! mais, il sait chanter en ténor

accompli : comme huissier, le surpasse qui pourra! Les dames l'appellent « cher ». Les escaliers quand il les foule baisent son pied; c'est la fleur qui sourit à chacun, pour montrer des dents blanches comme un os de baleine; et les consciences qui ne veulent pas mourir endettées lui payent le titre de Boyet à la langue de miel.

Plus loin, Biron l'accusera nettement de perfidie. Le chancelier de la reine lui a joué un mauvais tour en donnant à celle-ci une perle qui était destinée à Rosaline :

Quelque conteur patelin, s'écrie-t-il, quelque misérable hâbleur, quelque mâcheur de nouvelles, quelque chevalier de l'assiette, quelque faquin qui se vieillit à force de sourire et qui a le secret de faire rire madame, quand elle y est disposée, avait dit d'avance notre projet...

Puis s'adressant directement à Boyet avec l'accent d'une croissante colère, il l'accable d'invectives :

N'est-ce pas votre état de mesurer l'empreinte du pied de madame et de rire au moindre mouvement de sa prunelle, et de vous tenir entre son dos et le feu, portant une assiette et plaisantant à cœur joie? Mourez quand vous voudrez. Un cotillon sera votre linceul.

Surprenant portrait assurément et bien propre à retenir notre attention! Mais n'est-il pas extraordinaire que ce portrait, le plus authentique que nous ayons de la nature cauteleuse de Pibrac, nous soit fourni par « William Shakespeare »? La circonstance est d'autant plus inattendue que le poète ne paraît pas l'avoir personnellement connu. Du moins si, comme l'établit M. Abel Lefranc, il n'est venu à Nérac avec son précepteur qu'après son séjour à Angers en 1582, Pibrac avait déjà quitté la Cour de Navarre, sa brouille avec Marguerite de Valois remontant à 1851. Quoi qu'il en soit, il apparaît comme évident que *Peines d'amour perdues* n'est pas l'innocente pastorale dont la critique nous a entretenus. Elle est toute frémissante des passions du temps. C'est, comme *Hamlet*, et comme toutes les pièces de Shakespeare, une « œuvre de circonstance ». « William Shakespeare » y affirme déjà — c'est, répétons-le, sa première pièce — ses prédilections et ses justes colères.

La contre-partie du portrait si sévère de Pibrac nous est fournie par l'image flatteuse et gracieuse aussi que le poète nous donne de Nérac, de ses jardins, de sa Cour et de son

jeune roi. Le futur Henri IV est « l'unique héritier de toutes les perfections que l'homme peut posséder ». Le poète anglais l'appelle « l'incomparable roi de Navarre ». Du reste celui-ci n'est pas seulement un galant homme dans toute la force du terme. C'est aussi un philosophe et un sage. La pièce s'ouvre, nous l'avons dit, au moment où le roi fait contresigner par ses trois compagnons, tous trois parfaitement reconnaissables sous les noms qui leur ont été donnés : Biron, Longueville et Dumaine, le décret par lequel les femmes sont exclues désormais du domaine royal pendant trois ans.

La Navarre, décide-t-il, sera la merveille du monde; notre cour sera une petite académie vouée, paisible et contemplative, à la vie de l'art.

Et le décret stipule qu' « aucune femme n'approchera à plus d'un mille de la Cour de Navarre sous peine de perdre la langue ».

Mais voici qu'une dérogation s'impose tout de suite au terrible décret. La fille du roi de France, — elle porte le titre de « reine » dans diverses parties du premier quarto de *Peines d'amour perdues* — arrive à Nérac. On ne la recevra pas au palais. Mais des tentes sont dressées dans le jardin royal. Elle y logera avec les charmantes jeunes femmes qui l'accompagnent et qui constituent le fameux « Escadron volant » dont le souvenir est perpétué à Nérac par l'une des vieilles rues de la cité.

Les prescriptions du roi de Navarre ne seront pas plus respectées dans la comédie shakespearienne qu'elles ne l'ont été dans la réalité. D'après Agrippa d'Aubigné, l'arrivée du cortège de Marguerite de Valois remplit tous les cœurs de joie et d'amour. On verra même la charmante Catherine de Bourbon apprendre à danser au grave Sully.

Dans *Peines d'amour perdues,* avons-nous dit, le roi est accompagné de trois de ses compagnons, Biron, Longueville et Dumaine. « William Shakespeare », qui vient de dessiner une image si flatteuse du futur Henri IV, tient à nous présenter également ces trois personnages. Le premier, Biron, est évidemment Charles de Gontaut que l'histoire nous représente comme plein du plus brillant esprit, à la fois ardent et primesautier. Il poussera plus tard la témérité jusqu'à se dresser contre son ancien camarade de jeunesse, et on sait avec quel chagrin celui-ci se résigna à laisser exécuter la sentence des juges qui le condamnèrent à mort. Rosaline, la gracieuse

suivante de la reine, en parle avec une émouvante sympathie.

Je n'ai jamais eu, dit-elle, de conversation avec un homme plus gai dans les limites d'une gaieté décente. Son regard offre à son esprit d'incessantes occasions : chaque objet que l'un saisit, l'autre en tire une amusante plaisanterie; et sa langue élégante, interprète de son idée, l'exprime en termes si justes et si précieux que l'attention des vieillards vagabonde au gré de ses récits et que le jeune auditoire en est enchanté, si charmant et si inépuisable est la causerie.

Le second portrait n'est pas d'un ton moins ingénieusement aristocratique. C'est celui de Longueville. « William Shakespeare » le représente sous son nom véritable. Le duc de Longueville a été gouverneur de Picardie. Sa mère était la tante d'Henri IV. L'une des suivantes de la reine, Maria, en parle ainsi :

Je le connais, madame. C'est aux fêtes du mariage célébré entre le seigneur de Périgord et la belle héritière de Jacques de Fauconbridge, en Normandie, que j'ai vu ce Longueville. Il passe pour un homme de souverain mérite, fort instruit dans les arts, glorieux sous les armes : tout ce qu'il veut lui réussit. La seule tache à l'éclat d'une si belle vertu, — si à l'éclat de la vertu quelque chose peut faire tache, — c'est la combinaison d'un esprit trop acéré et d'une volonté trop obtuse, celui-là ayant le pouvoir de tout trancher, celle-là s'obstinant à n'épargner aucun de ceux qui tombent en son pouvoir.

Il semble bien que la réserve que formule « William Shakespeare » au sujet du caractère de Longueville ajoute à l'éloge plus qu'elle n'en retranche. Dans tous les cas, c'est un portrait écrit d'après nature. L'allusion au mariage de la fille de Jacques de Fauconbridge en Normandie implique, en outre, que le jeune poète y a assisté. Le point méritera d'être un jour élucidé.

De même pour ce qui concerne Dumaine, où M. Abel Lefranc croit retrouver les traits de Mayenne avant qu'il devînt l'adversaire d'Henri IV. Catherine, la troisième des suivantes de Marguerite de Valois, le décrit en ces termes :

Le jeune Dumaine, jouvenceau accompli, aimé pour sa vertu de tous ceux qui aiment la vertu; tout puissant pour faire le mal, incapable de le faire; ayant assez d'esprit pour rendre la laideur agréable, et assez de beauté pour plaire sans esprit. Je l'ai vu na-

guère chez le duc d'Alençon; et tout le bien que je dis de lui est fort au-dessous du grand mérite que je lui connais.

Le duc d'Alençon, qu'évoque ici Catherine, est le dernier des frères de Marguerite de Valois. Dans l'histoire, comme dans *Peines d'amour perdues*, sa mort prématurée, le 10 juin 1584, provoque le départ de la reine de Navarre pour Paris. C'est sur ce départ que se termine sans conclusion la comédie shakespearienne. Mais avant d'en finir avec les portraits des trois compagnons du jeune roi de Navarre, il convient de constater que si, d'une part, ils contrastent absolument avec la description agressive et passionnée que fait le poète de la nature équivoque de Pibrac, ils ne sont placés dans la comédie, où ils ne touchent en rien au développement de l'action dramatique, qu'en qualité de portraits. Véritables hors-d'œuvres littéraires, ils semblent destinés à conserver l'image d'amis avec lesquels on a eu quelque temps d'heureuses relations. Le romancier gascon J. E. d'Estalenx y voit judicieusement le témoignage de gratitude d'un homme bien élevé qui remercie les hôtes par lesquels il a été courtoisement reçu.

Beaucoup d'autres traits de la comédie prouvent sans aucun doute possible que « William Shakespeare » a vécu à Nérac. La démonstration qu'en a faite M. Abel Lefranc dans le tome II de son ouvrage *Sous le masque de Shakespeare* et dans les études qui ont suivi est trop saisissante pour qu'il soit besoin d'insister. Notons cependant quelques détails précis.

Dans une des scènes terminales de la comédie, la reine dit à ses suivantes qu'elle a reçu « autant d'amour en vers qu'on peut en fourrer dans une feuille de papier écrite des deux côtés, marge et tout ». Or, c'est là une particularité d'Henri IV. Il écrit volontiers en vers à ses belles amies. Et on conserve, entre autres, une feuille de papier couverte de strophes enflammées qu'il a adressées à Gabrielle d'Estrées. Ces strophes sont trop nombreuses pour la dimension du papier. Aussi le royal poète en a-t-il mis en surcharge dans tous les sens et dans toutes les marges.

La reine a reçu également une foule de bijoux. « Chers cœurs, dit-elle à ses suivantes, nous serons riches avant notre départ si les présents continuent de pleuvoir sur nous avec tant d'abondance... Regardez ce que j'ai reçu de la part du roi amoureux! » Et là encore les documents historiques montrent que « William Shakespeare » était parfaitement initié

à tous les incidents petits ou grands de la Cour de Navarre. Les comptes du jeune souverain prouvent qu'il a offert, à cette date, à ses aimables visiteuses, beaucoup de bijoux et de diamants.

Un épisode de la comédie shakespearienne, auquel nous avons fait allusion déjà, est caractéristique. Au cours de *Peines d'amour perdues* se place la représentation burlesque d'une pièce intitulée les *Neuf preux*. L'auteur y est cruellement tourné en dérision sous le nom, emprunté à Rabelais, d'Holopherne. D'après un passage du texte, le choix semble en être inspiré par les superbes tapisseries qui ornent le château de Nérac. Pour avoir mal défendu le rôle d'Alexandre le Grand, l'acteur improvisé qui l'interprète est plaisamment menacé d'être remplacé par Ajax sur l'une de ces tapisseries. Or, M. Abel Lefranc a découvert le poème original des *Neuf Preux*. Cet ouvrage d'une désolante platitude a paru en 1584. L'auteur en est Richard Lloyd qui fut le précepteur de William Stanley. Il l'accompagne durant les trois années de son séjour en France. Et il n'est que trop visible que le jeune et indomptable William Stanley supporte malaisément le joug que le cuistre lui impose.

Un autre épisode de *Peines d'amour perdues* est plus important encore, plus poignant. Nous en devons également la saisissante révélation à M. Abel Lefranc.

L'une des suivantes de la reine, cette belle brune qui, selon François-Victor Hugo, aurait inspiré quelques-uns des *Sonnets*, dit à sa compagne Catherine :

> Vous ne serez jamais amis ensemble (avec l'amour) ; il a tué votre sœur.

Et Catherine, visiblement émue, donne ces précisions :

> Il la rendit mélancolique, triste et morose et c'est pourquoi elle mourut.

Le tragique événement auquel fait allusion le passage de *Peines d'amour perdues* devait être révélé, dans tous ses détails, par la publication des *Mémoires* de Marguerite de Valois, une cinquantaine d'années plus tard. Au moment où la jeune souveraine allait partir pour Nérac en compagnie de son Escadron volant, Hélène de Tournon, abandonnée par son fiancé, le comte de Varambon, mourait de chagrin presque soudainement. Elle devait être remplacée par sa sœur, « Mademoiselle de Tournon la jeune », comme le prouve le compte-

des dépenses du voyage où elle occupa un des premiers rangs dans la suite de la reine.

Mais « William Shakespeare » ne devait pas rappeler l'émouvant souvenir dans sa première comédie seulement. Il allait bientôt en faire un des plus dramatiques épisodes de *Hamlet.* D'après les *Mémoires* de Marguerite de Valois, au moment où quatre gentilshommes de sa maison transportent le cercueil et où le cortège funèbre occupe la rue entière, un cavalier survient tout à coup. Il veut savoir qui on enterre. Il interroge anxieusement les assistants. Et lorsque le nom d'Hélène de Tournon lui est donné, il ne peut maîtriser sa douleur. Il tombe de cheval évanoui. C'est le comte de Varambon qui revenait, repentant, demander la main de celle qui est morte d'amour pour lui.

Est-il besoin de souligner l'impressionnante analogie du récit de Marguerite de Valois avec la scène du cimetière d'*Hamlet?*

MATHIAS MORHARDT.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Mme Etienne du Castel : *Ma Grand-Mère Christine de Pizan*, Hachette. — *Les Quinzes joyes de Mariage*, Préface, Bibliographie et glossaire par Fernand Fleuret, Garnier frères. — Revues.

Du fond de l'abbaye de Poissy où elle vivait, dans une retraite studieuse, au début du XVe siècle, sous l'habit de dominicaine, Christine de Pizan, aprenant la mort de son fils, Jean du Castel, lequel laissait, derrière lui, une veuve dans la pauvreté et trois enfants sans protection, imaginait, sans nul doute, que sa postérité avait de maigres chances de survivre aux guerres et aux épidémies de son temps calamiteux. Pourtant cette postérité a traversé quatre siècles puisque M. Gabriel Hanotaux, préfaçant un ouvrage intitulé : **Ma grand-mère Christine de Pizan,** nous avertit que Mme Etienne du Castel, son auteur, la représente aujourd'hui. Voilà certes une bonne nouvelle, et nous l'avons accueillie avec joie, car nous avons pensé que, si l'arrière-petite-fille de Christine de Pizan prenait la plume en faveur de son aïeule, ce n'était pas dans le dessein frivole de paranympher celle-ci, mais dans le but de nous offrir d'elle une image enfin débarrassée de toutes ses ombres.

Nous avons donc ouvert avec confiance et sympathie son volume, espérant y trouver trace de quelques archives familiales ou de quelques documents nouveaux. Nous y avons rencontré de curieuses planches, extraites de manuscrits du temps historiés par d'habiles enlumineurs, et, parmi elles, quelques-unes, peu connues, fournissant des portraits, sans doute approximatifs, de la poétesse. Nous y avons, de plus, découvert une bibliographie abondante, surtout livresque et,

par suite, ne décelant aucune recherche personnelle. A notre grand étonnement, la thèse de Marie-Josèphe Pinet ne figure pas dans cette bibliographie.

Le texte de Mme Etienne du Castel nous a un peu surpris dès ses premières pages. Il est, en effet, traité selon le genre romancé. Le décor y tient une place assez prépondérante pour que les détails de la biographie y perdent de leur précision et de leur intérêt. Il nous a semblé, par exemple, qu'il eût été plus important, pour le lecteur, de connaître la vraie physionomie de Thomas de Pizan, père de Christine, sur lequel nombre de renseignements nous sont parvenus, que de savoir qu'il se promenait en gondole à Venise ou qu'à Bologne il flânait par la ville avant de gagner sa chaire d'université. Mme Etienne du Castel a souhaité recréer l'atmosphère des milieux où passent successivement ses personnages, donner aussi de la couleur à son récit. Tâche malaisée qui nécessite une longue et patiente recherche des mille petits faits de la vie ancienne et une fréquentation assidue des documents contemporains. On ne ressuscite pas, en effet, pour ne citer qu'un exemple, l'image d'une rue parisienne à la fin du XIVe siècle, en plaçant les uns à la suite des autres les cris des marchands ambulants.

Passons. Dans l'ensemble, et malgré cent propos imaginés, l'histoire de Christine de Pizan, contée par son arrière-petite-fille, reste à peu près exacte. Thomas de Pizan, homme fort docte, médecin et astrologue, alchimiste, juriste et philosophe, gloire de l'Université de Bologne, appelé simultanément à la cour du roi de France et à la cour du roi de Hongrie, préféra « les estudes de Paris et la haultèce de la cour françoise » et précéda en cette dernière, où Charles V lui fit bel accueil, sa femme et sa fille qui s'y rendirent plus tard.

Christine connut, à Paris, une « joyeuse, plantureuse et paisible » jeunesse. Choyée par toutes sortes de coquets qui trouvaient de l'agrément à son aimable visage nimbé de tresses blondes, elle s'inquiétait bien plus du jeu et des plaisirs que de l'étude. A l'âge de quinze ans, elle épousa et aima d'amour tendre Etienne du Castel, notaire et secrétaire du roi, lequel était voué au plus brillant avenir. Bientôt mère de trois enfants et rendue, sans doute, plus pondérée par

cette triple maternité, elle cultiva son esprit, aidée dans cette tâche par son père qui la souhaitait aussi docte que belle.

En l'an 1389, Christine, ayant perdu successivement ce père et son mari, celui-ci emporté par une « hastive epidesmie », entra dans ce qu'elle a appelé la « vallée de tribulacions ». Chargée de sa mère et de ses enfants, contrainte de défendre avec âpreté, contre des fripons qui les lui disputaient, les bribes de sa fortune, elle traversa une longue période d'incommodité et de tristesse. Pour oublier ses déboires, elle prit l'habitude d'épancher en des lais, virelais, complaintes, ballades, l'amertume qu'elle en recevait, et ainsi naquit-elle à la poésie. Bientôt, faisant circuler avec adresse les meilleures de ses productions, elle gagna quelque renommée de poétesse à la cour. Vers le même temps, soucieuse d'accroître son savoir, elle s'initia aux littératures grecque, latine et française, à l'histoire et à la philosophie, leur empruntant à la fois des formes de style, des aliments de pensée et les moyens de faire figure de savante.

Des *Dits*, mis au jour par elle dans la suite, lui valurent ses premiers succès. Il semble qu'elle vécut, dès lors, en femme de lettres véritable, présidant à la calligraphie de ses œuvres et tirant profit de leur vente. La fameuse querelle du *Roman de la Rose* qu'elle contribua à provoquer, en féministe déterminée, protestant, dans une *Epistre au Dieu d'Amours* contre les outrages dont Jean de Meung accablait les femmes, la rendit tout à fait célèbre. Elle avait, à cette époque, atteint à la maturité de son talent. Prodiguant, en vers et en prose, les écrits significatifs, elle aborda tous les genres : pastorale (*Dit de la Pastoure*), allégorie pédagogique (*Epistre d'Othéa*), compilations didactiques (*Le Chemin de Longue Estude, La Mutacion de Fortune*), problèmes religieux et politiques (*Oraison Notre-Dame, Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V, Lamentation sur les maux de la France, Livre de la Paix*, etc...), tout en poursuivant ses revendications en faveur du « féminin sexe » (*La Cité des Dames, Le Livre des trois vertus*). Dans la dernière partie de son existence, elle acquit, par la qualité littéraire de ses travaux autant que par la force de leur pensée, une autorité sociale certaine dans le royaume. Sous l'habit de

moniale même, malgré le désespoir que lui causa la mort de son fils, elle écoutait encore les bruits du monde. Le *Dit de Jehanne d'Arc,* l'une de ses dernières œuvres, qui exalte les actions de l'héroïque pucelle, montre que la patriote et la féministe survivaient en elle dans la cellule où elle cherchait la paix de l'âme.

Mme Etienne du Castel analyse intelligemment, dans son livre, les principaux écrits de son héroïne. Elle signale, dans la conclusion de ce livre, mais peut-être en termes insuffisamment explicites, quelle influence profonde la poétesse exerça sur les esprits de son temps. Cette influence semble s'être prolongée jusqu'au XVII[e] siècle. A quiconque étudie sa vie et ses travaux, Christine de Pizan apparaît comme une femme de « haute clergie », pleine de noblesse, mais, il faut bien le noter, gâtée par un certain pédantisme qui alourdit ses dons de spontanéité.

Après sa mort, la querelle pour ou contre les femmes, à laquelle s'étaient mêlés plusieurs doctes notoires, et, en particulier, l'illustre Gerson, retrouva, parmi les gens de plume, des combattants vigoureux. A une date que l'on ne peut exactement préciser, mais que l'on place aux environs de 1480, parut un in-folio gothique intitulé **Quinze Joyes de Mariage.** Il contenait, contre les femmes, le plus virulent réquisitoire qu'un misogyne eût encore publié.

De ce texte, dont les éditions, même modernes, étaient devenues rares, M. Fernand Fleuret vient de publier une soigneuse et savante réimpression, accompagnée d'une excellente préface, de bibliographies et d'un glossaire, où l'on trouvera la leçon du manuscrit de Rouen, la plus complète et la plus sûre.

Les *Quinze Joyes de Mariage* offrent par leur réalisme, le naturel et l'ironie de leur style, les qualités admirables d'observation que l'on y découvre, toutes les apparences d'un chef-d'œuvre du domaine satirique. « C'est, dit de cet ouvrage singulier, M. Joseph Bédier, une succession de petites scènes d'intérieur, d'une vérité et d'une couleur étonnantes, où l'on voit femme, belle-mère, chambrières et commères s'entendre comme larrons en foire pour berner et ruiner le pauvre diable de mari, qui n'en peut mais. Ce niais senti-

mental prend pour des « joies » les misères du mariage, et il meurt à la peine, se croyant heureux. D'autres niais font comme lui et la farce continue. »

Les érudits qui s'intéressèrent spécialement à une œuvre qui nous ouvre de si curieux horizons sur les foyers du xv° siècle, cherchèrent à découvrir le nom de son auteur. M. Fernand Fleuret consacre à leurs trouvailles une bonne partie de sa préface. Sur le manuscrit de Rouen figure une sorte de charade cryptographique en vers, transcrite par un contemporain et suivie de ces mots : « En ces huit lignes trouverez le nom de celui qui a dictes les XV joies de Mariage. » André Pottier, bibliothécaire de Rouen, après un patient travail sur cette énigme, attribua l'œuvre à André de La Salle, auteur du *Petit Jehan de Saintré;* le bibliophile Jacob et un anonyme la donnèrent ensuite à un certain Lemonde et au sieur de Bellesme. Pierre Louys, qui se plaisait à élucider, souvent imprudemment, les mystères de la littérature d'autrefois, en fit à son tour cadeau, à la suite de trop subtiles enquêtes, à Pierre II, abbé de Samer. M. Fernand Fleuret discute avec finesse toutes ces attributions, montre, par des arguments, qu'elles manquent, malgré leur ingéniosité, de bases réelles. Pour lui, les *XV joies* doivent, faute de documents explicites, demeurer dans l'anonymat. Tout au plus peut-on — et il s'y efforce avec beaucoup de soin — préciser leur source d'inspiration, — le *Miroir du Mariage* d'Eustache Deschamps, — et affirmer que leur composition fut postérieure à ce dernier ouvrage.

Quoi qu'il en soit, les *XV Joies* comptent parmi les proses les plus agréables, les plus vives, les plus près du réel qui nous soient parvenues de ces temps anciens. Le clergeon qui les rédigea possédait, en particulier, un merveilleux sens du dialogue et avait pénétré à fond la psychologie féminine. Il éprouvait grande pitié pour les « proudhommes » engagés dans le mariage et qui ne savaient point résister aux embûches, perfidies, trahisons de cet état. Ce qu'il nous présente, en définitive, et avec une habileté consommée et un pouvoir de persuasion capable de convaincre les damoiseaux de son époque, c'est un tableau décourageant, et sans contre-partie, de la méchanceté féminine. Bien triste était la vie en ce

quinzième siècle si les hommes ne rencontraient sous leur toit que mensonge, lâcheté, tromperie, désordre, dissipation, mais nous n'en croyons rien.

Revues. — Revue de littérature comparée, avril-juin 1936. De M. N. Cartojan : *Le modèle français de l'Erotokritos, poème crétois du* XVIIe *siècle;* de M. J. Worm-Muller : *Les idées françaises dans l'œuvre d'un historien norvégien, Ernest Sars;* de M. E. Carcassonne : *Wagner et Mallarmé;* de M. G. Morgulis : *La Malibran en Italie;* de M. H. Guillemin : *Un fragment de Jocelyn traduit en vers anglais par Mme de Lamartine.* — Revue de l'histoire de Versailles, octobre-décembre 1935. De M. J. Boyer : *Le transfert des œuvres d'art de Marly et Versailles aux Tuileries et au Palais Bourbon;* de M. E. Lery : *Le cabinet de physique des Enfants de France;* de M. G. Mauguin : *Elan de patriotisme des élèves du Lycée de Versailles à la nouvelle de Waterloo;* de M. H. L. : *Dépense de la bouche du roi à Versailles en 1637;* de M. A. L. : *Une sœur de Houdon.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Jean Pourtal de Ladevèze : *A l'Amitié des Jours Anciens*, le Divan. — Jean Mardigny : *Un Jour après l'autre*, R. Debresse.

Maintes fois, en songeant à ce qu'il convient d'exiger de la rime ou à ce qu'il sied de lui imposer, aux conditions dont les poètes se satisfont, ou aux recherches de rareté où certains excellent, il m'est arrivé de conclure que la question était, la plupart du temps, fort mal posée. C'est une erreur de n'envisager, pour juger de la qualité d'une rime, que les deux syllabes consonantes ou les deux mots dont ces syllabes font la terminaison. Des rimes suffisantes, comme l'on dit, ou des rimes appelées riches parce qu'elles ont la consonne d'appui, ce n'est pas cela qui importe avant tout; les unes ou les autres peuvent ne pas s'accorder à la substance du poème qu'elles ont pour mission de soutenir ou de renforcer; elles peuvent être excessives, elles peuvent, avec tous les caractères qu'on leur prête ou qu'on leur retire, être faibles ou forcées selon la diversité des cas. Des rimes recherchées ou difficiles dans les poèmes, que j'ai sous les yeux, dont se compose le nouveau

recueil de Jean Pourtal de Ladevèze, et qu'il dédie, avec une émotion la plus discrète, **à l'Amitié des Jours Anciens,** dépareraient la beauté particulière de ces images si dépouillées qu'elles se présentent à l'esprit du lecteur comme l'expression impromptue à force de simplicité, de sentiments que chacun éprouve ou croit avoir éprouvés; mais, comme pour le maniement de toutes les parties de ces poèmes, il faut en l'agencement de leurs rimes une exactitude presque un peu flottante, incertaine, et secrètement d'une délicatesse infiniment habile, à distance également évitée et dédaignée, sans que le poète s'y efforce, de la platitude à redouter et de l'emphase qui choquerait.

Je prends pour exemple un des poèmes, précisément, les plus soutenus, les moins éloignés d'un souci de développement : *Ariane parle,* et je cite ses premières paroles :

> En quelque lieu du ciel désert et de la Terre
> Où mon désir vous cherche et mon cœur vous espère,
> O voyageur captif d'un périple incertain,
> Taciturne héros armé du triple airain,
> Que mon amour trahi soit le plus sûr des guides
> Et vous protège encor des fortunes perfides!

Les rimes dans ce morceau ont une importance secrète, à peu près indéfinissable; elles ne sont pas puissantes en elles-mêmes ainsi que l'exige jusqu'à l'abus Théodore de Banville (qui n'en usait pas toujours pour lui-même dans ses recueils les meilleurs, ni toujours avec bonheur); elles ne sont point expressives et douées d'une vertu d'action comme les rimes merveilleuses de Paul Verlaine; elles ne présentent pas la négligence apparente qu'aimaient leur laisser prendre Alfred de Musset, ni, plus raffiné, Jean de la Fontaine. Non. Elles portent sur des mots qui sont essentiels au discours, en raison seulement de la forme parfaite de la phrase qu'elles relèvent sans effort et amènent à former un chant plus sûr d'être exquisement modéré, contenu, — et c'est le système intelligent, repris avec une maîtrise, fût-elle involontaire et ignorante de ses moyens — dont usait Jean Racine. Et c'est à ce point que j'en voulais venir, parce que, je m'en souviens, à ses débuts, quand il soumettait à mon appréciation déjà tous les vers où il s'essayait, je ne cessais de faire reproche

à mon jeune ami Jean Pourtal de Ladevèze de ce que je regardais ainsi qu'un incroyable, un coupable insouci de la rime, et je l'exhortais à en prendre plus de soin. Il ne m'écoutait guère, tant, prétendait-il, il était impuissant à se réformer ou simplement à travailler longuement ce qu'il faisait. Sa production, depuis, de plus en plus ferme, de plus en plus équilibrée, prouve qu'il avait raison de ne pas m'écouter; il cherchait ailleurs qu'aux domaines où je le voulais introduire; il cherchait où d'avance il était sûr de se découvrir tel qu'il voulait être, parce que, sans doute, au fond de lui-même, et sans qu'il s'en doutât, il s'y était d'avance trouvé.

Cette sûreté tranquille, ce mépris de l'effet, de l'éclat, de toute splendeur offerte à la vue commune, constitue l'essentiel de la grandeur, je veux dire de la simplicité de haut et parfait goût, qui m'attache tout entier à lui, par l'estime et l'admiration. Tout le monde le lira aisément, c'est d'autant moins ce qui lui importe que bien peu nombreux, en raison de cette grandeur de simplicité, resteront ceux qu'il aura pu toucher et retenir. Il voue à l'amitié, aux amis disparus, à notre cher Marcel Ormoy des vers que chacun se croira à même d'écrire naturellement comme il les a écrits. Eh bien, qu'on s'y essaye : sans surcharge, sans défaillances, sans effort, sans que rien soit omis de ce qu'il importe de suggérer, réaliser une fin de poème telle que celle-ci :

> **Beau secret de l'unique amour,**
> **Haute flamme au milieu du jour**
> **Où ta vigueur s'est consumée,**
> **Il ne nous reste plus de toi**
> **Qu'une mémoire bien-aimée,**
> **Apparence, pâle fumée**
> **Du feu plus réel que la foi.**
> **Mais au nom de Marcel Ormoy**
> **Une étoile s'est allumée.**

Certes il n'y a là aucun étalage d'émotion ou de sensibilité. Les plus émus ou les plus sensibles peuvent chercher à exprimer leur émotion en moins de paroles, avec plus de retenue discrète, et plus de justesse qui pénètre et fasse penser; je doute qu'ils y parviennent, et pour moi je me plais à fixer mon admiration de gratitude et d'impression profonde

comme en cette œuvre exceptionnelle de goût parfait, de mesure, de beauté délicatement modulée, sincère et troublante.

Je me suis attardé à faire ressortir cette physionomie de l'art du poète, parce qu'elle m'a semblé souvent la plus difficile à saisir, mais tout ce bel ensemble de poèmes offerts à *l'Amitié des Jours Anciens* s'enveloppe de ce ton de distinction suprême, bien loin de toutes mesquines ou trop voyantes ressources, et je n'aurais qu'à ouvrir le recueil au hasard pour signaler des qualités pour le moins égales à celles-là dans les six *épigrammes*, au sens ancien et étymologique de ce mot, dans plusieurs sonnets, *Prémonition* admirable, dans *Paysage d'Hiver*, *Judith* au rythme ondoyant et complexe, dans les délicieuses et malicieuses *Fées*, et bien d'autres encore. Après les remarquables livres qui s'intitulent *le Secret des Heures mortes* et *Sur les Balcons du Ciel*, j'ai la conviction heureuse que Jean Pourtal de Ladevèze nous apporte dans *A l'Amitié des Jours Anciens* son œuvre de maîtrise, je souhaite que quelques-uns, dont l'opinion compte, s'en réjouissent avec moi.

Un jour après l'autre, ce titre résume la philosophie résignée et alerte à la fois de Jean Mardigny. L'aperçoit-on désabusé? Il serait excessif de le prétendre. Mais, comme en ses *Féeries Sentimentales*, si son attention s'attache à la couleur vive, au souffle dégagé d'une aile qui s'ouvre et passe, si un rien le distrait de ses méditations solitaires, c'est qu'il possède l'art spontané d'en accorder l'émoi qu'il n'a pas cherché à l'expression secrète de ses mélancolies. Et puis il semble que l'auteur ait fait l'expérience d'une longue et pénible maladie, dont son rêve dolent semble sortir, éprouvé. Dans la province où il vit à l'écart et qu'il chérit parmi le rappel de ses meilleurs souvenirs, il laisse doucement son chant se nuancer de mille charmes fugaces, frêles et tendres. Aucune pose, aucune morgue. Une simplicité de bonhomie ingénue, un soupçon à peine d'ironie apparentent ses images à des rythmes verlainiens ou parfois du délicat impressionniste Tristan Klingsor. Le talent pour des esprits de ce genre n'est-il fait d'une perpétuelle enfance? On y revient non sans tristesse, car la précision même de circonstances retrouvées pénètre de la persuasion que les heures de jadis ne renaî-

tront jamais plus. Que de possibilités heureuses ont été fauchées au long des journées :

Où sont les amis d'autrefois,
Où les beaux jours dont fit la cueille
Mon cœur? Mais tous ces bonheurs, quoi!
Ce sont fleurs que le vent effeuille....

ou bien, encore, dans un autre poème d'ordre analogue :

Ce soleil peut briller, jamais
Plus il n'aura ferveur pareille
A celle des ciels que j'aimais
De mon enfance. . . . .
. . . .
Fantômes bleus des soirs défunts,
C'est vous aussi que je regrette
Et vos langueurs et vos parfums
Et tout de votre âme secrète.

Mais le ton s'approfondit lorsque l'anxiété s'accroît. Et le poète, lorsque la maladie l'accable, sait voir et sentir avec angoisse, une angoisse mêlée virilement de sérénité, que

Oh! les mois passés, le mal est toujours là,
Ancré dans ma chair, et les quatre murs,
Sans fin, me gardant! Qu'importe l'éclat
De l'âtre joyeux! je rêve d'azur;

Et, même s'il pleut, qu'importe, je rêve
D'aller par la rue, ombre avec les ombres,
Car toujours me brûle la même sève
Et Nerval m'entraine au fond des nuits sombres.

« Je ris », dit-il bien comme Villon, « je ris en pleurs », et il s'enchante de brillants et féeriques « Contes et Tableaux », de *vieilleries* exquises, et, parmi ses souffrances, comme l'écrit le poète, « l'espoir n'a jamais tant clarifié ce cœur penché sur les grimoires ».

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Lucie Delarue-Mardrus : *Chènevieil*, Ferenczi. — A. T'serstevens : *L'or du « Christobal »*, Albin Michel. — Joseph Peyré : *L'homme de choc*, Grasset. — Léon Frapié : *La Reine de cœur*, Flammarion. — Louis de Robert : *Trop belle*, Flammarion. — Simonin Bazin : *Voilà taxi!*, Gallimard.

Avec son père, un demi-infirme, et qui fut, autrefois, un peintre célèbre, mais qui est ruiné, Réale Choptot vit tout près de Honfleur — dans un vieux logis humide, comme il sied, en Normandie — d'une nourriture frugale et de courses à bicyclette. Ce logis, c'est **Chênevieil,** qui existe, paraît-il, et qu'évoque avec charme Mme Lucie Delarue-Mardrus dans son nouveau roman. Mais, devenue presque sauvage, Réale, naguère Parisienne, n'est point malheureuse. Elle se plaît, hors des heures des repas et de la veillée, à grimper lentement, ou à descendre à toute vitesse les côtes du pays, à travers une nature dont le cours des saisons renouvelle sans cesse le spectacle à ses yeux (des « yeux retroussés et translucides »). Sorte de centauresse, elle jouit, sur son cheval d'acier, d'une ivresse panthéiste, en attendant le mariage que souhaite pour elle son père avec un brave homme, Charles Villemontiers, qu'elle estime, mais vers lequel rien ne l'attire. Et c'est, un jour, la révélation merveilleuse. Elle rencontre, sur la côte de Grâce, devant la chapelle qu'il peint « en lui tournant le dos », un grand garçon, beau comme un dieu de la Renaissance, aristocratique, hautain, méprisant même, et qui est cubiste. Il lui cause un éblouissement. On se rappelle, en voyant le personnage avec maîtrise campé par Mme Delarue-Mardrus, que celle-ci vient d'écrire une petite brochure, *Up to date,* où elle oppose la nouvelle génération à l'ancienne, avec indulgence, sans doute, mais clairvoyance. Gabriel Gray, en tout cas, est bien un jeune homme de son temps. S'est-il rendu compte de l'effet foudroyant qu'il produisait sur la saine et sage jeune fille qui s'est quasi jetée à son cou, soulevée brusquement par la puissance qui mène le monde? On peut en douter. Le gaillard a du talent, du reste, du génie, peut-être (est-ce qu'on sait?) et il vit, à la manière des grands hommes d'aujourd'hui, dans une sorte de détachement supérieur des vaines humanités, qui le rend difficile à émouvoir. On ne perce pas facilement le nuage d'indifférence au milieu duquel trône cet olympien. Pauvre Réale! Prête à tous les abandons, à toutes les folies, et qui se débat en vain, lucidement, dans son vénusien délire!... Mais ne croyez pas que l'aventure finisse de façon banale, par la chute de Réale ou par son échec. Non. Et voilà qui ajoute à

la beauté du récit de Mme Delarue-Mardrus. Gray meurt d'un accident. Entré brutalement, par surprise, dans l'existence de Réale, il en sort de même. Réale restera marquée pour toujours. S'il y aura place dans son cœur pour de la tendresse, elle ne connaîtra jamais plus que fadeur après son grand désir inassouvi. Je l'avoue : à la place de Mme Delarue-Mardrus, je l'eusse abandonnée après l'avoir montrée à demi-consumée par le feu divin qui l'avait exaltée au-dessus du respect d'elle-même et de la pitié de son vieux père... Sans le don de son corps et de son âme vierge, elle a tout éprouvé, il est vrai. L'orage — la colère sacrée — a passé sur elle et l'a dévastée. Mais Mme Delarue-Mardrus a voulu donner une suite à cette première partie de son récit, très belle, très émouvante, d'un réalisme impressionniste qui prend valeur de symbole, et fait le plus grand honneur à la maturité de son talent (tout porte, ici, par l'effet d'un pouvoir de suggestion continu). Elle a procuré l'apaisement à son héroïne. Grâce à la chienne du mort qu'elle a recueillie, Réale se reprend à la vie. Elle fait de l'élevage avec cette briarde magnifique; elle épousera, sans doute, Charles de Villemontiers, revenu d'Afrique, et que ses chiens auront failli étrangler... Mais dans son pittoresque, cette seconde partie n'est qu'un épilogue au drame qui fait la beauté du récit de Mme Delarue-Mardrus. Je n'oublierai pas l'histoire de la jeune amoureuse ignorante de l'amour; de la chaste jeune fille que la froideur, seule, de l'objet de son ardeur, retint d'être impudique.

Le roman de M. A. T'Serstevens, **L'or du « Christobal »**, fait songer, à la fois, à Stevenson et à Conrad. C'est un roman d'aventures lointaines et un roman maritime, il est vrai, où le réel se mêle agréablement à la fiction, et qui unit le pittoresque du décor à la plus vive peinture des caractères. Dans un port de l'Equateur, à l'époque de la Grande Guerre, un navire, le *Christobal*, fait escale. Nous apprenons bientôt, par une Américaine, Edith Macmillan, du genre « star » et dont les films ont, sans doute, exalté l'imagination, qu'il est rempli d'or, destiné par des Allemands en exil à la mère patrie. La belle fille décide le coronel Tovar Romero, chef de la police du port, à s'emparer du *Christobal* pour

en partager le butin avec elle et un tiers, un certain William, officier à bord de ce bateau... Tovar, qui la croit irréductible, est amoureux d'elle; mais c'est de William — lequel le tenait, lui-même, de l'épouse du capitaine du *Christobal* — qu'elle a appris le merveilleux secret... Marché conclu. Tovar, dont Edith connaît le passé de « gangster », est bien l'homme qu'il faut pour tenter le coup et pour le réussir avec une bande de malandrins. Seulement, que faire de l'équipage prisonnier? « Il faut le jeter par-dessus bord! » déclare Tovar. « Non; le débarquer dans une île déserte », propose William, appuyé par Edith. Solution faussement humanitaire; car comment vivront, sur le récif où on les déposera, les malheureux hommes du *Christobal?* N'importe. Tovar cède à William et à Edith; et l'équipage est bientôt découvert là où il a été abandonné. De toutes parts, les messages de radio se croisent comme les mailles d'un filet au-dessus du *Christobal.* Les bâtiments internationaux se livrent à la recherche du fugitif. Rien d'autre à faire, dans ces conditions, que de payer les mauvais garçons qu'on a recrutés, et de les débarquer à leur tour; puis de noyer le *Christobal* et sa cargaison d'or, dans quelque goulet peu profond, où on reviendra le vider de son contenu, une fois l'aventure oubliée. Mais c'est alors que le drame éclate entre Tovar et William. Ce dernier révèle au coronel qui est Edith : une fille de joie, on l'avait deviné, et dont il demande de partager les faveurs avec son complice, maintenant que celui-ci n'est plus capitaine... Un des poursuivants des pirates trouvera, un beau jour, Tovar, ivre, à côté des cadavres de William et d'Edith... *Auri sacra fames.* C'est la morale de cette histoire, fort attachante et où M. T'Serstevens témoigne, une fois de plus, de ses dons admirables de conteur. L'auteur du *Vagabond sentimental* est un écrivain, en outre; et l'on retrouve son amour de la vie libre, aventureuse, dans la sympathie avec laquelle, malgré qu'il en eût, il a dessiné ses personnages.

Avec **L'homme de choc** par M. Joseph Peyré, nous revenons sur le continent européen (en Espagne, pour préciser); mais c'est encore un héros de sang ibérien qui est le principal protagoniste de ce récit, d'ailleurs assimilable aux romans d'action, sinon d'aventures. Le Morenu, piqueur au

puits des Arenales, dans les Asturies, où a éclaté la révolution, a reçu l'ordre d'enlever et de faire sauter, s'il est nécessaire, le poste occupé par la garde civile. Il se heurte à son beau-frère Javier, qui commande le poste, et à sa propre sœur, Noli, enfermée avec celui-ci. Il les tuera l'un et l'autre. De gaîté de cœur? Non; ce n'est pas une brute; et il aime Noli, au surplus, si Javier n'est pour lui qu'un défenseur de l'ordre ancien, un ennemi... Le remords le ronge, après cette dure concession au devoir; et, pour se racheter (car il est croyant), il sauve un vieux prêtre, caché sous un déguisement. La réalité et ses cruelles exigences, voilà l'obstacle auquel se blesse cet idéaliste, qui verra mourir, en outre, une jeune fille charmante qui lui rappelle sa sœur et pour laquelle il éprouve un sentiment plus tendre que l'amitié... Point de subtilités artificielles dans l'étude — non : dans la présentation (car nous ignorons les antécédents du Morenu) de cette âme d'un simple, à travers une succession d'anecdotes. Mais le drame de conscience est pathétique dont nous devinons les obscures péripéties. Drame cornélien; il n'en saurait être autrement. C'est aux plus vieux mobiles auxquels ont toujours obéi les hommes que cèdent, encore aujourd'hui, nos révolutionaires les plus avancés. L'amoralité qu'on leur enseigne n'empêche leurs chefs de recourir aux ressorts moraux de jadis, pour les faire agir. M. Peyré, l'auteur, comme on sait, de *Sang et lumière*, me semble avoir gagné en puissance, en se dépouillant, dans *L'homme de choc*. J'avoue, cependant, que la technique, empruntée au cinéma, dont il tente ici l'application au roman, m'a paru produire des effets déconcertants. Les courtes scènes qu'il fait se succéder dans son récit causent une impression chaotique. Elles troublent la vision du lecteur qui n'est pas celle du spectateur. La narration, évocatrice d'images mentales, a ses lois organiques auxquelles on ne saurait, à mon avis, substituer celles de l'écran. Il faut, à la composition descriptive, un enchaînement secret d'éléments plastiques dont notre mémoire visuelle — la sensibilité de notre rétine aux chocs qu'elle a reçus, — nous dispense au cinéma.

Marie-Louise Dangeloux est née, comme disait Verlaine, « sous le signe d'une influence maligne ». Envoyé au bagne

pour un autre, son père — presque aussitôt après avoir été rendu à la vie sociale — s'est tué en tombant d'un sixième étage, alors qu'il rendait service à des amis. Elle-même a été lâchée par son séducteur, et a mis à mort involontairement sa petite fille, en l'étouffant. Accusée d'infanticide, elle voit la chance tourner, enfin, en sa faveur, grâce à une excellente femme qui épouse avec tant de zèle sa cause qu'elle accomplit une manière de miracle. C'est **La Reine de cœur.** M. Léon Frapié a caressé son image avec amour. Il y a du Théodore de Banville chez l'auteur de *La Maternelle.* Christiane, cet « as » de la couture, qui réussit à toucher l'âme d'un élégant attaché au Ministère, et celle du Ministre lui-même, pour sauver Marie-Louise, est une bonne fée banvillesque, en effet. Autour de l'innocente Marie-Louise, déchirée, sa mère, la concierge M'ame Taudis, nous apparaissent, malgré leur réalisme, comme des personnages dignes des *Contes pour les femmes* et des *Contes féeriques.* Qu'on aille, après cela, accuser le populisme d'être prosaïque!

« La beauté, disait Stendhal, est une promesse de bonheur. » Aussi, l'héroïne du dernier roman, **Trop belle,** de M. Louis de Robert, se voit-elle dédaignée, en dépit de la perfection exemplaire de ses formes, par le seul homme qu'elle ait désiré, au cours d'une vie comblée d'adulations. Cette femme, dont le corps « a du génie », comme disait déjà de sa mère un sculpteur, laisse indifférent l'objet de sa passion, parce que celui-ci a des goûts troubles, sinon pervers. Elle ne parle pas aux sens de ce sujet de décadence. Le cas est curieux, et subtilement, encore qu'avec franchise analysé. Ce n'est plus l'élégiaque délicat qu'est M. de Robert que nous retrouvons ici, mais le réaliste qu'il y a en lui, comme, je le crois, chez tout écrivain romanesque, digne de ce nom. Ce romancier connaît son métier, en tout cas, et son récit se lit avec intérêt, d'un bout à l'autre.

On en apprend de belles sur la clientèle des chauffeurs dans **Voilà taxi!** par MM. Simonin et Bazin. Ce roman picaresque fourmille d'observations, et il a le mérite, usant ou abusant même de l'argot, de *styliser,* si l'on peut ainsi dire, le langage de la pègre.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Médecin malgré lui, trois actes de Molière à la Comédie-Française.

Bénissons une fois de plus la Comédie-Française. Si elle n'existait pas, de quoi pourrions-nous parler, pauvres critiques que nous sommes, en un temps où le théâtre est gagné d'une sorte de léthargie qui ressemble à la paralysie et qui pourrait avant peu le faire tomber, malade qui n'est pas imaginaire, dans la privation de la vie?

Pour atteinte qu'elle soit, elle aussi, la Comédie doit à sa nature de ne pouvoir s'éteindre, d'être en quelque sorte inextinguible, et elle exécute de temps en temps des petits travaux si discrets qu'ils risqueraient d'échapper à l'attention d'un observateur distrait. C'est ainsi qu'elle vient de nous offrir une nouvelle présentation du **Médecin malgré lui.** L'intention était louable par elle-même et il faut la compter à ceux qui en ont eu l'idée avant de juger la réalisation, qui ne méritait point, hélas! de grandes félicitations. Tout l'effort tenté se résumait en costumes neufs et en décors fraîchement peints. Certains costumes ne manquaient point de gaieté, mais les décors étaient assez peu admissibles quant au style, s'il est permis d'employer ce mot en l'occurrence. Je les taxerais même assez volontiers de laideur et de mauvais goût. Mais là n'est pas entièrement la question. Un bon peintre peut d'aventure se tromper et des juges ordinairement qualifiés manquer une fois de discernement. Ce qui a pu paraître regrettable en l'espèce, c'est que l'effort de renouvellement que l'on tentait se limitât exclusivement aux décors et aux costumes, c'est-à-dire à la plus superficielle apparence d'un spectacle. Dans ce cadre refait, la pièce se jouait, fort bien d'ailleurs, comme elle avait été toujours jouée. Elle avait la même sonorité et le même accent : à vrai dire, on ne l'avait pas remise en scène.

Afin de le prouver, il faudrait peut-être s'engager dans l'analyse de problèmes assez complexes et tâcher de définir ce qu'est la mise en scène, partant le metteur en scène.

On s'abuserait singulièrement en considérant ce personnage comme quelqu'un qui doit uniquement choisir les décors, les meubles, costumer les comédiens et régler leurs entrées ou leurs sorties. Non, le metteur en scène est avant toute chose

un homme capable de penser et de repenser les pièces sur lesquelles il se propose d'exercer son art et ses talents. J'ai oublié (et j'en suis aussi honteux pour ma mémoire que pour mon système de références) quel est le stratège que l'on a qualifié de penseur de batailles. Je dirais volontiers que le metteur en scène est un penseur de spectacles, sinon un penseur de pièces.

Nous avons mainte fois entendu dire, et cela particulièrement par des gens qui se préoccupaient du cas Comédie-Française, que cet illustre théâtre manquait de quelqu'un qui se tînt à l'avant-scène. Et l'on veut faire entendre par cette périphrase que le metteur en scène est quelqu'un qui surveille les travaux des comédiens depuis une avant-scène. Sans doute s'y installe-t-il alors que les textes sont déjà sus ou à peu près, afin de dispenser à la troupe qu'il régit des indications et des conseils extrêmement utiles à la bonne apparence que le spectacle doit présenter. Il dit à quel moment les personnages doivent faire trois pas en avant, s'arrêter, s'asseoir, se relever. Il dit à celui-ci de prendre garde à ne point cacher son camarade, à cet autre d'approcher son fauteuil de la table où il devra tout à l'heure feuilleter un livre. Il se soucie de l'équilibre des groupes que constituent les personnages assemblés, veille à la façon dont s'accordent entre elles les couleurs des costumes et leurs formes. Il engage ensuite un comédien à parler plus haut ou plus bas. Il lui signale que tel ou tel passage paraîtrait plus intelligible si on le disait plus lentement et que tel autre, au contraire, risquerait moins de choquer le public si on l'escamotait avec volubilité. Il indique les moments où le personnage doit parler à la salle et les distingue de ceux où il doit lui tourner délibérément le dos, puis, satisfait de sa besogne, il quitte l'avant-scène et s'en retourne vers ses autres travaux.

Un metteur en scène est selon moi tout autre chose, et c'est essentiellement un homme capable d'interroger un texte et de le commenter. Il va l'expliquer au public et le lui rendre intelligible, à peu près, — mais par d'autres moyens, — comme un professeur en chaire l'élucide pour son auditoire. Il n'obtient ce résultat que par une longue étude, qu'en émettant des hypothèses et qu'en essayant de les vérifier. S'il ren-

contre l'approbation générale, c'est que son hypothèse était juste; s'il s'est trompé, l'événement le lui prouve.

Quand Gaston Baty prétendit que *le Malade imaginaire* était un drame macabre et qu'il se proposa de le présenter comme tel, il fit œuvre de metteur en scène au meilleur sens du mot. Je ne veux point dire là qu'il avait raison. Je pense même qu'il se trompait, mais ce n'est point ce que je veux prouver pour le moment. Ce que je recherche dans cet exemple, c'est de démontrer, fût-ce par l'absurde, comment doit s'exercer l'activité d'un metteur en scène digne de ce titre. Il scrute, il analyse les ouvrages qu'il veut animer, à tel point qu'il peut faire sien ce mot de l'un d'eux que l'on m'a rapporté : j'ai plus travaillé cette pièce que l'auteur lui-même.

Voilà qui a l'air d'une boutade. On imagine que celui qui l'a prononcée ne l'a point fait sérieusement et que si elle lui a véritablement échappé, il s'est repris tout aussitôt. Cependant, cette boutade correspond à une réalité, et l'on imagine fort bien d'autres cas où l'interprète doit plus travailler que le créateur. Que l'on essaie, par exemple, de comparer le labeur d'un buriniste qui va minutieusement reproduire sur le cuivre la libre improvisation échappée au crayon ou bien au pinceau de quelque peintre de génie, Delacroix ou Watteau. Ne croit-on pas qu'en effet le graveur va passer sur sa planche beaucoup plus de temps qu'il n'en fallut à son modèle pour exécuter l'esquisse qu'il s'agit de répéter et qu'au bout du compte il saura bien mieux que le maître ce que le maître a fait? Il aura scruté ses intentions plus profondément qu'il ne le fit lui-même et, quelle que soit la distance qui sépare l'original de sa reproduction, il aura pu y mettre beaucoup plus du sien que le créateur.

Il en va tout de même dans la matière qui nous occupe. L'effusion spontanée du génie peut produire un chef-d'œuvre avec une radieuse et surprenante facilité. Il n'est pas inconcevable que le contenu de ce chef-d'œuvre n'apparaisse pas tout entier à celui qui le crée dans l'instant même qu'il le met au jour, et nombreux sont les artistes à qui l'on peut dire sérieusement et de bonne foi ce que Philaminte dit à Trissotin :

> Mais quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,
> Avez-vous compris, vous, toute son énergie?

Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

C'est la charge du metteur en scène de faire sortir des œuvres tout l'esprit que l'auteur y a pu mettre sans y penser. La tâche n'est pas petite, et l'on ne me surprendrait pas à soutenir que, lorsque Musset à vingt-deux ans composa les *Caprices de Marianne,* il lui en coûta moins de peine qu'à Gaston Baty quand il en organisa la représentation cet hiver. Et tout de même, j'admettrais assez facilement que, durant les quinze ans où il la prépara, Jouvet ait plus pensé l'*Ecole des Femmes* que Molière lui-même.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Esthétique. — Victor Basch : *Essais d'Esthétique, de Philosophie et de Littérature.* Alcan, 1934. — Liviu Rusu : *Essai sur la création artistique.* Ibid., 1935. — Philippe Fauré-Frémiet : *Pensée et re-création.* Ibid., 1934. — Raymond Bayer : *L'Esthétique de la grâce.* Ibid., 2 vol. 1933. — Walter de Vriendt : *La raison psychologique de l'œuvre d'art.* Anvers, « Neptune », 1935.

Les articles isolés que groupent les **Essais** de V. Basch gravitent autour de Kant, de Hegel et du Romantisme. Celui sur Kierkegaard, bien qu'il date de 1903, n'a rien perdu de son intérêt, quoique le penseur danois soit depuis lors devenu célébrité universelle. Il n'y a guère moins de variété que de solidité dans ces fortes études, dont chacune est bien éloignée des sentiers rebattus.

M. Liviu Rusu, dans son **Essai sur la création artistique,** donne un excellent exemple en esquissant une esthétique dynamique. Les théories courantes sont déplorablement statiques; elles analysent une « contemplation » passive et envisagent l'œuvre d'art comme existante par elle-même, au lieu de rechercher comment elle se forme chez l'artiste. Elles mettent sur le même plan le beau de la nature et celui de l'art, quoique le premier soit « donné » ou, comme dirait Bergson, « clos » — alors que le second, dans la création, se fait, donc est « ouvert ». Ce qui explique l'œuvre, ce sont les « attitudes créatrices spécifiques » chez l'artiste. L'auteur serait grandement intéressé, s'il savait que, pour la pensée indienne, toute

« chose » est au terme d'un acte, et que le comportement rend compte de toute existence. Analyse du conflit antérieur à l'équilibre créateur, critique de l'inspiration, de l'élaboration, de l'exécution, enfin recherche de la *Weltanschauung* plus ou moins sociale dont participe la création : telles sont les étapes parcourues en ce livre largement original.

L'auteur, qui porte le nom de deux grands artistes, procède lui-même comme artiste — comme peintre — en psychologie. Elève de Bergson, il considère comme documentaire la donnée immédiate. Implicitement d'accord avec l'esthéticien roumain dont nous venons de traiter, il admet que la pensée est création pure et création constante (5). Souvenir, perception sont farçis de création. « Notre communion avec le réel est d'autant plus vive que nous le recréons constamment en nous de notre propre substance » (8). Qui s'exprime ainsi s'est nourri de Proust autant que de l'auteur de *Matière et mémoire*. Son étude est faite en juste finesse.

L'Esthétique de la grâce a été la révélation d'un jeune esthéticien français. Ouvrage considérable non seulement par son ampleur matérielle, mais par l'abondance des jugements qu'il apporte. N'a-t-il pas fallu à l'auteur se lancer à la poursuite du « je ne sais quoi » qui, sous mille formes capricieuses, réalise le gracieux? Facilité, aisance; liberté dans le mouvement; spontanéité de l'amour qui s'épanouit; expression extérieure de la beauté intime; charme et attrait, innocence ingénue... quel assemblage de mots traduira l'inexprimable? surtout que l'on a voulu, à tort ou à raison, exclure de l'investigation le rapport de la grâce esthétique à la grâce religieuse, ce don gratuit et béatifiant. M. Bayer a donc cherché à travers l'indéfinie et ensorcelante infinité des réalisations gracieuses, parures de la nature ou de l'art, le secret de leur prestige. Faut-il avouer que la grâce, vraiment féminine, s'est montrée coquette, c'est-à-dire fuyante, et que son soupirant, malgré un zèle infatigable, n'a pu que l'entrevoir? *Fugit, sed cupit ante videri!* On ne lui reprochera pas, cependant, de ne point s'être ingénié : il a « potassé » les collections chro-

nophotographiques de l'Institut Marey; il a suivi pendant deux ans le cours de danse à l'Opéra.

Voilà, en bref, le résultat. La grâce dans la vie, nature et esprit; la grâce en plastique, puis dans ces diverses dynamiques: celles de l'esprit, de la musique, de la danse; les équilibres. Tous les faits, ainsi, de même que toutes les théories, on a voulu les connaître, on a voulu les faire apprécier. De là quelque chose de pesant, si j'ose dire, dans cet amoncellement de touches légères. L'enquête serait exhaustive si elle pouvait l'être. Certes elle est massivement documentaire; elle ne l'est pas moins délicatement. Seuls peut-être le poète, le danseur, ou un enfançon de Della Robbia, ou une tendresse de femme, attesteraient en un trait unique ce que l'énumération sans limite n'épuiserait pas.

Dans **La Raison psychologique de l'œuvre d'art,** M. Walter de Vriendt, avocat anversois, procède en dialecticien. Il n'enseigne pas à produire l'art, mais à le reconnaître. Il définit l'artiste un producteur d'apparences et trouve le maximum du beau dans la beauté humaine. Apparences ne signifie pas, pour lui, décevante illusion, et il y a un choix à faire parmi les apparences. L'œuvre est conçue par une collaboration entre imagination et sensibilité; le besoin de réalisation résulterait d'un désir de fixer cette conception fugitive, d'avoir désormais prise sur elle, de la rendre communicable à autrui, enfin de stimuler la faculté même de concevoir.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean Fiolle : *Scientisme et Science,* Mercure de France. — Mémento.

L'auteur du récent ouvrage **Scientisme et Science** n'a probablement pas la présomption de refaire le livre d'Henri Poincaré, *La valeur de la science,* mais il a néanmoins écrit trois phrases, dont le bien-fondé nous semble difficilement critiquable :

> Notre esprit opère une division absolument radicale entre les choses qui, échappant à la mesure, restent pour nous vagues, contestables, ne peuvent jamais prétendre qu'au rang de probabilités ou de vérités de seconde zone, et celles qui, appuyées sur les mé-

thodes de la Science (1), s'imposent irrésistiblement (pp. 188-189).

Il ne faudrait pas un temps bien long pour que les techniques industrielles (2), privées des sources où elles puisent leurs forces de renouvellement, *s'immobilisassent* et *dégénérassent* en pauvre routine. Il se produirait alors une stagnation ou une régression; et la marche ne reprendrait que lorsque les hommes seraient revenus de leur erreur, et auraient restitué à la recherche désintéressée la place à laquelle elle a droit, et qui est la première (pp. 138-139).

Si certains tiennent à la vérité absolue et à la métaphysique, ce n'est pas tant pour le bien matériel (3) qu'ils en retirent, que parce que ces choses leur évitent de rester seuls et dépouillés en face d'eux-mêmes (p. 56).

Avec ces trois phrases, il y avait de quoi faire un *Echo* dans le *Mercure de France;* elles ont donné lieu à un article d'abord (4), et cet article est devenu le chapitre II (pp. 24-66) de l'ouvrage susnommé.

Sous la forme que nous lui avons *donnée*, la dernière « citation » définit très bien le désarroi latent des mystiques; malheureusement, l'auteur par une sorte de transsubstantiation arbitraire, a remplacé les mots « vérité absolue » et « métaphysique » par « théories » et « mécaniques », comme si les quanta et les engrenages pouvaient, en tant que sources de réconfort et de consolation, lutter avec le bon Dieu et les promesses de Paradis...

Cette innocente « falsification de texte » nous conduit de plain-pied à l'intention réelle de cette publication, évidemment écrite par un poète (5), qui tenait à se soulager : d'où un balancement perpétuel entre la science et la « non-science », secrètement tenue pour une « super-science ».

1° *La science* est une « chose extérieure » (pp. 36 et 94), c'est un « ersatz de remplacement » (p. 45) de la mentalité anti-scientiste. « Décevante » est la relativité de ses buts (p. 45); elle souffre d'un excès de richesses, si bien que

(1) Le grand S est de Jean Fiolle, bien entendu.

(2) Le texte porte l'expression impropre : *arts industriels*.

(3) L'auteur ne comprend pas la question, quand il écrit (p. 95) : « il n'y a aucun *service* à attendre d'un tableau ou d'une symphonie ». Une symphonie ou les croyances ultra-terrestres *servent* comme procédés empiriques de psychothérapie.

(4) *Le machinisme et l'esprit des sciences contemporaines*, *Mercure de France*, 1er juillet 1935, pp. 5-30.

(5) Seul, un poète peut évoquer un « fleuve enfiévré par l'automne » (p. 201).

Fiolle ajoute, non pas *Enfer et damnation,* mais « vertige » et « écœurement » (p. 50); cette thèse est reprise plus loin (p. 146), puis contredite ensuite (p. 196). Les sciences sont de qualité bien inférieure, puisque (p. 83) tout le monde peut les comprendre, tandis que la métaphysique, ah! la métaphysique..... (pp. 117, 254, etc.); mais, avec une logique imperturbable (!), notre auteur parle ailleurs (p. 137) de théories, qui, pour certains, sont « forcément lettre morte ». Puis il stigmatise « le culte impur de la matière » (pp. 163 et 180), le « particularisme » de la science (p. 180), le nombre excessif et indécent des savants (p. 165), l'extension abusive des pouvoirs de la science (p. 179), les domaines où la science n'a rien découvert (p. 251), les « vertus de laboratoire » (p. 47) et les « siècles de Science qui pèsent sur nous ». C'est une étrange bouillabaisse : quelques gouttes de hargne, deux grains de mépris, une pointe de dépit, le tout assaisonné d'une large condescendance.

2° En face : le *mysticisme,* qu'il convient par-dessus tout de sauver, le « vide laissé dans les âmes » (p. 21) qu'il *urge* de combler. Ce ne sont alors que sourires et politesses... Certes, on ne s'essaie pas à définir ces instincts, ces pressentiments, ces intuitions « d'ordre supérieur » (pp. 8 et 230), car on n'y parviendrait pas : c'est « connaissance directe » (pp. 42 et 263), « concentration » (pp. 57 et 224), « spiritualité pure » (pp. 58, 60 et 128), « spéculation pure » (pp. 81, 224 et 230), « essences » (pp. 214 et 231), « au-delà pressentis » (p. 69), « chocs directs et inexplicables » (p. 85), « reflets de l'ordre divin » (p. 130), l'immensité de la métaphysique opposée à la pauvreté de la science (p. 244), avec une adhésion admirative à l'« orientomanie » de René Guénon et à ce que le regretté Emile Meyerson appelait les fausses sciences : ésotérisme, kabbale, arithmologie, astrologie, alchimie (pp. 256-258); il ne manque, à la collection, que la radiesthésie, la cartomancie, le spiritisme et la théosophie.

Jean Fiolle a trouvé plus commode de s'attaquer au « scientisme » *périmé* de Hæckel, de Renan et de Berthelot. Il cite Charles Nicolle, dont les écrits exigent bien des réserves; il fait état de deux victimes des mythomanes : Oliver Lodge (physicien anglais de « deuxième zone ») et le docteur Jo-

seph Grasset. Pour le reste, on a l'impression qu'il s'est documenté par une lecture patiente des feuilletons scientifiques — d'ailleurs très bien faits — du *Temps :* c'est peu (6) pour mener à bien une étude où l'on clame (pp. 69, 70, 77, 185.....) ses soucis d'objectivité. De tels soucis sont sans doute un éclatant hommage à l'esprit scientifique; mais ils soulèvent une question préjudicielle : n'est-il pas contradictoire que de vouloir démontrer *scientifiquement* qu'intellectuellement parlant, la science n'est pas tout? Pourquoi les exposés des non-savants donnent-ils toujours l'impression de plaidoiries d'avocats? Il était si simple de dévoiler tout bonnement, quand on n'est qu'un esthète ou (pour parler comme lui) qu'un « littéraire » : J'aime mieux ça que ça. Suivant les termes d'Edmond Goblot, « prétendre connaître autrement que par l'intelligence, c'est dire qu'il est légitime d'affirmer ce qu'on ignore ». Et Henri Poincaré rétorquait il y a déjà bien longtemps à Bergson : « si l'anti-intellectualisme veut rester fidèle à lui-même, il s'épuise dans un cri d'enthousiasme ».

Deux exemples convainquent l'auteur d'une certaine légèreté. S'en prenant à sa « bête noire », le scientisme, il déclare non sans ingénuité (p. 19) : « J'ai sous les yeux, pour me documenter, le seul Larousse »; on croirait que le *Vocabulaire philosophique* d'André Lalande (7) est impossible à dénicher! « Le mot scientisme, ajoute-t-il (p. 199), sonne mal et évoque une dégénérescence ». A notre avis, ces raisons ne seraient pas suffisantes pour le repousser; comme le disent d'excellents esprits, qui s'intitulent *Les Primaires*, les mots « scientisme » et « primaire », dont on a voulu faire des insultes, on peut les relever comme des défis. Mais le scientisme est un stade dépassé; il serait préférable de lui substituer « objectivisme », suivant l'attitude adoptée par notre *Union rationaliste*.

Le second exemple est relatif aux deux adjectifs *général* et

(6) Par exemple, Fiolle méconnaît (p. 30) l'idée générale des géométries non euclidiennes et assimile (p. 69) la science au sens commun, en opposition avec tous les savants compétents (Cf. *Mercure de France*, 15 mai 1935, p. 147 et 15 mai 1936, p. 140).

(7) 3 volumes, Alcan, 1926-1932. En une page (p. 740), cet ouvrage en dit plus sur le scientisme que les 265 de Fiolle.

universel : si Jean Fiolle s'était instruit dans Lalande, il n'aurait pas eu la naïveté de conférer à « universel » le grade de *général supérieur* (p. 89).

Au surplus, le fond du débat n'est pas là : il est simultanément logique et psychologique, ainsi que je l'indiquais déjà à l'abbé Sertillanges (8) :

1° Les logiques nouvelles, complétant les balbutiements d'Aristote, apprennent à penser correctement, à dépister les sophismes : elles sont décrites dans les publications des philosophes scientifiques de l'Ecole de Vienne, que j'ai présentées au public de langue française (9). Rudolf Carnap a démontré sans appel que toute métaphysique est non seulement fausse, mais *dénuée de sens.* Quant aux seuls énoncés possibles, ils se rattachent à deux types :

a) Les énoncés sans contenu, qui relèvent du domaine de la logique ou de la mathématique. Ils se subdivisent en tautologies et en contradictions.

b) Les énoncés avec contenu sont nécessairement d'origine expérimentale. Etant rattachables au donné, il devient possible de décider de leur vérité ou de leur fausseté. Tout ce que nous pouvons connaître rentre dans cette catégorie.

2° La psychologie considère les croyances invérifiables comme des phénomènes étudiables par la méthode scientifique : nous venons de rappeler (10) comment on peut déceler les véritables origines et les raisons profondes du mysticisme.

Or, Jean Fiolle cite la logique (classique) à la page 221, sans y insister, et la psychologie à deux reprises (pp. 157 et 231), aussi superficiellement. Il oublie d'invoquer cette dernière toutes les fois (pp. 10, 19, 50, 70, 83, 135, 177, 190, ...) qu'il eût été indispensable de le faire. De telle sorte que si son étude n'avait pas involontairement négligé *l'essentiel,* ses conclusions auraient été exactement l'opposé de celles auxquelles il a cru devoir souscrire : il se serait aperçu que la logique dépouille la métaphysique de toute signification

(8) *Mercure de France,* 15 novembre 1934, p. 82.
(9) *Ibid.,* 15 décembre 1932, pp. 619-622; 15 juillet 1933, pp. 425-427; 15 décembre 1933, pp. 653-654; 15 juillet 1934, p. 360; 15 novembre 1934, pp. 135-136; 15 juin 1935, pp. 596-598.
(10) *Ibid.,* 15 mai 1936, pp. 141-142.

et que la psychologie explique l'existence des métaphysiciens.

Mémento. — Deux nouveaux échos sur « la science et les humanités ». Le premier nous vient du *Mercure* lui-même, qui, le 15 juin (pp. 486-513), publie une remarquable étude de Jean-Edouard Spenlé, intitulée *Humanisme et racisme*. Retenons-en un parallèle entre : l'enseignement du latin, instauré par les Jésuites au seizième siècle pour leur propagande (« le potache bourré de pensums, de vers latins, de racines grecques et de légumes secs »), — et le plan d'études de Condorcet (1792), qui considère comme inséparables la liberté politique et la recherche de la vérité scientifique.

Spenlé regrette en outre que, chez nous, le latin supplante la musique, et il craint que « la tendance cristallisante » et poussiéreuse de l'enseignement classique ne creuse encore davantage le fossé qui nous sépare des mystiques fanatisés d'outre-Rhin.

Les « latinolâtres » ne désarment pas..... Un des leurs, qui se dissimule sous l'anonymat, utilise *Le Courrier du Maine* pour attaquer Régis Messac, professeur de langues mortes au lycée de Montpellier. Celui-ci lui répond dans *La Mayenne laïque :*

« C'est précisément parce que j'enseigne le latin que je mesure tous les jours sa nocivité et son pouvoir d'encombrement... Son génie de l'ambiguïté, de l'équivoque et de l'obscurité peut, sans aucun doute, rendre le latin commode aux juristes et aux théologiens... Il y a un abîme entre les conceptions enfantines des Anciens et la science d'aujourd'hui : en lisant les passages du *Timée* sur les verres grossissants, on est stupéfait de l'admiration que l'on accorde à un bafouillage insane... Deux revues internationales de synthèse scientifique (*Isis* et *Scientia*) n'ont de latin que le titre : les articles sont écrits en français, en anglais, en allemand ou en italien..... La Bible a eu une influence considérable sur beaucoup d'esprits et sur presque toutes les littératures modernes : faudrait-il, pour sauvegarder le « patrimoine » qu'elle représente, enseigner l'hébreu au lycée? »

Et l'auteur cite des pages, vieilles de trente ans, de Paul Lacombe : « Si vous dépouillez dix pages du Littré, vous constaterez que le latin littéraire, *celui qu'on apprend au lycée*, est une source *secondaire* de nos expressions actuelles. Pour avoir le bénéfice des étymologies, on doit enseigner simultanément l'italien, l'espagnol, l'allemand, le provençal et le bas latin : ces deux derniers sont même indispensables. »

MARCEL BOLL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Marcel Rogeat : *Mœurs et prostitution,* Nouvelles Editions latines.

La Fédération Internationale, créée sous les auspices de la Société des Nations pour faire abolir la réglementation administrative de la prostitution, possède en France, depuis 1926, une branche, dont M. Paul Gemähling, de l'Université de Strasbourg, et Mme Legrand-Falco, de Paris, sont les principaux animateurs.

Sous le nom d'*Union temporaire,* ils ont groupé cinquante sociétés françaises, qui, toutes, à des titres divers, se préoccupent d'assistance sociale, du relèvement de la moralité publique et, forts de leur concours, se livrent, par la parole et par la plume, à une active propagande abolitionniste.

Si, jusqu'ici, les pouvoirs publics, à Paris, ont fait la sourde oreille à leurs revendications, il n'en est pas de même en province, où ils ont obtenu la fermeture de plusieurs maisons de tolérance, notamment à Strasbourg, Nancy, Grenoble, Liévin, Oyonax, Vitré... Il n'en fallait pas davantage pour émouvoir la corporation des tenanciers. Sans doute, ces messieurs, formés en syndicat, disposant d'un fonds de roulement considérable, qui leur permet de s'assurer de puissantes complicités, affectent-ils de ne voir là qu'une crise passagère. On me dit même qu'ils ont déjà réussi à se réinstaller à Strasbourg et à Nancy. Ils n'en sentent pas moins le danger que le mouvement d'opinion suscité par leurs adversaires, s'il venait à s'étendre, ferait courir à leurs intérêts ,et cherchent par tous les moyens à le conjurer.

Il était, toutefois, bien imprévu de leur voir surgir un avocat volontaire de la qualité de M. Rogeat, qui prenant leur défense, dans son livre **Mœurs et Prostitution,** s'est mis spontanément en tête de nous convaincre de la vertu d'un règlement que l'*Union temporaire* condamne au nom de la morale et du droit.

J'ai démontré, en effet, dans ma *Police des mœurs,* publiée l'an dernier à la librairie Malfère, que cette réglementation, qui s'appuie toujours sur une ordonnance de police du temps de Louis XV, en contradiction avec l'esprit du Code qui nous régit, n'avait plus chez nous de base légale. Elle va même

à l'encontre de la loi promulguée en 1920, qui vise les menées anticonceptionnistes, car ce n'est pas favoriser la repopulation que d'ouvrir des maisons de débauche.

Mais ces considérations ne pèsent guère aux yeux de M. Marcel Rogeat. L'institution des dites maisons lui paraît légitime parce qu'elle répond à une nécessité, et, pour leur ôter ce relent d'infamie qu'elles ont reçu au cours des siècles, il les appelle des « maisons de soulagement sexuel ». « Il en faut, dit-il, pour que les rues soient propres, et que les honnêtes femmes y puissent circuler en toute sécurité. » C'est là un point de vue qui se défend mal si l'on réfléchit que la France est le seul grand pays où la réglementation, c'est-à-dire l'organisation de la prostitution, fonctionne, et que, par exemple, en Angleterre et aux Etats-Unis, où il n'existe pas de maisons officielles de soulagement, les honnêtes femmes circulent sans danger dans les rues.

Mais les établissements, dits par euphémisme maisons de soulagement, ne sont-ils pas aussi, comme l'affirment les adeptes de l'Union temporaire, des foyers d'alcoolisme et de corruption, et les pensionnaires, qui en assurent le fonctionnement, n'y sont-elles pas odieusement exploitées par des tenanciers à l'âme de négriers?

« Calomnies! » répond M. Marcel Rogeat. A l'entendre, tous les patrons seraient des modèles de bienveillance et de courtoisie à l'égard de leur personnel, mais croit-il vraiment nous impressionner, en opposant aux accusations de Mme Legrand-Falco la lettre collective des pensionnaires d'une maison de province, qui se déclarent « satisfaites de leur sort »?

Dans l'un des chapitres de mes *Souvenirs de police* (*Le scandale du Gros-Caillou*) j'ai tracé le portrait de l'un de ces tenanciers, qui, pour n'être pas le pire (il pouvait même prendre figure d'homme du monde auprès de ses congénères), ne se faisait aucun scrupule de pressurer et de dépouiller jusqu'à leur dernier sou les pauvres filles attachées à son établissement. Non seulement il les accablait d'amendes à tout propos, mais il prélevait, sur leurs gains, ses frais de voiture personnels.

Reste la question d'hygiène, où M. Rogeat croit triompher, mais des sommités médicales, des princes de la Science, nous

affirment qu'à ce point de vue la réglementation a fait faillite. Lisez les bulletins de l'*Union temporaire,* vous serez édifiés. Et la meilleure preuve que ce système s'est révélé décevant, c'est que M. le Sénateur Merlin, président du Comité d'hygiène du Sénat, instruit par l'expérience, s'est rangé du côté des abolitionnistes. En effet, quelle garantie de sécurité absolue pourrait offrir aux consommateurs, si surveillées soient-elles, les préposées à leur soulagement, elles qui sont astreintes à de multiples sacrifices consécutifs,

> Et qui n'ont pas le temps de nouer leur ceinture
> Entre l'amant du jour et celui de la nuit?

Mme Legrand-Falco nous cite une maison de la rue Frémicourt, à l'usage exclusif des travailleurs nord-africains, qui abondent dans ces parages. Cette maison ne dispose que de sept ou huit pensionnaires, alors que, tel jour de 14 juillet, elle a reçu jusqu'à six cents visiteurs. Mais il y a mieux. Pour démontrer que le service des mœurs ne se fait guère d'illusions, lui-même, sur l'efficacité des mesures prophylactiques qu'il impose, c'est qu'il s'en désintéresse à l'occasion. N'a-t-il pas autorisé la maison *le Sphinx,* édifiée boulevard Edgard-Quinet, à recevoir des prostituées libres, non inscrites sur ses contrôles? C'est du moins ce que nous affirme M. André Ulmann, dans son livre : *Quatrième pouvoir : police.* Il est vrai que l'omnipotent Stavisky avait des intérêts dans cette maison.

Et M. Marcel Rogeat, lui-même, admet que les habituées des maisons de rendez-vous soient exemptées de la visite sanitaire, en raison de leur situation sociale, un peu plus relevée (?) que celle des pensionnaires des maisons closes et des péripatétitiennes des carrefours.

Il y aurait, disent les abolitionnistes, une digue plus sûre à opposer à la contagion que celle de la réglementation. Ce serait de faire l'éducation sexuelle de la jeunesse et d'ouvrir partout des dispensaires, où les plus indigents pourraient trouver assistance et remèdes. Il faudrait, d'abord, détruire ce préjugé qui tient pour honteuses les blessures reçues au cours d'un pugilat brûlant, de sorte que certains hésitent à s'en déclarer, et ne plus faire autour d'elles, par fausse pudeur, la conspiration du silence. Il n'y a pas si longtemps encore

que le mot « syphilis » était proscrit des affiches exposées sur les murs extérieurs des hôpitaux.

Le tort de la réglementation, c'est d'effrayer les professionnelles du service de soulagement en associant le médecin à l'agent des mœurs. De là, tant d'insoumises.

Et c'est pourquoi l'*Union temporaire* combat aussi la réglementation au nom de l'hygiène.

Il sied de considérer, d'ailleurs, que M. Marcel Rogeat ne se montre partisan de la réglementation que dans la mesure où elle profite aux tenanciers, en leur octroyant le privilège de s'établir ouvertement. Il s'étonne même que l'Administration leur impose certaines restrictions. Pourquoi leur interdire de faire de la publicité? Comme tous les commerçants patentés, n'auraient-ils pas droit à user de la réclame à grand orchestre pour attirer la clientèle? Pourquoi persécuter leurs placiers et leurs agents de recrutement?

En somme, M. Rogeat approuve ce que le règlement tolère, l'exercice de la prostitution, mais il s'élève contre ses moyens de répression, où il ne voit qu'abus et incohérence. « C'est, dit-il, retirer d'une main ce qu'on donne de l'autre. » Il en vient même à dénoncer le rôle arbitraire et souvent provocateur des agents des mœurs sur la voie publique. Et je veux bien qu'il soit des cas où le délit offre moins de dangers que la répression.

En matière de mœurs et de pudeur, dit M. Rogeat, ce qu'un ou plusieurs agents auraient pu voir et constater à défaut d'autres représentants du public et portant plainte, ne devrait pas pouvoir être assimilé à un outrage public.

Les agents, selon lui, devraient alors se contenter de donner un avertissement salutaire aux délinquants. Ils cesseraient ainsi d'être les « tyrans » de la voie publique pour en devenir les « Anges gardiens ». Opinion fort soutenable, après tout. J'ajouterai même qu'en cas de plainte du public, il y aurait lieu d'examiner si cette plainte provient d'un véritable sentiment de pudeur outragée ou du désir de se mettre en évidence et de se faire délivrer un certificat de vertu, car comme l'a dit M. Chiappe, alors qu'il était Préfet de Police, du haut de la tribune du Conseil municipal:

On trouverait parfois plus de licence au cœur du spectateur faussement indigné que dans le spectacle lui-même.

A s'en tenir à cette façon de procéder, il est évident qu'on épargnerait bien des conséquences navrantes à des gens qui n'auront guère été qu'imprudents et inadvertants.

M. Rogeat dit encore :

La réglementation du rôle des filles sur la voie publique ne devrait pas s'inspirer de plus d'arrière-pensées que celles qui président à la réglementation de la circulation publique.

C'est donc qu'il n'approuve pas le droit que s'arroge la police des mœurs de les arrêter à tort et à travers sans mandat et de les incarcérer sans jugement. Cela était logique sous l'ancien régime puisqu'elles représentaient le Péché, que la police avait reçu mission de châtier, conformément aux commandements de l'Eglise, dont nos rois très chrétiens s'étaient institués les fidèles gardiens. Il n'en est plus de même aujourd'hui où la législation civile s'est affranchie de la tutelle de l'Eglise.

Et quand j'entends M. Rogeat se plaindre âprement d'un règlement « si mal étudié » qu'il sert de prétexte à « d'ignobles » chasses aux femmes dans les rues, à tant « d'interventions intempestives », de « brimades ridicules », il va même jusqu'à dire de « chantages » qui n'ont d'autre résultat que de déchaîner le scandale, je ne puis m'empêcher de constater qu'il se fait ainsi l'écho des doléances de l'*Union temporaire*.

Il avait donc tort, au début de son plaidoyer, de chercher à discréditer ses membres, en les traitant de cagots, d'hypocrites, et d'autres noms tout aussi dénués d'aménité. Et s'il avait mieux lu leurs bulletins, il se serait abstenu d'articuler contre eux des griefs inexistants.

ERNEST RAYNAUD.

GÉOGRAPHIE

L'Abyssinie-Ethiopie et le Maroc. — H. Baulig : *Amérique septentrionale, première partie, généralités, Canada* (tome XIII de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8° de 315 p. 64 fig. en texte, 57 pl. phot. et cartes hors texte, Paris, A. Colin, 1935.

Il n'y a rien de si dangereux que la fausse science ou la demi-science. L'ignorance est bien préférable. J'en ai eu la preuve par les arguments-massue qu'ont parfois utilisés les

partisans du transsaharien et du canal des Deux-Mers. Ces arguments, qui font impression d'abord, ne résistent pas à un examen serré. Il en est de même de quelques raisons mises en avant par la propagande italienne pour la justification de l'expédition d'Ethiopie. Tel est le cas de la comparaison établie entre les visées italiennes en Ethiopie et l'œuvre française au Maroc. Comparaison n'est pas raison, sans doute. Il n'en est pas moins vrai qu'à beaucoup de nos voisins transalpins, cette comparaison paraît un argument triomphant : j'ai pu m'en assurer lors d'un récent séjour près de la frontière d'Italie. Rien de plus fragile qu'un tel parallèle : il a pour lui quelques apparences spécieuses; il a contre lui un solide et mûr examen des faits, de tous les faits.

Il est bien entendu que je ne veux pas examiner le moins du monde si l'entreprise italienne est légitime ou non. Je la tiens provisoirement pour légitime. Mais je dis que notre succès à peu près assuré au Maroc ne permet pas de préjuger un succès analogue des Italiens en Ethiopie. Le cadre physique et humain et les conditions générales de l'entreprise sont tout différents.

Le Maroc est fait essentiellement de quelques grandes rides montagneuses et de vastes plaines côtières. Lyautey disait que les plaines, toutes de bons sols agricoles, quoique souvent altérées, composaient le *Maroc utile*. Le massif de l'Atlas n'est important que comme château d'eau; c'est à ce point de vue surtout que nous avons tenu à le soumettre; cette soumission, quoique malaisée, devait venir tôt ou tard, parce que les montagnards de l'Atlas dépendaient de la plaine pour leurs subsistances; il a fallu vingt ans pour les réduire, et la tâche n'est pas complètement achevée; nul ne doute, cependant, qu'elle le sera.

En Ethiopie, ce sont les montagnes elles-mêmes qui constituent la partie *utile*. Des montagnes aussi hautes et d'un accès beaucoup plus difficile que l'Atlas; la partie agricole est faite de leurs pentes entre 1.000 et 2.500 mètres; pentes fractionnées et coupées de murailles verticales; plus bas, le pays est malsain; plus haut, il arrive à la vaine pâture et aux rochers. La ceinture de plaines qui entoure au nord, à l'est et au sud-est le pays montagneux et qui se partage entre l'Erythrée, les

désert Danakil et l'Ogaden, est une contrée à peu près sans eau, en particulier dans le désert Danakil et dans l'Ogaden : ce sont des pays de la soif, avec de rares oasis en bordure de la barrière montagneuse; oasis malsaines où les Abyssins eux-mêmes n'aiment pas séjourner. L'empire d'Ethiopie, avec les limites que lui donnent nos cartes, s'étend bien au delà de ce faisceau de montagnes où la nation abyssine, à l'abri des remparts élevés par la nature, a défié les conquérants étrangers depuis deux mille ans.

Il y a peu de pays au monde où la formation de la nation et de l'Etat soit aussi exactement adaptée aux conditions naturelles. Cela donne à l'Ethiopie, malgré le caractère rudimentaire de l'Etat, une résistance et une solidité que le Maroc n'avait point.

Le Maroc, fait d'une juxtaposition de tribus d'origine arabe et surtout d'origine berbère plus ou moins soumises au sultan ou plus ou moins indociles, n'a jamais formé une nation. Tel fut à travers les âges le sort des Berbères : ils ne s'élevèrent guère au-dessus de la formation politique de la tribu; les empires berbères ne furent, depuis Massinissa et sans doute avant lui, que des agrégats provisoires et fragiles de tribus; le ciment religieux de l'Islam lui-même n'y put rien. Sauf sur quelques points, le Maroc n'a pas été un centre de fanatisme islamique. En raison de la longueur des côtes marocaines et de la présence d'assez nombreux ports, si pénible que fût leur accès, le Maroc a été ouvert depuis plusieurs centaines d'années aux infiltrations européennes.

En Ethiopie, la situation s'oppose point par point à celle du Maroc. La population amharique a formé de bonne heure une vraie nation. Une nation d'une nature particulière, sans doute, qui n'est pas sans analogie avec la France ou l'Allemagne du douzième siècle, car sa constitution sociale et politique est à la fois religieuse et féodale : le clergé copte et les grands feudataires sont les vrais maîtres du pays; l'autorité du Négus, souvent marchandée et disputée, ressemblait à celle des premiers Capétiens de France ou des Hohenstaufen d'Allemagne. La nation éthiopienne, qui n'a point de vue sur la mer, a été soigneusement tenue à l'écart, depuis mille ans, de toute infiltration et de toute influence étrangères. Les avions

de bombardement, les canons et les mitrailleuses pourront fort bien l'écraser sans la soumettre.

On pourrait ajouter que, comme base de départ pour une conquête, l'Algérie est cent fois supérieure à l'Erythrée et à la Somalie; que la France dispose d'un acquis colonial et d'une tradition coloniale que l'Italie ne possède pas; que notre légion étrangère a été et demeure un merveilleux instrument de combat et de pacification; que la conquête du Maroc a été un effort de longue haleine et qu'on peut se demander si l'Italie est capable d'un effort de ce genre. Mais ce sont là des considérations de politique générale. Elles sortent du domaine propre de la géographie. Il suffit de se maintenir dans ce domaine pour se rendre compte qu'entre l'affaire marocaine et l'affaire éthiopienne, il n'y a vraiment rien de commun.

§

L'Amérique septentrionale, c'est-à-dire l'Alaska, le Canada et les Etats-Unis, forme dans la *Géographie universelle* un tome XIII en deux volumes, l'un et l'autre rédigés par Henri Baulig, professeur à l'Université de Strasbourg et spécialiste bien connu des choses américaines depuis de nombreuses années. Le premier volume vient de paraître. Il comporte une étude d'ensemble, sous le titre **Généralités**, et en outre l'étude particulière du **Canada,** de l'Alaska et de Terre-Neuve.

Les savants d'Europe, habitués à des paysages fragmentés, variés et très divers sur de petites étendues, considèrent volontiers l'Amérique du Nord comme le continent des vastes *horizons* (un mot employé souvent par Baulig et que je suis loin de lui reprocher), relativement uniformes et identiques à eux-mêmes sur de grands espaces. Cela est vrai, en effet, pour le *Bouclier* canadien usé et modelé par la glaciation et en grande partie recouvert par la forêt; cela est vrai aussi pour la plaine du Mississipi, des Grands Lacs au golfe du Mexique. Mais cela n'est plus vrai dès qu'on aborde l'examen des régions plissées de l'est et surtout de l'ouest, où, sur une autre échelle de grandeur, la variété structurale et superficielle est au moins aussi grande que dans la petite Europe, et, comme en Europe, « indéchiffrable sans la clef que fournit l'histoire géologique ». La même variété paraît pour tout le continent au sujet des

zones et des régions de climat. Avec raison, Baulig ne se contente pas de la détermination de moyennes souvent illusoires. Il suit le cycle annuel des temps et des saisons et définit des régions et des zones climatiques. Une étude très poussée l'amène à énumérer une vingtaine de ces régions ou de ces zones, mais il serait vain de leur chercher sur les cartes des limites très précises : la géographie descriptive se heurte là à un écueil qu'elle n'évitera jamais entièrement. L'étude des eaux intérieures et extérieures est faite par Baulig avec toute la précision désirable. Notamment, je remarque avec plaisir qu'il donne aux mers bordières du continent, océans ou mers secondaires, une place plus grande que celle qui leur est assignée d'ordinaire dans les volumes de la *Géographie universelle*, conçue et exécutée, comme je l'ai déjà remarqué, sur un plan essentiellement « terrien ». Je note aussi comme très neuve l'étude de la végétation et des sols, et une tentative de reconstitution des paysages primitifs de l'Amérique du Nord, le monde animal compris. Des études très minutieuses, éclairant une conception vraiment synthétique de la géographie, amènent Baulig à penser que *les sols tendent, au cours d'une évolution graduelle, à se mettre en équilibre avec le climat et la végétation.* Cette remarque mérite d'être montée en épingle. Elle doit prendre rang parmi les idées directrices de la nouvelle science qui se constitue sous nos yeux, la *géochimie* ou chimie des sols. Une autre remarque moins originale (elle a été souvent faite sous d'autres formes), c'est qu'en Amérique du Nord comme dans tous les pays soumis à l'effort d'adaptation des peuples de race blanche, « le paysage originel devient très souvent méconnaissable aux yeux du profane ». Rien n'est plus vrai pour les deux Far West du Canada et des Etats-Unis.

La reconstitution du paysage originel de l'Amérique du Nord conduit naturellement à l'étude de la race humaine que nous considérons comme primitive sur ce continent, les Indiens ou Peaux-Rouges, bien que cette race n'y soit pas très ancienne. Les Peaux-Rouges devaient être un million à l'arrivée des Européens; refoulés et décimés par la conquête blanche, ils ne sont plus que 400.000 aujourd'hui, et encore sont-ils métissés pour plus de moitié. Il est peu probable qu'à peu

près fixés au sol et plus ou moins civilisés ou adaptés, ils disparaissent entièrement. Baulig passe alors à l'histoire des découvertes maritimes et des fondations coloniales sur les vastes territoires qui forment aujourd'hui les Etats-Unis et le Canada. Cette conquête du sol par les pionniers et les colons d'Europe vient à sa place pour le Canada; il semble que pour les Etats-Unis, elle eût été mieux placée en tête du second volume; il y a un lien si étroit entre le travail historique du pionnier depuis trois siècles et la situation présente des Etats-Unis, qu'on n'admet pas aisément que leur étude soit séparée. Que cette faute de plan soit le résultat de nécessités d'édition, la chose est bien possible. Ce n'est pas la première fois que je remarque que dans la *Géographie universelle*, le plan d'édition a nui à l'exécution, au dommage des auteurs et sans doute contre leurs vœux secrets.

L'étude particulière de l'Alaska, de Terre-Neuve et du Canada est faite suivant la méthode régionale largement comprise : pour la Puissance du Canada, sont d'abord groupés les petits Etats maritimes de l'est, « régions de conservatisme et d'économie attardée »; viennent ensuite le vieux Canada français, Québec et Montréal, terre de forêts, de culture, d'élevage et de commerce, et le vieux Canada anglais, l'Ontario (Toronto et Hamilton), terre de forêts, de culture, de mines et d'usines; puis le nouveau Canada du Far-West, la terre du blé; enfin la Colombie britannique des Rocheuses et du Pacifique; le tout relié par ce vaste réseau de transcontinentaux qui, pour une population trop faible et un trafic forcément insuffisant, a imposé au Canada des charges exagérées.

Bien souvent a été mise en lumière la vitalité de l'élément français au vieux Canada, sa robuste natalité et sa fidélité à sa langue ainsi qu'à ses vieilles traditions religieuses et sociales. Il ne faudrait pas trop s'y fier dans l'avenir. Les changements alarmants que nous révèlent en Europe et en Amérique les statistiques démographiques, et qui ne signifient rien de moins, en général, qu'une diminution de la vitalité et du pouvoir d'expansion des peuples de race blanche, atteignent aussi le Canada français : d'une manière moins profonde, cependant, que le Canada anglais.

Les effets de la crise qui secoue depuis cinq ans le monde

entier ont été plus graves peut-être au Canada que partout ailleurs. Ils ont rendu évidente la fragilité d'une économie fondée sur la production à outrance et sur les exportations de masse. Les tentatives d'économie dirigée ont naturellement fait faillite. Le Canada ne reviendra à la santé, comme tous les pays du monde, qu'avec le rétablissement d'un commerce international régulier, appuyé sur des monnaies saines.

CAMILLE VALLAUX.

LES REVUES

Marsyas : le « monostiche » ou poème en un seul vers, inventé par M. Emmanuel Lochac; 21 monostiches composent un cippe; le cippe sur la cime. — L'adieu à Henri de Régnier : *le Divan; la Revue des Poètes* : MM. A. Bellessort et Maurice Donnay; *la Revue hebdomadaire*: M. J.-N. Faure-Biguet; *Europe*: M. René Lalou. — Mémento.

Marsyas (mai) offre au monde poétique une forme nouvelle de l'expression. Son inventeur est M. Emmanuel Lochac. Il a nommé sa création : le *monostiche*. Sa découverte est le poème composé d'un seul vers alexandrin. « C'est presque un genre nouveau », écrit M. Georges Lafourcade dans sa préface aux dix-sept « cippes » que publie la revue et dont chacun assemble vingt et un monostiches. Le commentateur nous renseigne ainsi :

Nul ne saura combien de fois ces 350 vers ont été recommencés, modifiés, transformés, par quel crible ils ont été passés, combien d'heures de vie et d'activité ils enferment, combien d'années d'expérience ils résument :

Chétive arrière-cour, cuve des crépuscules.
Rembranesque passé qu'éclaire une bougie.
Ta jeunesse parée est en moi, qui t'attend.

Le monostiche, ainsi conçu et réalisé, est bien un poème en un vers. Privé du balancement de la rime et des battements d'ailes de la rhétorique, il gagne le ciel d'un coup comme une flèche et en redescend d'un coup comme un vautour, rapportant une proie substantielle dans ses serres.

Et le lecteur sentira que ces vers détachés, dont chacun forme un tout, une somme, mais que, par scrupule d'artiste, le poète a voulu réunir en gerbes étranges et symétriques, en « cippes », élevés aux grands carrefours de sa vie, telles des colonnes allégoriques couvertes d'hiéroplyphes, — le lecteur sentira que ces vers restent collés par un coin à la mémoire, y adhèrent, s'y incrustent, s'y creusent un relief chaque jour plus profond comme avec un acide. *Marsyas*

a voulu donner à la critique une nouvelle occasion de laisser passer inaperçue — ne disons pas un chef-d'œuvre, pour n'effrayer personne, — mais une œuvre qui, dans la confusion poétique actuelle, n'a pas de mal à faire figure de chef-d'œuvre.

Il est évident que, si « le génie est une longue patience », M. Lochac a du génie. En tout cas, il a du talent. A vrai dire, le monostiche serait assez le quatorzième vers d'un sonnet dont on supprimerait les treize vers précédents. Ainsi, la dernière prose de Malarmé : *Un coup de dés* résulte de suppressions qui châtient un texte et sont apparentes par les blancs au milieu desquels l'imprimerie fixe des framents elliptiques. Ainsi, de l'Acropole où gisent d'émouvants débris autour du Parthénon. Ce que brise le Temps — cette barbarie que l'homme n'a pas encore égalée — gagne une grandeur que l'architecture intacte ne suggérerait pas toujours. Quand le poète efface, il fait supérieurement œuvre d'art, parce que l'art, c'est choisir. Encore faut-il garder le lien sans lequel il n'y a que des matériaux et pas un tout.

Quand M. Lochac compose ce monostiche diractique :

Ton art soit l'écureuil dans une clairière

s'il croit avoir enfermé dans ces douze pieds un sens plein, nombre de nos lecteurs le chercheront sans le découvrir. Mais on aimera unanimement cette notation d'une heureuse justesse :

Promenade au couchant, plus sombre à chaque allée.

Feu Jean Dolent, l'amoureux d'art, fixa en prose toute sa vie ses impressions dont il a composé de petits livres pareils à des drageoirs emplis de pilules versicolores très exquises à l'intelligence. Elle s'amuse à ceci : « femmes maigres, courses plates ». Elle est moins contente de ce monostiche :

Vieux siècles s'enfonçant au trot des chevaux morts.

Puisque la rime n'astreint pas M. Lochac, pourquoi fait-il trotter des chevaux sans vie, alors qu'il pouvait les qualifier de mille adjectifs leur conservant avec le souffle la faculté du trot?

Afin que l'on juge librement du mérite de l'auteur, voici l'un de ses « cippes ». Son titre nous l'a recommandé, et ce

fait qu'il est isolé, au lieu que les seize autres vont groupés par quatre, inspirés respectivement et dans cet ordre par : la forêt, la montagne, la vallée et l'archipel.

LE CIPPE SUR LA CIME

Le silence parfait ouvre un espace immense.
Les consolations... (superflu que le reste!)
Sous ce baldaquin bleu, semé de froids soleils.
Or vous nous répondez, pitiés et nostalgies.
Tout insensible, en bref, se découvre un grand sage.
Fastidieux sommets sans nos sens émotifs!
Tout au plus, crois la vie une école pour bêtes.
Faux, qui ne satisfait aussi la conscience!
O sinuosités du temps dans l'infini.
Nébuleuse effeuillée au cours de mille vies.
Chargez-vous de la suite, inventives étoiles!
Cime de l'Ararat, vermeille intuition!
Chaos que soumettra notre éclair d'existence.
Nous serons, Saharas célestes, vos citernes.
...Vomi le chloroforme éventé de la Mort...
Le néant, c'est bien peu pour les hôtes d'un astre.
Tout savoir qui rabaisse, au bout n'est que poussière.
Puisses-tu m'accueillir, ma sœur Compassion!
Seulement, la sierra s'efface, et brille l'Ourse.
Immuable souhait, survis à l'espérance.
Je ne bouge : j'attends qu'on me veuille vainqueur.

§

Le Divan (juin) qui publiera en juillet un article de M. Edmon Pilon sur Henri de Régnier, rend hommage en ces termes au grand poète que nous venons de perdre :

Henri de Régnier a porté la noblesse de sa profession à la hauteur d'un exemple. Il nous avait inspiré de tout temps la plus réelle admiration à laquelle nous devions bientôt joindre les sentiments de la plus vive gratitude pour la bienveillance constante qu'il ne cessa de nous témoigner.

La Revue des Poètes (15 juin), en deuil d'Henri de Régnier, a choisi pour interprète de son admiration et de ses regrets M. André Bellessort qui profite de l'occasion pour rouvrir le procès académique du symbolisme et du vers libre. Il constate la « faillite » de ce dernier juste à un moment où

la liberté du vers s'affirme partout de telle sorte que rime, raison, rythme, harmonie, logique de l'image, exactitude des couleurs, ponctuation, ne comptent plus dans les buts de la jeunesse qui se manifeste en littérature par lignes inégales.

« Prenez les livres d'Henri de Régnier : ils vous dispenseront de lire les autres », déclare M. André Bellessort, un des quelque vingt ou vingt-cinq professeurs qui siègent actuellement sous la coupole. C'est en cette qualité et par privilège d'une érudition boudeuse que M. Bellessort attribue pour maîtres à notre Régnier Ronsard et Chénier. Il daigne citer Heredia par incidence et ignore Stéphane Mallarmé. Ce n'est pas mal pour un universitaire, critique de profession, en 1936.

Il concède, parlant du poète de *l'Alérion*, de *la Gardienne* : « je dirais qu'il a été notre plus grand élégiaque ». Là-dessus, M. André Bellessort se résout à la louange, encore que mitigée, retenue. Cela sent le pensum. Cette fois, il est infligé au magister. Lisez plutôt :

Ce n'est pas à dire qu'il soit incapable de force et de grandeur. Les Inscriptions pour les treize portes de la Ville, *ou le* Bûcher d'Hercule *dans les* Médailles d'argile, A Othello dans *le* Miroir des Heures, *et tant d'autres poèmes, prouvent qu'il aurait* [sic] *pu, lui aussi, « tendre une corde d'airain ». Mais son domaine, son royaume, c'est la sensualité mélancolique et la rêverie : il a su y imprimer sa marque personnelle. Sa poésie est parfois simple comme le bruit frais d'une fontaine et parfois somptueuse comme le linceul de pourpre où Renan roule les dieux morts. Elle a quelque chose de hautain et en même temps d'abandonné. Sa démarche évoque souvent la lenteur d'une dogaresse qui laisse négligemment sa traîne balayer des degrés de marbre pur. Jusque dans ses énumérations accoutumées :* Dans le bazar bruyant, mystérieux et sombre, — Qui sent l'huile, le fruit, le cuir et le jasmin, — j'ai marchandé longtemps et touché de la main — Le harnais, le tapis, la figue et le concombre; *jusque dans le balancement si fréquent des deux hémistiches de son vers :* Moi, le Barreur de poupe, et le Veilleur de proue — Qui connus... — La torche qui s'embrase et la cendre de l'urne, — Et le fruit mûr saignant et la tête coupée... », *jusque dans la monotonie de ses rythmes, cette poésie unique nous enveloppe d'un charme à la fois impérieux et caressant; et, bien qu'il semble facile de l'imiter, elle demeure inimitable. Henri de Régnier seul pouvait soutenir ces négligences volontaires, si voluptueusement musicales. La volupté fut l'âme de son œuvre avec tout ce qu'elle comporte de lassitude triste et de nos-*

talgie et d'amertume et de songe. Jamais poète n'en a tiré d'accents plus émouvants et plus beaux. Il y en a de délicieusement purs, il y en a de sombres...

La même revue recueille une allocution de M. Maurice Donnay à des poètes. Il leur parla de Pierre de Nolhac et d'Henri de Régnier avec la gentillesse d'un authentique poète qui sait sa propre mesure, dépeignant d'abord le premier :

Vers la fin de sa vie, sa démarche chancelante, son dos voûté, ses cheveux toujours longs, sa barbe longue aussi, ses grands yeux bleus ternis par les longues lectures, il avait tant lu, tant déchiffré de textes aux écritures difficiles, tout cela composait un personnage singulier. Un jour que nous le voyions descendre de voiture à la porte de l'Institut, Henri de Régnier me disait : « Il a l'air d'un humaniste de conte de fées. » On n'eût pas été étonné de le voir descendre d'un petit carrosse taillé dans une citrouille et traîné par des dragons verts. Et cela était très bien ainsi, car les personnages originaux sont rares de notre temps. C'était d'ailleurs le plus affable, le plus sociable, le plus serviable des confrères. Quand on l'allait voir au musée Jacquemart-André et qu'on le découvrait, dans son grand cabinet de travail, enfoui parmi des tas de livres, il avait l'air d'un patriarche, avec une voix d'outre-tombe; mais il rajeunissait soudain, si on lui parlait de poésie.

Et voilà qu'un nouveau deuil frappe la poésie et les poètes, et ce deuil récent étend sur cette fête un voile de tristesse. Je prononçais tout à l'heure le nom d'Henri de Régnier. Ce nom était aimé et admiré de nous tous. Avec lui, c'est un poète rare, un gentilhomme de poésie et de lettres qui disparaît. Pierre de Nolhac, Henri de Régnier, les aînés s'en vont; mais les jeunes restent pour cueillir le rameau immortel, le Rameau d'or.

La Revue hebdomadaire (13 juin) donne un « Portrait d'Henri de Régnier » par M. J.-N. Faure-Biguet. L'auteur lui-même suggère que « esquisse incertaine » conviendrait mieux à la représentation du modèle qui lui semble avoir « vécu et travaillé dans la frange que le tissu du songe laisse traîner sur le réel ».

Au *Mercure* de la rue de l'Echaudé, un des casiers ouverts de la salle de rédaction faits de bois blanc contenait la pipe en bois de merisier et le paquet gris de tabac scaferlati ordinaire, de l'aîné très admiré déjà que nous nommions « Monsieur de Régnier», au lieu que nous disions : « Stuart » au

cher Merrill. Qui les a vus ensemble étant de leur compagnie témoignera d'un Henri de Régnier véritable vivant qui projetait son ombre déliée sur une incontestable réalité. Il contait en causeur qui pouvait tout dire. Le comte de Mun l'aurait entendu avec plaisir et lui eût épargné plus tard la mercuriale bourrue dont il gâta la réception du poète à l'Académie.

Qu'il est bien et consolant que la jeunesse d'aujourd'hui honore l'œuvre de Régnier et l'homme digne qu'il fut!

Je me souviens — conte M. Faure-Biguet — d'un après-midi d'il y a deux ans que je passai rue Boissière, à écouter Henri de Régnier qui me parlait de la poésie et des jeunes poètes. Ses longs doigts, dont Bataille a bien exprimé le caractère dans le portrait qu'il fit de l'auteur de *Tel qu'en songe*, feuilletaient deux ou trois recueils nouveaux, qu'il venait de recevoir.

— Ah! me dit-il, beaucoup de jeunes gens savent maintenant faire des vers, mieux que nous ne faisions autrefois. Je n'ai pas de nom à vous donner, parce que rien ne se dessine de vraiment exceptionnel dans le domaine poétique, je lis un grand nombre de beaux vers...

Il y eut un petit silence, et j'interprétai sa pause, d'un : « Trop de beaux vers! » qui fit sourire Régnier.

— Mais non, mais non, murmura-t-il. Il n'y en a jamais trop.

Puis il ajouta :

— J'espère toujours un grand choc.

Et c'était vrai, certainement, car il aimait la poésie, ce que ne font pas tous les poètes.

Il l'avait aimée dès sa prime jeunesse, spontanément, parce que c'était son moyen naturel d'expression. Elle était avant tout, pour lui, un chant.

> En allant vers la ville où l'on chante aux terrasses
> Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de fiancées...

M. René Lalou était sur la terrasse du château de Versailles, lorsque M. F. Mauriac lui apprit la mort de Régnier. Il écrit dans **Europe** (15 juin) :

Il était résolument un homme du passé. Il le montrait par son goût de ces ordonnances, de ces symétries qui, jadis expressions d'une âme, n'en gardent plus que le lointain reflet. Ces vers aux hémistiches parallèles, cette prose où flotte une odeur de pastiche furent deux moyens d'évasion pour le poète et le romancier. Certes, il faut beaucoup d'orgueil pour donner à un livre de tour confidentiel ce

titre : *Moi, Elle et Lui*. Mais il faut avoir bien souffert pour inscrire en tête d'un recueil d'aphorismes ces deux mots désespérés : « Vivre avilit. » Sous cette armure de hautaine fierté battait un cœur vulnérable.

La place d'Henri de Régnier dans l'histoire de la poésie française apparaît déjà nettement définie en cette année où l'on commémore le cinquantenaire du Symbolisme. Il appartient à ce mouvement et fut même un des rares symbolistes qui surent tirer du vers libre une musique originale. En même temps, il aura contribué avec Moréas à intégrer l'apport symboliste dans la tradition nationale. Il était parfaitement légitime que ce disciple de Mallarmé portât l'épée d'académicien de Leconte de Lisle et de Heredia; il les avait réconciliés dans son œuvre sans les trahir.

Ce qu'il a chanté avec un accent bien personnel et profondément émouvant, ce fut le *durus Amor*. Même lorsqu'il en exaltait les joies dans les instants où

> Le sourire fait une rose de la bouche,

il y mêlait une subtile mélancolie, nous conviant à respirer

> Et ce parfum du soir et cette odeur d'automne
> Qui s'exhalent de l'ombre avec la fin du jour.

Centaures cabrés, élégants seigneurs, passants d'aujourd'hui, il les a tous dépeints soumis à cette adorable et cruelle fatalité de l'amour. Ce paganisme lucrétien, où s'unissent l'odeur de la fleur et le goût de la cendre, demeure la plus haute inspiration d'Henri de Régnier. Par elle il a dépassé ce que l'on a convenu d'appeler « les sentiments aristocratiques » pour traduire une des plus poignantes complexités de l'âme humaine.

MÉMENTO. — *L'Idée libre* (juin) : « Le christianisme des banquiers » par M. L. Launay. — « Le mysticisme religieux » par M. Jean Cotereau.

Combat (juin) : « Paul Valéry ou l'ennemi de ce temps », par M. René Vincent.

Jeux (mai-juin) : « Paysages intérieurs », poèmes de M. Maurice Fombeure. — « Fleur coupée » poésie de M. G. Paul-Henri. — « Spirales », par M. Maurice Peyssou.

Les Cahiers Aurevilliens (juin) reproduisent un « Jules Barbey d'Aurevilly » de Théophile Silvestre paru en 1861 dans *Figaro* et qui est un fier portrait du Connétable. — M. René Dumesnil en étudie les relations avec Flaubert, dans un essai d'un gros intérêt. — M. Jules Bertaut traite de Barbey « critique des modes » et M. Jean de Beaulieu, de Théophile Silvestre.

La Revue Universelle (15 juin) : « Comment ils surent », récit de

M. J. de La Varende. — M. L. Rebatet : « Le cœur et l'esprit de Cézanne ». — Le chapitre IV de « Genève contre la paix », critique politico-diplomatique de M. de Saint-Aulaire.

La Vie (15 juin) : « Henri de Régnier » par M. René Maran.

L'Archer (mai) : « Allemagne 1936 » par XXX. — De M. Touny-Lérys : « Georges Duhamel et le sentiment de la mesure ». — « De la Révolte à l'Ironie », par Campagnou. — Suite des notes de guerre de M. le docteur Paul Voivenel. Ceci est du 23 octobre 1918 :

Soleil. A 2 heures, blancheurs d'infirmières dans la campagne. Beaucoup accompagnées d'un médecin. Les couples.

Mais un mort s'en va au cimetière, furtivement.

Ceci, du 26 :

Nous parlons de l'automatisme spécialisé des Américains, de leur « taylorisme ».

Ils s'embouteillent à Saint-Mihiel. Ils n'ont pas la guerre dans leurs réflexes. Ils se trompaient : du foin aux fantassins, du pain aux artilleurs, des obus aux ambulances. Spécialisation chirurgicale, si bien que le « chirurgien à ventre » demande « ce qu'il faut faire pour le bras. » Ils veulent des règles où tout soit prévu.

Le paysan français comme adaptation est supérieur à tout le monde.

Le Mois (mai à juin) : Anonyme : « Asepsie et stérilisation totale », vulgarisation d'une découverte du professeur Gudin, de Rio de Janeiro, assurant la purification du milieu opératoire.

Commune (juin) : De M. H. de Montherlant : « Les jeunes filles ». — « Les beaux quartiers » par M. Aragon. — M. J. Bartoli : « Le colonel Lawrence et l'Impérialisme ». — Poèmes de MM. T. Rémy, K. Fearing, J. Lartigue. — « De l'Idéalisme au matérialisme » par M. Lucien Henry.

Le Correspondant (25 mai) : « Boileau », par M. Jean Calvet. — De M. Ernest Lémonon : « Le Japon d'aujourd'hui ».

Les Humbles (mai) : « Poème hérétique » par M. Ch. Sanglier. — « Loki le justicier », par M. Régis Messac.

Arts et Idées (juin) : « Nathanaël, enfant perdu », par M. L. Combelle. — M. Ramon Massiez : « La Pucelle » de Shakespeare. — « Le spectre de la faute » poésie de M. C. Erème.

La Nouvelle Revue Critique (juin) : M. A. Lebois : « La Haine du Philistin chez Jules Renard. — « L'abandon à l'automne », poème de M. Tristan Lamoureux.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un discours de réception à l'Académie française (*le Temps*, *le Journal des Débats*, 26 juin). — Hommage à Georges Duhamel (*le Journal*, 24 juin, *Paris-Soir*, *l'Intransigeant*, 26 juin). — Il était une fois un poète... (1916-1936) (*la Patrie humaine*, numéro spécial, juin). — Souvenirs des « Ambassadeurs » (*l'Echo d'Oran*, 25 mai). — Au temps où Robert de Flers jouait la comédie (*le Journal*, 21 juin). — Deux aspects de la douceur de vivre (*le Journal de Moscou*, 12 mai, *le Journal*, 18 juin).

Un discours de réception à l'Académie française peut-il rentrer dans une rubrique sonsacré aux *Journaux?* Sans doute c'est dans **le Temps,** c'est dans **les Débats** qu'on va le chercher. Mais par son caractère, par son importance, tel discours va au delà du journal. J'entends que si le journal passe, le discours reste. Ainsi le discours de réception de M. Georges Duhamel : nos petits-neveux le placeront à côté de certain article que le *Mercure* a publié : « la passion de la mesure » a trouvé, en effet, dans ce discours, son illustration. Et la particulière atmosphère qui fait qu'avec juin 1936 on vit deux sortes de drapeaux se partager les fenêtres, le centenaire de Rouget de Lisle apparaître comme la consécration d'un hymne national rendu à son inspiration première : l'amour de la patrie, — cette atmosphère conférait aux paroles de Duhamel une exceptionnelle gravité.

Il n'y a pas de gravité qu'elle ne se pare d'un sourire, on l'a bien vu lorsque, par allusion aux nuances dont se piquent les meilleures biographies de G. Lenôtre — l'obstination, notamment, à faire, de *Gosselin, Georges* — le successeur de l'historien a dit :

Reconnaissez, messieurs, à ces incertitudes, reconnaissez que nous approchons de l'histoire.

C'est une page de l'histoire de France, que le discours de M. Georges Duhamel, tant par ce qui a rapport à la Révolution de 89-92, objet des ouvrages de son prédécesseur, tant par la revue des sentiments qu'on voit depuis quelque temps à beaucoup de gens. A l'homme d'aujourd'hui, il m'a paru que Duhamel opposait l'homme éternel, à la France telle qu'elle s'exprime présentement, la France du passé et de l'avenir. Les essais romanesques et dramatiques où l'on peut reconnaître l'arrière-faix du singulier génie d'un Freud passeront, déjà ont passé; au contraire le talent de René Bazin, beaucoup trop franc et naïf pour céder aux engouements, demeure. Ce qui ne veut point dire que les genres les plus opposés ne puissent constituer le trésor littéraire de la France.

Si la littérature française est l'incomparable monument que nous ne nous lassons pas de chérir, dit M. Georges Duhamel, c'est qu'elle

est l'œuvre d'esprits infiniments divers et souvent même contradictoires. Ce serait bien mal aimer la patrie de la variété que de penser qu'elle pourrait être représentée par un seul esprit ou même par une seule famille d'esprits. La grandeur de notre pays tient à cette diversité prodigieuse qui se manifeste aussi bien dans le génie des créateurs que dans les fruits et les présents de la terre. Pour que la France soit la France, il faut que Gérard de Nerval rêve et que Boileau disserte, il faut que Bossuet tonne et que Verlaine soupire. Pour que notre pays soit le surprenant pays que nous admirons, il nous faut saluer tour à tour Pascal et Diderot, Paul Claudel et André Gide.

Aussi a-t-on vu sans gêne M. Henry Bordeaux, plus habitué à saluer René Bazin, saluer Georges Duhamel. De *la Terre qui meurt* à *Vie des Martyrs,* il y a la différence de la paix à la guerre. Avec 1914, ce n'était plus seulement la terre, qui mourait, c'était les hommes; ils mouraient, oui, pour la défendre. Et la guerre finie, la terre meurtrie mais sauvée, quel problème se pose avec le plus d'acuité, à travers les dures réalités du chômage, sinon le retour à la terre? *La Terre va-t-elle mourir?* demandait M. Raoul Toscan dans *la Dépêche du Berry* — nous le rappelions récemment — quelques années après l'armistice. Sur ce que fut l'affreuse période où la voix du canon l'emportait sur les voix de la raison et du cœur, on doit à M. Henry Bordeaux ce couplet, qui, par l'anecdote, fournit à un des plus beaux livres du nouvel académicien la saisissante image d'un Duhamel étroitement mêlé à la vie des martyrs :

Je me suis trouvé un jour, dit M. Henry Bordeaux, dans un congrès médical où le docteur Barbarin, qui fut président de la Société des chirurgiens de France, rappela ses souvenirs de la bataille de la Somme. Le nombre des blessés submergeait le service médical. Des organisations de fortune permettaient à peine de faire face à cette invasion douloureuse. Un aide-major vint alors se présenter. Il avait demandé la faveur d'assister ses camarades. Le docteur, méfiant, voulut le charger du soin des parterres cultivés autour des tentes pour relever le moral des blessés. « Soigner des fleurs au milieu de tant de misères, ah ! non ! » protesta le nouveau venu... Et il demanda qu'on lui confiât la tente d'isolement pour les gangrènes gazeuses. On ne le revit plus; il s'enferma avec les moribonds pendant des semaines, s'efforçant de rendre la souffrance moins vive et la mort plus douce...

Ce camarade, monsieur, c'était vous.

§

Trois camarades, trois membres de l'Association des écrivains combattants ont fait de leurs hommages comme une préface au discours de M. Henry Bordeaux. Dans **le Journal,** M. Jacques Boulenger, qui disait de Duhamel :

C'était d'abord un homme d'histoire; puis ç'a été un homme de plume, et en outre ce sera jeudi un homme d'épée.

Cette épée dont Duhamel disait, à la veille de sa réception, aux amis qui venaient de la lui remettre : « Et si j'allais m'en servir! Que vous êtes imprudent! », quitte à ajouter : « Non! si vous apprenez un jour qu'un académicien a pourfendu son voisin de travail ou s'est jeté, lame au clair, vers le pont des Arts... soyez certains que ce ne sera pas moi. » Et son discours l'a bien fait voir.

Dans **Paris-Soir** (où M. Pierre-Jean Launay citait ces propos), c'est M. Roland Dorgelès qui disait à l'auteur de *Civilisation,* parlant des blessés :

Votre nouveau costume ne les empêche pas de voir, vingt ans en arrière, le petit médecin à un galon qui se penchait sur eux avec des mots d'espoir.

Dans **l'Intransigeant,** enfin, c'est M. Henry Malherbe qui rappelait ces mots d'une citation à l'ordre de l'armée :

« ...Adoré de ses blessés... »

Il y a les morts, hélas! et à ceux-là tout est interdit, même d'adorer le camarade qui berça leur fin, qui évoqua avec l'humble Mercier expirant l'odeur des genévriers, le jaillissement des sources d'un village du Cantal.

Ce n'est pas le hasard, ô Duhamel! remarquait Dorgelès, qui a placé sur votre cheminée des urnes funéraires. Le sort vous avait de tout temps désigné pour recueillir dans les vases d'argile la cendre de jeunes hommes, sacrifiés à des dieux infernaux.

§

Sylvain Royé était de ces jeunes hommes, qui porté disparu à Douaumont, en 1916, fut identifié en 1925, ce dont ses amis ont seulement connaissance maintenant. M. Charles-Henry

Hirsch a cité dans le *Mercure* le si émouvant poème que *le Divan* a publié à l'occasion du vingtième anniversaire de Sylvain Royé. Mme Henriette Sauret, dans **la Patrie Humaine,** « le grand hebdomadaire du pacifisme intégral », met en épigraphe à une étude sur Sylvain Royé ces paroles du Maréchal Pétain, — alors général, — en date du 12 avril 1916 :

Mon cœur se serrait quand je voyais au front de Verdun nos jeunes gens de vingt ans. Du perron de la mairie de Sailly, je les voyais monter en ligne. Ils s'excitaient à paraître indifférents par des chants ou par des galéjades, mais quel découragement et quelle lassitude quand ils revenaient ! Leur regard — insaisissable ! — semblait figé par une vision d'épouvante.

Sylvain Royé, qui dans *la Prière des Tranchées* implorait :

...D'autres heures naîtront plus belles et meilleures,
La Victoire luira sur le dernier combat,
Seigneur ! faites que ceux qui connaîtront ces heures
Se souviennent de ceux qui ne reviendront pas

n'est pas revenu. Mme Henriette Sauret le ressuscite dans ce portrait :

A l'aube de 1912, il avait eu ses vingt ans, il portait, dans la vie inquiète et passionnée de l'avant-guerre, un beau corps et une âme plus belle encore. Bon, sensible, généreux, il ne savait pas ce que c'était que de faire du mal, même en paroles. Mince, gracieux, il semblait un artiste du Quattrocento et un trouvère de cour d'amour, égaré sous le complet veston.

C'était notre Prince, oui, au moment où des jeunes gens qui s'appelaient Jeanne Nérel, André Biguet, Marcel Ormoy, à ne parler que des morts, se retrouvaient dans un café de la Place de l'Odéon, à l'appel de Mme Henriette Sauret, animatrice de *l'Oasis*. Un livre de poèmes, *l'Ame sans miroir*, une pièce, *le Roi de Rêve*, formaient le bagage auquel s'ajoute *le Livre de l'Holocauste*, encore inédit.

Faut-il croire avec la collaboratrice de *la Patrie Humaine* que, avant la guerre, nous vivions d'une « vie inquiète, passionnée » ? Passionnée, bien sûr, mais inquiète ? Lorsque Sylvain Royé, ignorant de son destin, écrivait :

Je me tuerai, un soir d'été, dans le jardin

il sacrifiait à la littérature. Mais la vie s'écoulait, sauf acci-

dent, heureuse. J'en trouve le reflet dans les « Souvenirs des Ambassadeurs » que M. Michel Maubourg relate dans **l'Echo d'Oran**; dans l'évocation que Mme Colette fait dans *le Journal* du salon de Mme de Caillavet.

Si on nous avait interrogés, mon ami Mousseau et moi, sur ce que nous avions vu aux « Ambassadeurs », écrit M. Michel Maubourg, nous aurions pu conclure en toute sincérité, après une énumération consciencieuse : « C'était joli. » Un Mousseau d'aujourd'hui répondrait : « C'était marrant! » Savourons la nuance.

Mais nos parents ne nous interrogeaient pas. Leur mutisme même exprimait la limite à ne pas franchir; et une égale discrétion s'observait sur tous les terrains. On se tenait sur la réserve, on ménageait les convenances, c'est-à-dire, au fond, l'opinion, la liberté du prochain. Il n'en fallait pas plus pour donner à la vie une douceur, une facilité, un ordre, un sens, une certitude, une dignité qu'elle ne retrouvera plus jamais.

Parlant de Gaston Arman de Caillavet, le fils de la célèbre amie d'Anatole France :

Il était alors un jeune homme brun, dit Mme Colette, pas très gai. Il riait surtout des yeux, d'un rire prompt à s'effacer. Il venait de se marier et tous les regards fêtaient sa jeune femme, couronnée d'un câble de cheveux d'or, pareille aux fruits veloutés, aux roses, riche de santé autant que de beauté adolescente encore; elle jouait la comédie, chantait l'opérette dans les salons de sa belle-mère, avenue Hoche.

Du fond, de ma timidité triste de ce temps-là, j'admirais sans réserve « Madame de Caillavet la jeune », sa voix adroite, son abatage, son éclatante humeur de mariée heureuse, son assurance d'enfant à qui personne n'a jamais fait de mal. Elle touchait familièrement aux reliques de l'hôtel Caillavet, cires perdues, bibelots rares et précieuses reliures, collection de minuscules lorgnettes directoire...

Jeudi dernier, je la regardais encore, dans une baignoire du Théâtre Français, et je songeais : « Voilà donc la responsable. Sans elle, point de raison sociale Flers-Caillavet. Point de *Chonchette* pour Dearly et Alice Bonheur; point de *Travaux d'Hercule* pour Diéterle et Tarride, ni de *Sire de Vergy* pour Lavallière et tous les *Papa*, les *Ange du foyer* restaient dans les limbes, avec dix autres comédies... » Car Robert de Flers n'écrivit, d'abord sans Gaston, puis avec Gaston, que pour amuser, hisser sur une estrade, costumer, admirer l'impérieuse enfant qui aimait par-dessus tout jouer la co-

médie et chanter. Robert de Flers jouait avec elle; il fut si mauvais dans *Chonchette* qu'il se retira le rôle, où Dearly se montra — nous le croirons facilement — beaucoup meilleur...

Il est piquant que tant d'œuvres légères, les plus longs succès de l'époque 1901-1914, soient nées avenue Hoche, sous des lambris sourcilleux, des lustres à grandes larmes de cristal, dans la longue galerie à trois fenêtres, dans une certaine petite pièce basse et sombre, asile des beaux livres anciens, entre des murs qui virent l'enfance de l'auteur dramatique et reçurent pendant plusieurs lustres la visite quotidienne d'Anatole France.

Le bon temps, sans doute. Mais il n'est pas sûr que nos descendants ne tiendront pas pour le bon temps notre siècle. D'un bout à l'autre du monde, ce ne sont que plaisirs... En voici deux exemples :

Ouvrons **le Journal de Moscou.** Au cours d'un compte rendu du spectable du 1er mai qui fut donné au Théâtre de l'Art populaire, on peut lire :

Les danses et les jeux théâtralisés des peuples du Nord, qu'on a vus pour la première fois à Moscou, présentent un intérêt particulier.

...Ce qui frappe c'est l'art qu'ont les peuples du Nord à imiter les animaux. Les exécutants créent des figures vraiment artistiques d'animaux, en recourant, en particulier, à des gestes des mains d'une force d'expression exceptionnelle.

Dans la *danse du veau marin*, les Koriaks imitent avec un art consommé tous les mouvements de l'animal. Les mains des femmes deviennent des nageoires, et on croit voir sur la scène des blocs de glace et le littoral de l'Arctique couvert de neige.

Les Esquimaux et les Tchouktchis affublés d'un petit chapeau noir et de gants noirs reproduisent par les seuls mouvements de la tête, du cou et des bras la *danse du corbeau*.

C'est d'une manière aussi inattendue et gaie que se révèle le secret de la *danse de la femme géante*. Cette danse est exécutée par deux Khanté, dont l'un est monté sur les épaules de l'autre.

Dans *le Journal* (celui de la rue de Richelieu) on lit ceci, que je ne crains pas d'emprunter aux petites annonces, la réclame seconde que j'en fais ici étant, il faut le dire, toute désintéressée, et à l'honneur d'un hôtelier, ma foi, un peu poète :

Là-bas, la « danse du veau marin », chez nous les moutons de retour au village, double contribution, n'est-ce pas, à une renaissance de la douceur de vivre? Qui donc chantait : « J'aime bien mieux mes moutons... »?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Premières représentations de : *Le Roi Nu*, ballet de MM. Serge Lifar et Jean Françaix; et d'*Un Baiser pour rien*, ballet de MM. Nino, Manuel Rosenthal et Albert Aveline. — Concerts : Œuvres nouvelles de MM. Georges Enesco et Arthur Lourié.

Deux ballets nouveaux, **Le Roi nu,** dont le livret et la chorégraphie sont de M. Serge Lifar et la musique de M. Jean Françaix, et **Un Baiser pour rien,** chorégraphie de M. Albert Aveline, livret de M. Nino, musique de M. Manuel Rosenthal, ont été donnés le même soir par la troupe de l'Opéra. S'agissait-il d'un tournoi? Encore que j'aie mes préférences, — et je vous les dirai, — je dois à la vérité de constater que le succès a été très vif pour l'un et l'autre ouvrage : applaudissements sans fin, rappels chaleureux, toutes les marques de l'enthousiasme ont accueilli, au baisser du rideau, l'annonce traditionnelle du régisseur. Des « avant-premières », publiées dans la presse, nous laissaient croire que les deux ouvrages s'opposaient nettement, l'un représentant la pure doctrine chorégraphique, l'autre les idées nouvelles. Il est de toute évidence que les conceptions de M. Lifar ne sont pas celles de M. Aveline; il est non moins certain que l'on peut préférer à la stylisation des mouvements souvent un peu anguleuse et acrobatique du premier, la grâce plus classique d'un Serge Peretti; mais M. Serge Lifar possède des dons magnifiques et nul ne peut contester qu'il les emploie presque toujours avec bonheur. Mais ses inventions chorégraphiques sont parfois moins heureuses que ses interprétations des

rôles classiques : dans *Giselle,* qui terminait ce beau spectacle, il s'est surpassé. Mais *Giselle,* qui est toute poésie, est précisément aux antipodes du *Roi Nu,* qui est toute fantaisie, et où l'élément comique est l'essentiel. Sans doute avez-vous lu le charmant conte d'Andersen qui a pour titre *Les Habits neufs du Grand Duc,* et peut-être vous rappelez-vous cet apologue d'où l'on a tiré le scénario : trois tailleurs se concertent pour trouver le moyen d'obtenir les faveurs du roi. Il faut d'abord pénétrer jusqu'au souverain et ce n'est pas facile. Mais ils sont gens de ressource. Ils feignent de se quereller, et font si bien qu'ils attirent l'attention des serviteurs et qu'on appelle la garde. Le vacarme devient tel que le roi lui-même s'en inquiète. Il envoie son premier ministre et vient en personne pour faire arrêter les perturbateurs. Ils comparaissent devant le tribunal du roi, et les voilà tout heureux : pour justifier leur conduite, ils prétendront qu'ils possèdent un tissu merveilleux, visible pour les honnêtes gens, mais que ne peuvent voir les personnages indignes. Si le Roi porte un habit taillé dans ce tissu, il lui sera facile d'apprécier la fidélité et la compétence de ses serviteurs et de ses sujets. Le roi hésite, puis renvoie les trois tailleurs. Bientôt ils reviennent chargés de la précieuse étoffe — charge qui ne pèse guère, l'étoffe n'étant qu'un tissu imaginaire. Les ministres écarquillent les yeux, ne voient rien, mais ils feignent naturellement de le voir; ils l'admirent, vantent son coloris, sa légèreté, sa souplesse. Et le Roi fait comme eux. Mais il en rêve la nuit. Il prend avis de la Reine quand les trois tailleurs ont terminé la besogne. La Reine (qui a flirté trop tendrement avec son chambellan) ne se soucie point d'être dénoncée par l'étoffe enchantée. Elle approuve donc le choix du souverain, et celui-ci ne sera détrompé que plus tard. Paré de ces beaux habits, il donne une fête. Les grands du royaume y sont conviés : ainsi le roi les jugera. Tous louent naturellement le goût du souverain. Mais un enfant qui apporte un bouquet s'écrie : « Le Roi est nu ! » C'est un énorme scandale. Le roi qui a compris la leçon, chasse ses ministres et les remplace par les trois tailleurs. M. Lifar est le roi. On le voit d'abord paré d'habits royaux, puis nu — nu comme un roi peut l'être, c'est-à-dire vêtu du grand

cordon de son ordre, ce qui permet quand même de n'être point tout nu. Vêtu ou nu, M. Lifar danse à merveille. On a bissé un de ses pas et ce fut justice. Mlle Suzanne Lorcia eut non moins de succès dans le rôle de la reine, aussi gracieuse que bien dansante. Mlles Didion, Dinalix, Kergrist, méritent de vifs éloges ainsi que MM. Goubé, Legrand, Efimoff, Domansky, Guylaine. La partition de M. Jean Françaix est gaie, jeune, nettement rythmée, franche et parfois un peu négligée. La fanfare du début et certains épisodes (où les cuivres tiennent un rôle bouffon) sont particulièrement bien venus. M. Szyfer l'a dirigée avec son habituelle autorité. Les décors de M. Pruna et leurs transformations ingénieuses ont beaucoup plu.

Le livret de M. Nino est, lui aussi, plein de fantaisie, mais d'un tout autre genre. Est-ce la présence du « grillon du foyer » parmi les personnages? On songe à Dickens devant ce décor et dans cette atmosphère intime, — décor qui tout à l'heure va s'animer, atmosphère qui va se peupler d'êtres qui ne sont que des rêves matérialisés. Réussir cela est très difficile; on côtoie deux précipices où la pièce peut sombrer : d'un côté l'incompréhensible, de l'autre, le réalisme trop grossier. Se tenir en équilibre entre les deux est un tour de force que M. Nino a réussi. J'ajoute tout de suite que la partition de M. Manuel Rosenthal a traduit à merveille toute la fine poésie de ce livret, et aussi toute sa fantaisie. J'ajoute encore que la chorégraphie de M. Albert Aveline est non moins fidèle, non moins ingénieuse, et que cette triple collaboration — chose rare — est une heureuse trinité qui fond en une seule trois personnalités cependant bien marquées. Nous voici donc devant un décor — il est de MM. Larthe et Mouveau, et il est charmant — qui représente une grande salle, avec une grande cheminée et une grande fenêtre. Il y a au mur un grand tableau, où l'on voit trois petits ménétriers. Le maître de céans rentre, s'assied au coin du feu, et s'endort. Et voici que les génies du foyer, conduits par le grillon échappé de l'âtre, vont bercer son rêve et l'entourer de soins attendrissants. Les ménétriers descendent de leur cadre. Pour le maître, ils jouent la plus douce musique. Le petit génie de la grosse horloge rythme à son tic-tac la

respiration du dormeur. Mais soudain, de la tête de l'homme, la Folle du logis, agitant sa marotte, surgit, trotte à travers la demeure. Les lares inquiets s'enfuient. Elle danse, s'épuise, tombe évanouie. Les génies reviennent, la raniment, mais non sans avoir pris la précaution de lui lier les pieds. Précaution vaine : par la fenêtre, arrive comme un papillon l'Esprit de l'Aventure. Il a vite fait de séduire la Folle du Logis, et c'est une danse désordonnée. Il lui parle de voyages, d'amour. La fenêtre est ouverte sur l'inconnu, si tentant, sur le rêve. Elle lui donne un baiser. Elle va partir avec l'enjôleur. Mais les petits génies veillent, barrent la route au séducteur. La paix et l'ordre sont en danger; leur défense est en bonnes mains. L'Esprit d'aventure a d'abord le dessus, puis, le jour venant, les cloches sonnant au clocher voisin, l'aventurier s'enfuira, tandis que la Folle rentrera dans le crâne du dormeur et que les génies familiers effaceront toute trace de désordre. Cela n'a été qu'un baiser pour rien, cela n'a été qu'un rêve... Pour nous, spectateurs, ce fut une charmante réalité, mais poétique, mais légère et délicieuse à la façon d'un rêve. La Folle du logis, c'est Mlle Suzanne Lorcia. Elle met dans ce rôle une grâce exquise — et elle le danse avec cette virtuosité et cette élégance merveilleuses qu'elle met en toutes ses créations. M. Serge Peretti est son digne partenaire dans le rôle de l'Esprit d'Aventure. Lui aussi est d'une sûreté et d'une grâce magnifiques, et son succès a été des plus vifs. Il faut citer Mlle Vaussard, qui est un charmant Grillon, et puis encore ses jeunes camarades de l'école de danse — une école florissante, qui fait grand honneur à l'Opéra. Quelques instants plus tard, d'ailleurs, nous constations en voyant Mlle Dynalix dans le rôle de Giselle, l'excellence de l'enseignement donné par des artistes comme Mlle Zambelli et M. Albert Aveline. Elle y fut parfaite; elle a des qualités remarquables et l'on peut voir en elle une des étoiles de demain. Mais revenons au *Baiser pour rien*. M. Manuel Rosenthal est certainement un musicien de théâtre — et c'est, en ce temps-ci, une qualité rare, car le théâtre lyrique ne donne point aux musiciens les récompenses qu'il procurait autrefois à ceux qui écrivaient pour la scène. Remarquons tout de suite qu'être musicien de théâtre ne signifie pas que l'on

est cela seulement, mais veut bien dire qu'aux autres dons qu'exige la composition musicale, on ajoute ce don fort rare — celui qui marque le génie d'un Bizet, d'un Chabrier, d'un Lalo, pour nous en tenir à trois maîtres d'un passé récent, — de créer une musique à laquelle le théâtre ne fasse pas perdre son sens. Nous devons à M. Manuel Rosenthal une comédie musicale charmante, qui a pour titre *Rayon des soieries*, et que l'Opéra-Comique qui l'a montée naguère avec grand succès devrait bien reprendre. Cette comédie fut, à son heure, une révélation. *Un baiser pour rien*, — qu'on me pardonne l'équivoque, — n'est point une œuvre perdue. Elle est une des plus aimables créations de cette saison et quand le théâtre, momentanément, la délaissera, elle fera bonne figure au concert sous la forme de suite symphonique. Il y a, en effet, dans cette partition, quantité de pages charmantes, variées de forme et orchestrées de manière habile. M. Paul Paray les a conduites avec un soin éclairé. Tout a concouru au succès de ce ballet.

S'il existe, présentement, à l'Opéra, un esprit de rivalité, de compétition entre chorégraphes et même entre danseurs, ne nous en plaignons pas : chacun cherche à mieux faire, et de cette émulation le théâtre bénéficie en définitive.

Je remets à la prochaine chronique le compte rendu du *Coq d'Or* et de *L'Amour Sorcier.*

§

La dernière séance — le huitième concert de cette année — du *Triton* a été tout entière consacrée à des œuvres de **M. Georges Enesco,** et trois étaient données en première audition. La *Sonate en ut majeur, opus* 26 n° 2, pour violoncelle et piano (admirablement interprétée par M. Jean Witkowski et l'auteur), se compose de quatre mouvements, très variés, très opposés même, et s'ouvre par un *allegro moderato ed amabile* que suit un *allegro agitato*, mystérieux, fantastique; vient ensuite un *andantino cantabile* plein de poésie et de tendresse contenue, une mélopée expressive qui est une page admirable. Enfin le finale « à la roumaine », *allegro sciolto,* rappelle, par le choix des thèmes, les célèbres *Rhapsodies* du même auteur. Il est rare d'entendre une pièce

de musique de chambre qui, autant que celle-ci, joigne aux qualités du genre ce que l'on pourrait appeler une couleur symphonique aussi marquée. Les deux instruments, sans nulle recherche qui en altère les sonorités propres, acquièrent cependant, de par l'originalité de la pensée qu'ils doivent traduire, je ne sais quelle résonance singulière. Je retrouvais là l'impression même ressentie en écoutant *Œdipe*, celle d'une musique étrangement personnelle et cependant accessible parce qu'elle s'exprime dans un langage connu. Cela me paraît l'art suprême.

Des deux mélodies nouvelles, *Regen* (sur un poème de Carmen Sylva) date de 1903; *L'Ombre est bleue* (Fernand Gregh) est de 1916. Elles encadraient deux poèmes de Clément Marot, *Languir me fais* et *Changeons propos*. Elles sont, les unes et les autres, d'un sentiment exquis. Le concert était complété par la *Sonate en fa dièse mineur pour piano*, jouée supérieurement par M. Dinu Lipatti, et par la *Sonate en la mineur*, opus 25 pour violon et piano, — une œuvre toute empreinte de souvenirs roumains, et délicieusement mélancolique, comme un regret et comme un chant d'amour — interprétée par Mlle Jacqueline Salomon et l'auteur, celui-ci au piano, pour nous donner la preuve qu'il eût pu être, que dis-je? qu'il est aussi un virtuose du clavier.

§

Je n'ai pu assister au concert de l'Orchestre de la Société Philharmonique où fut donnée, sous la direction de M. Charles Münch, la première audition du *Concerto spirituale*, pour piano solo, chœurs, cuivres, contrebasses, timbales et orgue, de **M. Arthur Lourié.** Je le regrette d'autant plus que j'estime infiniment le talent de l'auteur, et que l'on me dit de cette œuvre le plus grand bien. Elle se compose d'un prologue, *Bénédiction du feu*, confié aux voix de basse et aux cuivres, et qui s'enchaîne sans interruption au concerto proprement dit, lequel illustre, par le déroulement d'une vaste et magnifique fresque sonore, le *Psaume XLVII, Quemadmodum desiderat cervus*. Le rôle du piano est ici celui de l'ancien coryphée : il prolonge les dires du chœur, et prononce une vocalise du clavier autour de la prosodie des voix, une mé-

ditation instrumentale en marge de cette prosodie. L'interprétation, me dit-on, a été magnifique. La partie vocale avait été préparée par M. Vlassof et Mlle Gouverné. Mlle Lefébure se joua des difficultés écrasantes de la partie de piano. M. Charles Münch, au pupitre, ne laissa perdre aucune nuance de cette œuvre raffinée, puissante et profondément humaine.

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

Louis Cazamian : *La Grande-Bretagne*, Henri Didier. — Marcel Leroux : *Rome*, Hachette.

M. Louis Cazamian, professeur à la Sorbonne, vient de faire paraître un important volume sur **La Grande-Bretagne.** Les événements de ces derniers temps ajoutent encore à l'intérêt de cette publication; une grande partie de la population française a été surprise de la façon dont les Anglais envisagent certains problèmes internationaux. Nous connaissons peu nos voisins, qu'ils soient de l'ouest ou de l'est; nous avons, hélas! trop tendance à leur prêter notre mentalité, à les juger d'après nos sentiments, alors qu'au contraire leurs désirs, leur façon de sentir, leurs conceptions sociales sont nettement différents. Il nous arrive assez souvent de dire que les Anglais sont traditionalistes. C'est exact, et plus encore que nous ne le pensons; il est extrêmement intéressant de connaître le caractère et la genèse de cette tradition. M. Cazamian a déjà écrit de nombreux ouvrages sur l'Angleterre; il sait nous en montrer les pittoresques paysages, les nombreux monuments tant religieux que civils, qui témoignent de sa richesse et constituent les signes les plus suggestifs de son glorieux passé. Bien que sa superficie soit bien moindre que celle de la France, sa population est de sept millions plus élevée; par kilomètre carré on y compte 150 habitants, alors que nous n'en avons que 73. Son climat, assez rude et changeant, incite à l'effort physique.

Les déplacements sur le sol anglais ne sont pas très agréables, surtout pour les voyageurs des troisièmes classes. Le policeman majestueux est sévère, l'examen strict, l'interrogatoire serré, mais quand toutes les formalités sont terminées,

si vous êtes admis vous vous sentez bientôt dans un pays respectueux de vos droits.

Douvres était relié à Londres par une voie romaine passant à Rochester, qui possède du XII[e] siècle une collégiale assez remaniée et un château fort, — à Canterbury, métropole ecclésiastique de l'Angleterre, qui, avec de nombreux édifices anciens, a encore une remarquable cathédrale dont les origines remontent au VI[e] siècle; détruite au XI[e] par les Danois, elle fut reconstruite au cours des XII[e] et XV[e]; la nef, le transept et la tour sont du meilleur gothique.

Très fréquenté par les touristes, le Sussex peut s'enorgueillir de ses châteaux dont les plus caractéristiques sont ceux de Pevensey, de Bodiam, d'Arundel et d'Herstmonceux. Londres, immense agglomération, a longtemps conservé un réel particularisme; la disparition de ses « cabs », de ses petits omnibus attelés de chevaux fringants, a contribué à internationaliser le spectacle de ses rues et c'est dommage.

Sa position géographique favorisa grandement son essor. A la fin du XVII[e] siècle, on y comptait 600.000 habitants, en 1800 un million, en 1870 trois et maintenant 7.500.000. Le centre de la ville est sans conteste Trafalgar Square et le carrefour de Charing-Cross; au sud et à l'ouest de ce point, sont réunis les édifices du gouvernement, ministères, grandes administrations, le Palais-Royal, la célèbre abbaye de Westminster, panthéon des gloires nationales; plus loin, dans l'ouest, résident les classes riches ou aisées : c'est le « West-End », quartier des élégances, des clubs, des jardins privés, et des immenses « parks ». Si l'on se dirige vers l'est, on pénètre aussitôt dans la Cité, le berceau, le vibrant quartier des affaires, des banques; elle est séparée du port et des docks par le Pont de la Tour (Tower Bridge), qui ouvre son tablier pour laisser passer les vaisseaux et dont les deux tours massives à clochetons caractérisent la silhouette — sur la rive gauche de la Tamise. Tout près, se dresse la rébarbative Tour de Londres, forteresse-prison qui renferme la plus ancienne chapelle romane de la ville; un musée d'armures et les joyaux de la couronne, gardés par des vétérans en costume médiéval. Entre autres nombreux monuments, il faut citer : la cathédrale Saint-Paul qui, recons-

truite en style Renaissance, est surmontée d'une harmonieuse coupole; le Middle Temple, le Guildhall, l'hôpital de la Chaterhouse, les musées qui renferment d'inestimables collections de chefs-d'œuvre de toute sorte. M. Louis Cazamian a divisé l'Angleterre en cinq régions; à chacune il a consacré un chapitre où tout est étudié, commenté : aspect du pays, caractère, activité économique, villes et monuments. De très nombreuses cartes permettent de suivre commodément le texte clair, précis, de ce beau volume qui comporte également de très intéressantes photographies.

§

M. Marcel Leroux, qui aime l'Italie, a voulu nous faire partager son admiration; son livre, intitulé **Rome,** *Initiation au voyage à Rome,* fort bien présenté par la maison Hachette, est accompagné d'une illustration de choix. Ayant longuement et à plusieurs reprises séjourné dans la ville, l'ayant minutieusement étudiée, M. Leroux a résumé, condensé le résultat de ses impressions personnelles, de ses lectures, nous permettant ainsi de connaître rapidement, exactement, l'essentiel sur tout ce qui est susceptible de retenir l'attention en cette magnifique cité. C'est, conseille-t-il, par le Forum romain qu'il faut commencer la visite, car c'est là que le touriste trouvera la clé de la grandeur et du rayonnement de la ville à travers les siècles. D'après l'importance des ruines subsistantes, on peut juger de l'ampleur qu'atteignirent ces constructions. Le Colisée, élevé par Vespasien, pouvait contenir 50.000 spectateurs. Sa destruction fut causée par l'avènement de la Religion chrétienne, par les invasions, par les tremblements de terre. Leurs pierres servirent pendant des siècles à l'édification des nouveaux palais de la ville fondée par Romulus et dont le véritable berceau fut le Mont Palatin, aujourd'hui transformé en une superbe promenade. Mussolini n'a pas hésité à entreprendre de grands travaux de dégagement; tout un quartier hétéroclite dut disparaître. Aujourd'hui les fouilles entreprises permettent de mieux se rendre compte de l'œuvre ancienne, les vestiges mis à jour sont d'un puissant intérêt; on reste confondu par le grandiose de l'antique conception, par la maîtrise de l'exécution. Il n'est

guère possible, par exemple, de ne pas être frappé d'étonnement par la façon dont les Romains avaient résolu le problème de leur approvisionnement en eau potable. — Le Vatican et Saint-Pierre se trouvent un peu à l'écart de la ville; il faut voir cette immense église un jour de fête religieuse, lorsque le Pape y fait son entrée. Toute la beauté de l'édifice, la pompe du cortège, la description du Vatican, de ses riches collections, forment la matière de pages particulièrement attachantes. Le volume donne également un emploi du temps permettant de visiter Rome en huit jours, ce qui rendra certainement service à de nombreux touristes en leur évitant de gaspiller un temps souvent très précieux en excursion.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le tricentenaire d'Harvard, première Université des Etats-Unis. — On commémore actuellement aux Etats-Unis le tricentenaire de l'Université d'Harvard. Cette Université est non seulement la plus ancienne aux Etats-Unis, mais elle a été également le berceau de la vie politique et scientifique outre-Atlantique. On pourrait s'étonner qu'une institution d'une telle importance fût déjà fondée par ceux qui étaient presque les premiers habitants du Nouveau-Monde. Cependant, il ne faut pas oublier que ces premiers immigrants n'étaient pas tous des commerçants et des soldats, des chercheurs d'or et des forçats, mais un très grand nombre d'entre eux n'avaient point le goût de l'aventure : ils étaient souvent des ecclésiastiques et des savants qui avaient abandonné leur patrie européenne pour prêcher aux citoyens du Nouveau-Monde une nouvelle humanité et pour appliquer un idéal qu'ils croyaient plus facile à réaliser dans un pays neuf.

C'est ainsi que, quelques années seulement après la conquête du Pérou, le Père Pédro de la Gasca fonda à Lima la première Université hispano-américaine, tandis que Laval créa, au Canada français, l'Université franco-américaine de Québec. De même, les premiers puritains, chassés d'Angleterre, pensaient déjà seize ans après leur débarquement dans la baie déserte de Massachusetts, à fonder un collège anglo-

saxon. Leurs efforts furent couronnés de succès lorsque John Harvard mit à leur disposition sa bibliothèque, comprenant 400 volumes, et leur légua en outre toute sa fortune. C'était en 1636. La future Université devait porter le nom de ce généreux donateur.

John Harvard était né à Southwark, quartier ouvrier de Londres, où son père avait été boucher. Sa mère, également fille d'un boucher, était originaire de Stratford-on-Avon, où elle a peut-être connu son grand contemporain, Shakespeare. Harvard lui-même avait fait ses études de théologie à Cambridge, et c'est le nom de cette *Alma Mater* qu'il voulut donner plus tard à sa fondation de Newtown, aujourd'hui Boston, dans la Nouvelle-Angleterre. Il mourut d'ailleurs en 1638, à un moment où les préparatifs pour la création du collège n'étaient pas encore terminés.

Son successeur, Nathanael Eaton, était également un ancien étudiant de Cambridge, mais de nature très différente : il était un chasseur passionné qui délaissait volontiers les études pour la chasse et les luttes contre les Indiens; mais la jeune Université avait, dans les premières années de son existence, grand besoin d'un homme de cette nature; car les étudiants étaient obligés de s'initier aux besognes les plus rudes qui devaient les mettre aux prises avec les dangers de la forêt vierge, et, bien souvent, ils étaient forcés de veiller la nuit pour défendre leur collège contre les attaques des Indiens et même des loups. C'est ainsi que la vraie prospérité de cette première Université américaine ne commença que sous le règne de l'helléniste Dunster, qui réussit à élever cette fondation au même rang qu'occupaient alors les Universités anglaises d'Oxford et de Cambridge. C'est grâce à Dunster que les porteurs de parchemins d'Harvard furent reconnus en Angleterre, et un échange fréquent de professeurs était le fruit de cette collaboration entre les trois collèges.

Des dotations importantes, provenant aussi bien d'Angleterre que du Nouveau-Monde, rendirent à Harvard l'indépendance complète de l'Eglise et de l'Etat. Si Harvard occupait déjà à cette époque, en sa qualité de première Université anglo-saxonne, une place prépondérante dans la vie américaine, elle devint le berceau de la vie politique du pays entier

lorsque la guerre de l'Indépendance éclata. Car c'est à Harvard que furent forgées les idées qui devaient conduire la population à secouer le joug de la domination anglaise. Les chefs de la Révolution y trouvèrent un précieux appui moral. Le premier docteur *honoris causa* d'Harvard a été George Washington, le « Père de la Patrie ».

Après avoir joué ce rôle pendant la période révolutionnaire, Harvard était appelé à occuper, après la victoire des patriotes, une place de tout premier ordre dans la jeune république. Grâce à l'influence de la Révolution française dont les idées provoquaient un véritable rajeunissement de la vieille fondation, l'Université d'Harvard, libérée des vieux préjugés puritains, devint le berceau du libéralisme, qu'elle n'a jamais cessé de propager et qui devait exercer, sur la vie politique en Amérique, l'immense influence que l'on sait. Benjamin Franklin noua, lors de son séjour à Paris, des relations avec les professeurs de la Sorbonne, dont un grand nombre devaient aller enseigner à Harvard. Depuis, la civilisation française y a toujours occupé une place prépondérante.

C'est aussi à Harvard que le célèbre paléontologue suisse, Louis Agassiz, fit ses découvertes sensationnelles, qui avaient un grand retentissement dans le monde entier, et c'est l'Université d'Harvard qui le chargea d'entreprendre ses fameuses expéditions en Amérique du Sud, dont les résultats sont restés immémorables dans les annales de la science. L'anniversaire de la mort de ce savant est d'ailleurs commémoré chaque année par la population entière des Etats-Unis.

Citons encore, parmi les anciens étudiants d'Harvard qui ont fait une carrière particulièrement brillante dans les lettres, les noms de Thoreau et de Longfellow, tous les deux sortis d'Harvard. C'est à leur époque que l'on donna à cette Université le surnom d'un « Weimar américain ».

Outre cette réputation de centre intellectuel, Harvard peut s'enorgueillir d'être resté fidèle à sa tradition libérale qui date de la Révolution américaine : c'est à cette Université que fut conçue et propagée l'idée de libérer les esclaves, — idée qui devait avoir un grand retentissement dans le monde. Même jusqu'à nos jours, cet esprit de libéralisme n'a jamais fait défaut et l'on pourrait parfois reprocher à Harvard un certain

excès de ce libéralisme : pendant la guerre, par exemple, les dirigeants ne pouvaient se décider à relever de ses fonctions le professeur Kuno Franke, farouche nationaliste allemand, qui pouvait continuer ses cours, même après l'entrée en guerre des Etats-Unis! D'autre part, l'Université a refusé d'exiger des futurs instituteurs le serment de fidélité que le gouvernement américain veut leur imposer pour barrer la route au communisme. Et cette année encore, à l'occasion du tricentenaire, Harvard a refusé une très importante dotation d'un Allemand, le docteur Hanfstaengl, ami intime du chancelier Hitler, pour protester ainsi contre l'esprit d'intolérance qui règne aujourd'hui dans les Universités du Troisième Reich!

PAUL TRÉDANT.

LETTRES ITALIENNES

Aldo Capasso : *Saper Distinguere*, Emiliano degli Orfini, Gênes. — Aldo Capasso : *Conclusioni su Valéry*, Emiliano degli Orfini, Gênes. — Bonaventura Tecchi : *Maestri e Amici*, Tempo Nostro, Pescara. — Matteo Marangoni : *Saper Vedere*, Trèves, Milan. — Gino Severini : *Ragionamenti sulle Arti Figurative*, Hoepli, Milan. — Alfredo Panzini : *Il Ritorno di Bertoldo*, Mondadori, Milan. — Mémento.

Quelque discours que nous entendions fréquemment sur la pensée latine et la communauté d'esprit entre la France et l'Italie, nous sommes forcés de convenir qu'actuellement la culture italienne est, de toutes les cultures européennes, celle qui se trouve le plus loin de la culture française. Sans doute par notre faute; car si bon nombre d'Italiens sont aussi au courant de nos lettres que nous-mêmes, d'auteurs italiens contemporains les Français ne connaissent généralement que D'Annunzio et Pirandello. C'est surtout dans la critique que la différence est sensible. Les Italiens en ont une longue tradition. Depuis l'origine de leur littérature, depuis saint Thomas, depuis Dante, elle est fondée sur une solide philosophie. Au siècle dernier, avec les Gioberti et les De Sanctis, elle connut un magnifique renouveau qui s'épanouit enfin de nos jours dans l'œuvre de Benedetto Croce. Qu'on le continue, qu'on corrige son idéalisme ou bien qu'on le combatte par réaction, on est forcé de reconnaître l'influence profonde qu'il a eue et qu'il garde encore malgré tout sur la critique italienne. Aldo Capasso, dans **Saper Distinguere,** reconnaît

justement qu'elle est aujourd'hui *la plus vigoureuse, la mieux ordonnée, la plus rigoureuse d'Europe*. C'est vrai. On peut même se demander parfois si une faculté critique poussée aussi loin est sans nuire à la création artistique. Aldo Capasso peut nous répondre que, pour sa part, il est poète, et bon poète. D'un autre côté, les deux gros volumes de son *Saper Distinguere* font preuve d'une érudition et d'une culture philosophique vraiment remarquables. Mais on comprend qu'il est fort difficile de les analyser. Il y est question, entre autres, des corrections capitales, dans le sens spiritualiste et empirique, que les jeunes critiques ont apportées au monisme de Croce, lequel, ainsi, n'avait jamais pu arriver à une explication satisfaisante de l'erreur; et encore des rapports entre Tilgher et Gentile, et de la poétique d'Aristote, moins vieillie qu'on ne croit. Il a aussi sur des Français, Paul Valéry, Soupault, Larbaud, Pierre-Jean Jouve, des jugements d'une acuité et d'une profondeur dont ces auteurs n'ont guère connu les équivalents dans leur propre pays. Paul Valéry a eu au delà des Alpes de nombreux commentateurs. Rappelons Léo Ferrero. Aldo Capasso lui a de plus consacré un petit opuscule, **Conclusioni su Valery,** d'une très curieuse valeur analytique.

Bonaventura Tecchi est un autre exemple que la création artistique peut très bien être le fait d'un esprit hautement doué de la faculté critique. Ses **Maestri e Amici** sont une revue fort instructive de certains représentants de la littérature italienne contemporaine : Grazia Deledda, Tozzi, Puccini, Loria. Et il a une analyse très fine de la nouvelle *Un anno di Scuola*, de Giani Stuparich, dont il déplore qu'elle ne soit pas plus connue. Il a raison. Nous en avons parlé ici en son temps.

Après *Saper Distinguere*, voici **Saper Vedere,** de Matteo Marangoni. Malgré sa relative brièveté, c'est un livre d'une grande importance, et nous craignons de ne pouvoir assez la dégager. L'auteur est professeur d'histoire de l'art à l'Université de Pise; et chose qui nous paraîtra étonnante, il sait ce que c'est que l'art et que les arts. Depuis quelques années, un enseignement d'histoire de l'art a été institué dans nos lycées. Il est imparti par ceux des professeurs dont il com-

plète les heures de service. Ce peut être par le professeur de gymnastique. De sorte que les jeunes Français se voient en cela confirmés dans un vice que partagent un grand nombre de leurs aînés : parler de ce qu'ils ne savent pas. Nous nous en aperçûmes, l'an dernier, lors de l'exposition de la peinture italienne à Paris. La critique a été, en général, désarmante d'ignorance et d'incompréhension. Les articles les moins mauvais eussent été taxés, par Matteo Marangoni, d'un *contenutismo* exagéré. C'est-à-dire que, par un défaut de notre esprit qui incline trop aujourd'hui à l'abstraction, ils recherchaient dans l'œuvre d'art plutôt de la littérature que de la plastique.

Matteo Marangoni appuie son livre sur une esthétique qu'il a dosée avec une extrême précision. Tient-elle plus de Croce que de Gentile? Il est délicat d'en décider. Il reprend, à la fin d'un chapitre, la définition de Gentile : *L'Art est la forme d'un contenu.* Mais à quel point s'y tient-il lui-même? Pour son propre compte, dans son examen sur le style, il affirme que l'art est toujours *déformation, ou plutôt abstraction formelle.* Et l'unité de style lui semble la première qualité d'une œuvre. Il est impossible de résumer en peu de lignes un livre qui est aussi serré dans le raisonnement que précis dans le détail. Dirai-je que, selon la nomenclature de Berenson, il attache beaucoup d'importance aux *lignes fonctionnelles?* Et il met très haut Andrea del Castagno qui les a poussées jusqu'à une aussi farouche énergie.

Il ne pense pas, et il ne se rencontre pas ainsi avec Aldo Capasso, que leur plus ou moins longue durée doive conférer de l'autorité aux jugements traditionnels. Pour lui, tous les artistes et toutes les écoles doivent être considérés en une parfaite égalité, et différenciés par leur seule valeur subjective. Il peut être ainsi audacieux avec tranquillité, préférer l'*Eve* de Rizzo à la Vénus de Médicis, et, à la Brera, mettre la *Madonna e Santi* de Pier della Francesca fort au-dessus des *Epousailles de la Vierge* de Raphaël. Il a le courage d'écrire ce que nous pensions à part nous, que la *Transfiguration* de Raphaël est un magnifique envoi de prix de Rome. Mais, d'accord avec Renoir, il montre les qualités de la *Vierge à la Chaise* et blâme le dénigrement trop facile des snobs à l'égard

de ce tableau. Il va sans dire qu'il possède toute la technique, ou, mieux, toutes les techniques. C'est ainsi qu'il étudie la plastique des mosaïques de Ravenne et qu'il fait litière de la fameuse enfance de l'art et du progrès en art. Ferai-je quelques menues réserves de détail? Ce serait prétentieux. Je dirai cependant que son exégèse de la *Joconde* ne me satisfait pas entièrement. Cette œuvre a été tellement submergée sous la littérature qu'il est difficile de l'oublier, même aux plus indépendants. Ajoutons que dans ce livre, d'un esprit si moderne et si neuf, l'auteur analyse d'un trait une quantité considérable d'œuvres, le plus souvent avec document graphique à l'appui, et que c'est d'une belle virtuosité dialectique. En tout cas, *Saper Vedere* est, pour ainsi dire, une sorte de bréviaire d'esthétique mise en pratique, et il serait fort désirable, parce que fort utile, que le public français en possédât une traduction.

Ainsi, la critique d'art comme l'art lui-même connaît en Italie un sensible renouveau. Une autre preuve nous en est donnée par les **Ragionamenti sulle Arti figurative** de Gino Severini. Celui-ci est très connu en France. Il a collaboré à certains de nos journaux et de nos périodiques, et nous retrouvons dans son livre des pages qui, sous une autre forme, ont été publiées d'abord dans le *Mercure de France*. Gino Severini est avant tout un peintre, un artiste. Si ses théories vont parallèlement à celles de Matteo Marangoni, elles ont naturellement moins de rigueur spéculative. Aussi bien n'a-t-il pas voulu faire un traité formel, mais donner une suite de dissertations sur l'art, surtout moderne, en des chapitres qui n'ont de lien rigoureux que dans leur esprit. Gino Severini, plutôt réaliste, partirait, lui, de cette définition de saint Thomas : « Les choses de la nature sont imitables par l'art en ce sens qu'elles ont été ordonnées par une intelligence à des fins déterminées. Voilà ce que par son opération l'art imitera. » Imiter donc, et non copier. Il y a là une différence essentielle. L'art est affaire d'intelligence et de choix. Gino Severini a, en commun avec son ami Ardengo Soffici, quelques idées qui parurent, naguère, audacieuses. Il réprouve la trop fameuse théorie de l'art pour l'art, qui a fini par verser dans une sorte d'idolâtrie sensorielle du procédé, et ensuite dans

l'amateurisme. Pour lui, il est triste de peindre sans une fin précise, et il réclame pour l'artiste un objet. Extrèmement au fait de tout l'art contemporain, il a des pages d'un haut intérêt sur Manet, Matisse, Picasso, Modigliani; et il revient sensiblement sur la sévérité qu'il avait montrée, en 1920, à l'égard de Cézanne. Elle s'expliquait par ce que nous venons de dire précédemment. Il est curieux que, sur la technique de la mosaïque, il se rencontre avec Matteo Marangoni; et il en fait une ingénieuse application à l'art d'aujourd'hui. Livre beaucoup plus qu'intéressant, et plein d'idées.

Alfredo Panzini vient de publier un livre sur le retour à la terre. Le titre en est savoureux, si on en sait lire la transcription, d'ailleurs fort claire : **Il Ritorno di Bertoldo.** Ce Bertoldo est un simple de grande naïveté et vérité, et qui appartient à la légende populaire italienne. Cela veut dire que le lettré, le grand humaniste qu'est Panzini met quelque modestie à ce retour que d'autres célèbrent avec tant d'emphase. C'est que la terre, Panzini semble la connaître depuis longtemps; et son ironie, qui n'a d'ailleurs jamais rien d'acéré, a beau jeu à s'exercer contre les dithyrambes des citadins en mal de géorgiques. L'étonnant est que cet apparent primesaut contient plus de poésie vraiment champêtre que maintes œuvres prétendument paysannes. Panzini n'est dupe de rien ni de personne. Il aime les gens de la terre. Il les connaît bien; il sait leur effort, leur grosse honnêteté, et aussi une certaine ruse qui, pendant si longtemps, et encore aujourd'hui, reste leur moyen de défense à peu près unique. Ce livre est tout un sourire; mais il fait penser.

MÉMENTO. — Le comte Casati est en train de publier, chez Mondadori, les *Mémoires pour servir à l'Histoire de ma vie*, de Giuseppe Gorani, dont nous ne connaissions que des fragments. Ils sont écrits en français, et d'un grand intérêt pour l'étude de la société européenne à la fin du XVIII[e] siècle. Gorani est d'ailleurs un personnage extrêmement curieux, sorte de Casanova de l'aventure politique. L'ouvrage comprendra quatre volumes. Le premier seul a paru. — Continuant sa collection classique, en volumes in-12, sur papier léger, et d'environ 1.200 pages chacun, Mondadori entreprend maintenant la publication des œuvres de Goldoni. Le premier volume qui vient de paraître intéresse nos lettres, puisqu'il contient

les fameux *Mémoires*, écrits en français. Comme on le voit, le français, à cette époque, était vraiment la langue européenne. — Dans la même collection vient de paraître le second volume des œuvres de Bandello qui comprend la fin des Nouvelles, les poésies, et une vie inédite, en latin, de Jean-Baptiste Cattaneo.

PAUL GUITON.

LETTRES RUSSES

Maxime Gorki (1869-1936). Un aperçu sur sa vie et sur son œuvre. — Après une vie toute d'action, au début difficile et incertain, mais auréolée à la fin de gloire et d'une immense popularité, Maxime Gorki, de son vrai nom Alexis Maximovitch Péchkov, est mort le 18 juin dans sa 68e année.

C'est une grande perte pour les lettres russes, moins par l'appoint que Gorki y apportait personnellement ces dernières années, que par l'influence salutaire et modératrice qu'il avait sur la génération actuelle des hommes de lettres de l'Union soviétique. Incontestablement, dans ce Sahara que fut, au point de vue spirituel et culturel, la Russie au lendemain de la révolution bolcheviste, Gorki, tout antodidacte qu'il était, représentait en quelque sorte l'Occident cultivé. Et on lui doit beaucoup pour s'être opposé alors à certaines destructions de valeurs et de produits de la vieille culture européenne et à des exécutions sommaires ou des ostracismes non justifiables de « clercs » qui avaient quelque peine à se plier au nouvel état de choses. C'était d'autant plus méritoire de sa part qu'il n'appartenait pas, personnellement, à cette classe de clercs qui se désintéressent de la chose publique, de la *res publica*, et vivent dans leur tour d'ivoire.

On sait de quelle façon pittoresque et inattendue Gorki avait débuté dans les lettres. Il avait découvert toute une classe sociale qui était à peine effleurée jusque là par la littérature de son pays : la classe des chemineaux, qu'il avait rencontrée lors de ses pérégrinations le long de la Volga, sur les rives de la Caspienne et de la mer Noire et dont il avait maintes fois partagé la vie errante, misérable et incertaine. Car, dès l'âge le plus tendre, Gorki exerça presque tous les métiers et arpenta la Russie en tous sens. Il fut marmiton sur un bateau de la Volga, débardeur dans les ports, scieur

de bois, garde-barrière, garçon boulanger, etc. C'est à Tiflis qu'il rencontra l'écrivain Vladimir Korolenko, qui le poussa à écrire, et il débuta alors dans les lettres avec de courtes nouvelles aux couleurs vives et fraîches, qui racontaient la vie d'un certain nombre de ses compagnons de misère et des vagabonds des grandes routes, vivant en marge de la société et un peu hors la loi. Ce qui plut immensément et avant tout au public russe dans les contes alertes et ramassés de Gorki, c'est qu'ils tranchaient par leur ton général sur les grisailles et le morne pessimisme de la littérature russe de ces années-là. Certes, dans ces nouvelles, il y avait de la misère, des souffrances, mais il y avait aussi le soleil, la brise vivifiante de la mer, le rythme magnifique des flots, une joie presque animale de vivre et un optimisme peut-être un peu primitif, mais réconfortant. C'est tout cela qui conduisit Gorki presque aussitôt à la gloire, encore qu'il y eût beaucoup de traits romanesques dans certains personnages de ses premières œuvres, tels que *Tchelkache, Malva, Makar Tchoudra.* Mais, fait curieux, au fur et à mesure que Gorki s'éloignait de ses premiers écrits, son optimisme, sa joie de vivre, sa fraîcheur même, firent place à une sorte d'irritabilité, de doctrinarisme et à cet état d'âme qui est l'apanage des intellectuels russes et qu'on nomme là-bas « la tristesse civique » (*grajdanskaïa skorb*). On aurait dit qu'ayant abandonné le monde qu'il avait fréquenté dans sa jeunesse et s'étant mêlé à celui de la classe éclairée de son pays, il avait secoué de ses pieds la poussière même des grandes routes de la Russie. Il avait même changé son point de vue sur le paysan, le sel de la nation russe, pour se rapprocher de l'ouvrier, qui n'était que sa déformation (1). Mais c'est qu'entre temps Gorki s'était rapproché du groupe révolutionnaire des social-démocrates pour qui l'ouvrier était une idole, et qu'entre temps aussi s'était produite la grande insurrection armée de 1905, que Gorki avait patronnée avec l'argent de certains gros capitalistes de Moscou, tels que Savva Morozof. Evidemment, une révolution prolétarienne fomentée par des capitalistes, c'était une chose qu'on ne pouvait voir qu'en Russie, qui est le pays où tout arrive. Quoi

(1) Maxime Gorki : *O rousskom krestianstvé* (*propos sur les paysans russe*), Berlin, 1922.

qu'il en soit, la révolution de 1905 avorta et fut noyée dans le sang. On pria Savva Morozof d'aller faire un petit tour à l'étranger, où il se suicida, du reste, quelques années plus tard. Quant à Gorki il s'en fut aux Etats-Unis, qui lui déplurent souverainement et où il ne resta que fort peu de temps pour s'installer en définitive dans l'île de Capri (2).

Le séjour à Capri, qui se prolongea jusqu'en 1913, date où Gorki revint en Russie, fut appréciablement fécond au point de vue littéraire et aussi politique. Les révolutionnaires y fondèrent, avec l'argent de Gorki, une école de propagande. Quant à l'écrivain, il y composa maintes de ses œuvres et une certaine partie de ses écrits auto-biographiques, tels que *La Mère* (1907), *Une confession* (1908).

Cependant, c'est surtout après son retour en Russie que l'activité littéraire et politique de Gorki fut particulièrement grande. Venu habiter Pétersbourg, il y fonda la revue *Liétopis* (les *Annales*), à laquelle succéda en 1917 la *Novaïa Jizn* (*La Vie Nouvelle*). Ces deux publications jouèrent un grand rôle dans la préparation du mouvement révolutionnaire qui aboutit au triomphe du bolchévisme, encore que la grande majorité des collaborateurs de ces revues fussent écartés par les bolchéviks de la participation au pouvoir.

Au point de vue purement littéraire, les années de guerre et d'après-guerre se traduisirent pour Gorki par la publication de toute une série d'œuvres importantes : *Dètstvo* (*Mon enfance*, 1913); *V lioudiakh* (*En gagnant mon pain*, 1916); *Delo Artamonova* (les *Armamonof*, 1924-5) et *Konetz Artamonova* (la *Fin d'Artamonof*, 1930); *Zametki i vospominania* (*Notes et souvenirs*, 1923) et, enfin, *Klim Smaguine* (1931).

Toutes ces œuvres, bien charpentées et fortement écrites, contiennent des traits autobiographiques, de merveilleux tableaux de mœurs d'un milieu que Gorki connaissait parfaitement bien : celui de la petite et moyenne bourgeoisie marchande du bassin de la Volga, mais aussi, contrairement à ses premiers écrits, une sorte de dégoût presque physique et un regard chagrin sur la vie.

Cependant, fait à retenir : tout en étant devenu un grand

(2) Sur les Etats-Unis, voyez le recueil *Esclaves* (traduction Persky), Paris, 1907, et aussi *Les Maîtres du Monde*, Paris, 1908.

ami de Lénine et un adepte de son groupe politique, Gorki avait conservé une certaine indépendance de jugement et un certain attrait pour la liberté. Tout ceci fit que des frictions de plus en plus accentuées se produisirent entre lui et les nouveaux dirigeants, ce qui incita Gorki à retourner, en 1922, à l'étranger et à s'établir à Sorrente, officiellement pour y soigner une santé chancelante, mais en réalité pour être hors du chaos qu'était la Russie en ce temps-là.

Le second séjour de Gorki en Italie se prolongea jusqu'à 1928 quand, sur les instances de Lounatcharsky, commissaire du peuple à l'instruction publique, auquel il ne pouvait rien refuser, Gorki rentra en Russie où il fut reçu triomphalement. Depuis lors, il y joua le rôle de dictateur des lettres soviétiques et y devint tabou.

Maxime Gorki a été traduit en français abondamment et, à ce point de vue, il n'y a que Léon Tolstoï et peut-être Anton Tchekhof qui soient plus favorisés que lui.

Notons, pour finir, que les premières traductions en français des premières œuvres de Gorki furent éditées par le *Mercure de France*. *Les Vagabonds*, traduit par Ivan Strannik (1901); *Les Déchus*, dans la traduction de Kikina et P.-G. La Chesnais (1901); *L'Angoisse*, traduit par les mêmes (1901); *Varenka Olessova*, traduit par les mêmes (1902); *Dans les bas-fonds*, traduit par E. Séménoff (1903); *L'Annonciateur de la Tempête*, traduit par le même (1905).

Depuis lors, il ne se passa pas d'année sans qu'une œuvre de Gorki, ou même plusieurs, ne fussent traduites en français. Mais en ceci comme en toute chose, c'est le premier pas qui compte.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1918

Général de Lardemelle : *1914. Le Redressement initial*, Berger-Levrault. — Général Clément-Grandcourt : *Le Drame de Maubeuge*, Payot. — Général J. Rouquerol : *Les Crapouillots*, Payot. — G. Ernst-Kabisch : *Le Jour noir*, Berger-Levrault. — G. Michon : *La Préparation à la guerre et la loi de trois ans*, Rivière. — H. J. Hardouin : *Avec les Bleus du 1er Grenadier de France*, Figuière. — M. Missoffe : *La Confession d'un Combattant*, Plon.

Avant de mourir, il y a quelques mois, le général de Lardemelle a pu mettre au point ce qu'on pourrait appeler son tes-

tament militaire. La haute considération dont a joui, dans l'armée, cet officier général, pour son intelligence et sa liberté de jugement, donne à cet écrit, où il semble qu'il ait voulu libérer sa conscience, une valeur exceptionnelle. Sans doute, autour de cet écrit, la campagne de silence, à laquelle nous assistons depuis de longues années, a été rigoureusement observée. On a pu le citer, mais sans faire la moindre allusion à ce qu'il contient d'essentiel. Ce n'est pas autre chose cependant que le procès de l'erreur de jugement qui est à la base de la stratégie, si ce mot peut être employé sans ironie à ce propos, de notre G. Q. G. en 1914. Le général de Lardemelle a recours, pour qualifier cette erreur, à une expression aussi heureuse que claire. Ce fut, dit-il, « la folle transposition dans le domaine stratégique de théories tout au plus défendables en tactique élémentaire (1) ». En d'autres termes, ce fut l'extension abusive des idées du colonel de Grandmaison, dont l'application généralisée devait produire, à tous les échelons de l'armée, une sorte « d'hallucination collective », qui ferma les yeux à tous les enseignements du passé. C'est l'honneur du général de Lardemelle d'avoir pris position, dès 1912, devant la diffusion de théories aussi dangereuses (v. p. 7). L'initiative du colonel de Grandmaison, nous dit-il, « s'inspirait d'un double sentiment de méfiance à l'égard de la Nation et du Commandement ». Cette méfiance l'incitait à « déposséder, au profit des exécutants, un Commandement gravement diminué en qualité par une intervention politique prolongée ». Le colonel de Grandmaison se trompait sur le premier point; l'attitude des troupes, le moment venu, a montré son erreur. Mais sa conception du rôle du Haut Commandement devait trouver pleine faveur. Le généralissime jetait, d'un seul coup, toutes ses forces dans la bataille, sans conserver aucune réserve. Les dés étaient jetés. Le reste était affaire des exécutants. De là, cette « bataille de soldats », qui devaient attaquer « toutes forces réunies », en cordon le long de la frontière, sans tenir compte du terrain et des réactions de l'adversaire. Tel fut le plan XVII. A ce propos, à l'heure où de

(1) Le colonel de Grandmaison, qu'on prend généralement comme bouc émissaire, avait pourtant signalé, le premier, le danger de transposer dans le domaine de la stratégie son système d'offensive (voir l'annexe à ses *Deux Conférences*).

graves oublis menacent de se perpétuer, il nous paraît opportun de citer le général de Lardemelle :

Notre devoir d'historien impartial, écrit-il, m'oblige à signaler que de tous nos plans de concentration antérieurs à la guerre, celui qui eût répondu le mieux à la manœuvre allemande de 1914, était celui du Général Michel, vice-président du C. S. de la guerre, remplacé en 1911 par le Général Joffre.

Le général de Lardemelle aborde ensuite le cas du général Lanrezac. Chef d'état-major du 1er Corps, qui faisait partie de la Ve Armée, il a eu en mains toutes les pièces du procès. Il a été, en plus, un témoin, bien placé pour en juger, des événements des tragiques journées du 21 au 24 août. Il a pu ainsi nous faire connaître dans le détail le cas de psychologie militaire le plus émouvant : celui d'un chef d'armée en conflit avec son état-major, à l'heure des décisions. Nous ne pouvons entrer dans les détails. Bornons-nous aux conclusions adoptées par le général de Lardemelle. Si la Ve Armée, dit-il, a subi les 21 et 22 août une défaite tactique, son chef remporta les 23 et 24 une victoire stratégique, en dégageant son armée de l'étreinte des IIe et IIIe Armées allemandes, rendant ainsi possible, quelques jours plus tard, la victoire de la Marne. De là le titre de l'ouvrage : **1914. Le Redressement initial.**

Nos idées sur l'affaire de Maubeuge, en 1914, ont pu jusqu'ici rester faussées, d'une part par la partialité montrée par le général Maistre, président du Conseil de guerre, qui eut à juger le général Fournier, gouverneur de la place, et d'autre part par le verdict d'acquittement, qui suivit ces débats passionnés. M. le général Clément-Grandcourt, dans son étude, **Le Drame de Maubeuge,** nous présente les faits, avec plus d'objectivité, en faisant état cependant de la psychologie du Commandement et de celle des combattants, dont l'influence sur les événements fut d'un grand poids. L'ouvrage du général G. Rouquerol, **Les Crapouillots,** d'un caractère technique, qui le rend peut-être moins captivant que certaines de ses études précédentes, comble une lacune, en faisant connaître dans le détail le rôle de ces engins pendant la guerre des tranchées.

La pensée d'un adversaire est toujours précieuse à connaître. Aussi l'ouvrage du général Ernst Kabisch, **Le Jour noir,** sur

la bataille du 8 août 1918 devant Amiens, que Ludendorff devait appeler le premier jour de deuil de l'armée allemande, est d'un grand intérêt au point de vue psychologique. Le commandant E. Dupont en a donné une traduction consciencieuse et le général Debeney, ancien commandant de la 1re armée, qui prit part à la bataille, en collaboration avec la IVe armée anglaise, sous les ordres du maréchal Douglas Haig, a écrit une préface, qui est comme la contre-partie du témoignage du général allemand. Des détails très complets sur le rôle des chars de combat, aujourd'hui si en vogue, qui participèrent à la bataille, au nombre de 400, peuvent permettre de se faire une opinion sur la valeur de ces engins.

Une étude détaillée de la période 1910-1914 nous manquait encore; années cruciales, peut-on dire, car la surexcitation de l'opinion à propos d'événements qui, avec le recul du temps, ne paraîtront guère avoir mérité l'émotion qu'ils causèrent alors, allait aboutir à l'explosion de 1914. L'étude de M. G. Michon, **La préparation à la guerre et la loi de trois ans**, a comblé cette lacune. Mise en lumière par une abondante documentation, cette étude révèle que le facteur économique, sous la forme des grands groupements industriels et financiers, joua un rôle capital au cours des années d'avant-guerre:

> En vérité, écrit M. G. Michon, les maîtres du pays, à ce moment, furent moins les politiciens au pouvoir que les féodaux de la banque et du fer, dissimulés derrière l'appareil parlementaire. Les historiens, qui, volontairement ou à leur insu, ont négligé de tenir compte de ces puissances occultes, n'ont vu que l'apparence des choses; la réalité profonde leur a échappé.

Ne sommes-nous pas précipités aujourd'hui vers la même impasse?

Je signale avec un égal plaisir deux livres d'anciens combattants : **Avec les Bleus du 1er Grenadier de France**, de M. H. J. Hardouin, et **Confession d'un Combattant**, de M. M. Misoffe. Avec le premier, il s'agit du 46e I. (Ve C.), en garnison à Paris et Fontainebleau. Attachant par la précision des souvenirs de l'auteur, sergent-mitrailleur. C'est l'entrée joyeuse à Longuyon, la veille de l'offensive, et le retour le lendemain, sous l'effet de la stupeur, causée par les pertes effroyables que vient de subir le régiment, en quelques heures de combat; la

retraite au delà de la Meuse, puis la dure campagne d'hiver dans l'Argonne et le coup dur de Vauquois. Le second éveille des impressions très différentes. Il faut les lire, sans désemparer, l'un après l'autre, si on veut en saisir toute la saveur et leur résonance particulière. Tous deux contiennent des pages émouvantes.

JEAN NOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Philippe Amiguet : *Technique et poésie de la montagne.* Avec 16 pages en héliogravure; Grasset. » »

Rosa Bailly : *Au cœur de la Pologne.* Petites villes, châteaux, campagnes. Avec des illust.: Edit. des Amis de la Pologne, 16, rue de l'Abbé-de-l'Epée, Paris. 10 »

Nguyen-Tien-Lang : *Indochine la Douce.* Préface de M. René Robin; Edit. Nam-Ky, Hanoï. » »

Art

Louis Gillet : *Les tapis enchantés*; Nouv. Revue franç. 15 »

Marcelle Wahl : *Le mouvement dans la peinture.* Avec 23 pl. h. t.; Alcan. 15 »

Esotérisme et Sciences psychiques

André Metz : *Enquête sur la radiesthésie,* réponses de divers; Berger-Levrault. » »

Criminologie

Georges Dilnot : *Scotland Yard (The Story of Scotland Yard).* Traduit de l'anglais par Lucien Guitard; Nouv. Revue critique. » »

Ethnographie, Folklore

Henri Decugis : *Le destin des races blanches.* Préface de André Siegfried; Libr. de France. 42 »

Histoire

Warrington Dawson : *Les 2112 Français morts aux Etats-Unis de 1777 à 1783 en combattant pour l'indépendance américaine*; Journal de la Société des Américanistes, 61, rue de Buffon, Paris. » »

Linguistique

Alexandre Arnaoutovitch : *Le français langue internationale*; Presses universitaires. 5 »

Littérature

Michel Balfort : *Mouvements*; Au Sans Pareil. 15 »

Georges Duhamel : *Mon Europe.* Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Jeanne Faure-Sardet : *La chatte Salammbô*; La Typographie d'art, Alger. 10 »

Jean Lorrain : *La ville empoisonnée, Pall-Mall Paris.* Préface de

Georges Normandy. Avec 2 portraits et 6 pages en fac-similé de lettres de l'auteur; Edit. Jean Crès. 12 »

René Lote : *Paysannerie et Province*, roman de la « bonne petite vie » et des incompatibilités d'humeur; chez l'auteur, à l'Université, Grenoble, Isère. » »

Jean Mariabere : *Tortusson:* Le Rouge et le Noir. 12 »

Jean Reymond : *Albert Glatigny, la vie, l'homme, le poète. Les origines de l'Ecole parnassienne;* Droz. » »

William Richmond Jones : *L'Ingénu de Voltaire*, édition critique avec commentaires; Droz. » »

J.-H. Rosny aîné : *Les plus belles pages de J.-H. Rosny aîné;* Flammarion. 12 »

Sainte-Beuve : *Les meilleurs textes.* Introduction par André Thérive (Coll. *Choisir*); Desclée De Brouwer. » »

Stendhal : *Journal.* Tomes III et IV. Texte établi et annoté par Henri Debraye et Louis Royer; Nouv. Revue franç.; chacun. 15 »

Marcel Thiébaut : *Edmond About.* Avec des illust.; Nouv. Revue franç. 12 »

Vedad Zeki Ors : *Jacques Delille, poète célèbre, 1738-1813;* Imp. Leeman, Zurich. » »

Poésie

René Aubertin : *Superlatifs;* Edit. du Beffroi, Poitiers. » »

Marthe Bitard-Viaud : *De mon cœur à ton cœur;* Fischbacher. 10 »

Marcel Bouquet : *Les soirs trop longs;* Edit. de la Jeune Académie. » »

Louis Foisil : *Feu ma grand'mère me contait;* La Caravelle. 8 »

Jacques G. Krafft : *L'année infinie;* Office poétique. » »

Adrienne de Lajamme : *Encens;* Edit. Georges Rochat. 12 »

Blanche Maschino : *Le fléau divin: Némésis;* Revue moderne des arts et de la vie. 6 »

Roger de Nereys : *Profilée romaine*, chez Raymond Duncan, 31, rue de Seine. » »

René Van der Elst : *Clartés des espaces;* Edit. littéraires, Bruxelles. » »

Politique

Achille Mestre, Louis Le Fur, Georges Scelle : *Les sanctions internationales*, trois opinions de juristes; Cercle d'études de politique étrangère, 11, rue Cujas, Paris. » »

Questions militaires et maritimes

Lieutenant-Colonel Henri Carré : *Le Maréchal de Villars, homme de guerre et diplomate.* Préface du Maréchal Pétain; Hachette. 15 »

Questions religieuses

A. Butte : *L'Incarnation. La Sainte-Cène. L'Eglise;* Fischbacher. » »

Paul Conord : *Le problème d'une sociologie chrétienne;* Edit. Je Sers. 12 »

Roman

Jean Bibard : *La sirène de l'enfer;* légende allégorique; Figuière. 5 »

G. K. Chesterton : *Supervivant*, traduit par Maurice Rousseau; Desclée De Brouwer. » »

Jean Damase : *Mentir à Don Juan;* Fasquelle. 12 »

Louis Didier : *Survivance;* Figuière. 15 »

Louis Francis : *La neige de Galata;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jean Giltène : *Raccourcis;* Roger Allou. » »

Kervyl : *Etat-major de l'armée*, roman militaire; Jouve. 12 »

Virgil Markham : *Le diable mène la danse.* (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »

Georges Normandy : *Les cœurs mort-nés (Enfants sauvages);* Edit. Jean Crès. 12 »

Charles de Richter : *L'étrangleur*

nocturne, roman policier de John Estevans, adaptation; Edit. de France. 6 »

S. Simson : *L'amour et la chair*. Préface de Georges Normandy; Edit. Jean Crès. 12 »

Madeleine Vivan : *Une maison*; Rieder. 10 »

Sciences

W. Beloussoff : *Les problèmes de la géologie et de la géochimie de l'hélium*; Hermann. 10 »

B. Brajnikov : *Pétrographie et rayons X*, essai de bibliographie critique; Hermann. 12 »

Georges Deflandre : *Les flagellés fossiles. Aperçu biologique et paléontologique. Rôle géologique*; Hermann. 20 »

Maurice Heine : *Confessions et observations psycho-sexuelles* tirées de la littérature médicale et présentées avec un avant-propos. Avec gravures h. t.; Edit. Jean Crès. 30 »

Sociologie

Goetz Briefs : *Le prolétariat industriel*, traduit de l'allemand par Yves Simon. Préface de Jacques Maritain; Desclée de Brouwer. » »

Xavier Dupuy : *Pour l'union sociale et nationale*; Imp. Les Presses modernes. 3,50

Manuel Devaldès : *Félix Le Dantec et l'égoïsme*; La brochure mensuelle. 0,50

Henri, Comte de Paris : *Essai sur le gouvernement de demain*; Flammarion. » »

Thierry Maulnier : *Mythes socialistes*; Nouv. Revue franç. 15 »

Robert Mossé : *L'Union soviétique au carrefour; Socialisme ou capitalisme?* Edit. du Sagittaire. 15 »

Camille Savoire : *Regards sur les Temples de la Franc-Maçonnerie*; Edit. Initiatiques, 63, rue Ramey, Paris. 20 »

Alphonse Séché : *Réflexions sur la force*; Edit. de France. 12 »

Docteur E. G. Sée : *L'animal dans la société, devant la science, la philosophie, la religion*. Essai de mise au point. Préface de Paul Strauss; Imp. moderne de la « Gazette de Biarritz ». 16 »

Roger Sémichon : *Les idées sociales et politiques de La Tour du Pin exposées d'après son livre « Jalons de route »*. Préface de S. A. R. Mgr le Comte de Paris; Beauchesne. » »

Albert Vigneau et Vivienne Orland : *La F.·. M.·. danger social*; Baudinière. 12 »

Daniel Villey : *Ch. Dupont-White, économiste et publiciste français, 1807-1878. Sa vie. Son œuvre. Sa doctrine*. Tome I : *La jeunesse de Dupont-White et ses travaux économiques, 1807-1851*. Préface de M. H. Noyelle; Alcan. 75 »

Varia

Livre d'or du Lycée de Tournon-sur-Rhône. IVe centenaire 1536-1936; Edit. du Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Au Théâtre du Peuple de Bussang (Vosges). — Gorki et Shakespeare. — A la gloire de Mallarmé. — Cabinets de lecture — et lecture publique. — Rouget de Lisle éreinté par Henry Céard. — M. Camille Mauclair et le Symbolisme. — Lettre sur une question politique. — Une lettre inédite de Sainte-Beuve à Jasmin. — Curiosités météorologiques. — D'une *Histoire de la littérature française au dix-neuvième siècle*. Quelques citations. — Une préfiguration d'Emma Bovary. — Sur « Quetzaltenago ». — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le prix de la Renaissance a été attribué à M. Jean Cassou pour son livre : *Les Massacres de Paris*, et le prix

Renée Vivien à Mme Lucie Delarue-Mardrus pour l'ensemble de son œuvre poétique.

Le prix Georges Courteline (2.000 fr.) a été décerné à M. Sevry, pour son roman *Cavalerie,* et le prix Jacques Normand (2.500 fr.) à Mme Cécile Didier pour le manuscrit de son recueil de vers *La Gerbe dénouée.*

§

Au Théâtre du Peuple de Bussang (Vosges). — Le Théâtre du Peuple, qui fêtait brillamment l'an dernier le 40e anniversaire de sa fondation par M. Maurice Pottecher, annonce, pour cette année, quatre représentations.

Le 9 et le 16 août, on donnera *L'Anneau de Sakountala*, la célèbre pièce du poète hindou Kalidasa (5e siècle), adaptée en 8 actes et en vers par M. Maurice Pottecher, musique de M. Maurice Bagot, avec M. Pierre Richard-Willm pour interprète et metteur en scène. Ce jeune et réputé acteur-cinéaste, resté fidèle au théâtre lorrain où il se forma, s'est chargé de remonter cette pièce entièrement à neuf; il en a dessiné les décors et composé les costumes et l'on peut s'attendre à un spectacle à la fois somptueux et original de la part de cet artiste délicat.

Le 23 et le 29 août, on reprendra *Le laboureur et ses enfants*, comédie rustique en 3 actes de M. H.-Frédéric Pottecher, dont le succès fut grand l'an dernier. (Communiqué.)

§

Gorki et Shakespeare. — A l'occasion de la mort de Gorki, on a rappelé un peu partout (comme MM. Séménoff et Brian-Chaninov le font dans ce numéro même du *Mercure*) les débuts difficiles du grand écrivain russe. Ces débuts pourraient servir de leçon aux romanciers qui s'obstinent encore à raconter au public français que le « Stratfordien » n'a pas pu écrire *Hamlet* et *Othello* parce qu'il n'avait pas fait d'études dans une assez bonne école. L'exemple de Gorki leur donne un admirable démenti. On sait comment il apprit à lire et à écrire à travers une vie ballottée de métier en métier, passant du plus pénible au plus bizarre, sous les patrons les plus variés, — outre les heures de vagabondage, de famine, le suicide manqué. Auprès de cette vie, celle du « Stratfordien » (au moins ce que nous en connaissons) semble une idylle; car Shakespeare, s'il n'étudia pas ailleurs, put fréquenter l'école de sa ville natale, et elle n'était pas tout à fait nulle puisqu'on y apprenait du latin; et il ne dut avoir, dans sa jeunesse, d'autre patron que son père. A supposer qu'il ait fait quelque peu le garçon boucher, ce dut être au service de ce brave homme. Mais ce détail, au surplus, est très

douteux, attendu qu'il se repose que sur des bavardages recueillis par le seul Aubrey, biographe peu sûr, très longtemps après la mort de Shakespeare. Cette histoire de boucherie relève de la légende, et l'écrivain sérieux peut la citer, mais se garde de la présenter comme authentique.

Gorki a montré qu'un autodidacte 100 pour 100 peut avoir du génie et créer une œuvre mondiale. Shakespeare a laissé au monde la même preuve en n'étant qu'un autodidacte 50 pour 100. Son cas n'est donc pas le plus extraordinaire. Il ne l'est que pour les romanciers qui ont besoin d'imaginer des hypothèses extravagantes. Mais, aux yeux des gens raisonnables, il l'est d'autant moins que Shakespeare posédait sans nul doute un génie supérieur à celui de Gorki, si grand qu'ait été ce dernier; car on trouve dans l'œuvre shakespearienne beaucoup plus d'abondance, de variété, de richesse de toute sorte, et ce sont là des qualités de la nature : de bonnes études peuvent assurément les aider, mais non les donner à qui ne les a pas. Et, si vous sentez en vous le génie de Shakespeare, soyez sans crainte : eussiez-vous été garçon boucher quelque temps chez votre père, ce n'est pas cela qui vous frappera d'impuissance et vous empêchera de monter aux astres. — L. MANDIN.

§

A la gloire de Mallarmé. — Nous reproduisons bien volontiers les paroles prononcées, le 17 juin dernier, par M. Francis Vielé-Griffin au cours de la cérémonie où le cinquantenaire du Symbolisme et la mémoire de Mallarmé furent célébrés à la Société des Gens de Lettres :

En fêtant ce cinquantenaire, dans un pays voisin, un conférencier, ami du paradoxe, affirma que nous créions dans le passé l'objet même de notre célébration.

C'est, retournée, la fameuse phrase du romancier : « Et maintenant en selle! pour la guerre de cent ans! »

Il est certain que la cérémonie qui nous groupe ici n'eût pas été concevable à l'époque où l'on fixe la naissance du Symbolisme : Victor Hugo ne pouvait être académicien quand le siècle n'avait encore que deux ans.

Rétrospectivement donc, le Symbolisme se présente à vous comme une école avec ses trois générations qui auraient défilé, successivement, devant un maître, Stéphane Mallarmé, le mardi, rue de Rome.

Et c'est la carrière publique de ce maître qui, prise de la date de la publication de *l'Après-midi d'un faune* à celle de sa mort, limiterait ce Symbolisme dont la commémoration nous réunit, ce soir.

Posés de la sorte, Messieurs, ces faits sont d'une grande banalité.

Vais-je chercher, moi survivant de ces belles heures étranges, d'en susciter un peu de la vie spirituelle qui les anime pour nous?

Dirai-je l'élan commun qui haussa toute une jeunesse — poètes, peintres, musiciens, sculpteurs — au niveau d'un culte désintéressé de l'Art qui faillit devenir une Religion?

Au moins, instaura-t-elle une *foi.*

Cet état d'exaltation de la haute intellectualité parisienne s'est soutenu pendant une dizaine d'années, et gagna les confins extrêmes.

La voix de Verlaine a porté plus loin que le Tonnerre de Hugo.

Ce haut foyer en a allumé d'autres : de Bruxelles, de Prague, d'Italie, de Vienne, l'Europe entière lui renvoyait ses rayons : Symons, Yeats, d'Angleterre et d'Irlande; Ruben Dario du Sud-Amérique, d'Annunzio de Rome, Castro de Coïmbre de Barcelone. Stefan George, le poète du Rhin, dix autres pèlerins, montaient l'escalier étroit de la rue de Rome pour écouter la parole simple et insolite du bon maître français.

Qu'enseignait donc cet homme, charmant et courtoisement distant, volontairement peu prodigue, pour que soit sorti de cet enseignement un des plus beaux rayons de la grande bibliothèque de France?

Messieurs, cet homme au rêve habitué, ce sage replaça seulement le poète dans l'ambiance qui permet la poésie :

Foi, désintéressement total, travail scrupuleux, examen hardi et logique de l'instrument, humilité devant l'œuvre, contre-partie d'une gloire un peu hautaine.

Messieurs, si je comprends bien votre pensée, c'est ce *rayonnement*, le *plus pur*, de la spiritualité française que nous aurons célébré aujourd'hui. C'est cette gloire, elle est la vôtre, que vous aurez voulu reconnaître et confirmer.

§

Cabinets de lecture — et lecture publique. — Dans son récent article sur les cabinets de lecture (*Mercure* du 15 mai), M. Georges Duhamel a montré par des arguments sans réplique dont le principal est l'utilité de la lecture, la nécessité, voire l'urgence qu'il y a de conjurer un malheur qui ne paraît que trop certain, c'est que le public se désintéresse tout à fait de la lecture.

A plusieurs reprises, des gens de lettres se sont plaints de l'existence des cabinets de lecture, c'est-à-dire de ces clients assurés qui prêtent des livres comme peut le faire tout particulier, et comme le pratiquent, sans que l'on pense à récriminer, les bibliothèques publiques. Ces littérateurs bien intentionnés (et qui n'ont en vue que la littérature d'imagination) ne nous disent pas, du reste,

comment ils s'y prendraient pour percevoir utilement l'impôt qu'ils réclament.

J'ai relu sur cette question tout ce qu'a dit le regretté Eugène Morel (dans son grand ouvrage sur les *Bibliothèques,* 2 vol. publiés au *Mercure* en 1909, et dans sa *Librairie publique,* éditée dix ans plus tard chez Armand Colin), des pays où la lecture publique est organisée autrement qu'en France. Et j'y ai retrouvé, en faveur de la Bibliothèque de prêt sous toutes ses formes, gratuite ou payante, sédentaire ou circulante, des arguments nombreux et des chiffres éloquents qui démontrent que ces établissements, loin de nuire à la consommation privée, ne font que l'encourager.

Je ne crois pas, écrit Eugène Morel, que l'on puisse discuter sérieusement l'immense progrès que les librairies publiques font faire aux librairies marchandes. Nous, bibliothécaires, qui avons plus que personne la disposition de *tous* les livres, nous achetons tous des livres, nous avons tous nos petits logements bondés de livres. Nos femmes s'en étonnent et nous leur disons : Ce n'est pas la même chose. ...Justement parce que la librairie publique permet d'acheter un livre *l'ayant lu,* nous apprécions mieux la joie de posséder, nous ne nous encombrons pas de livres achetés à tort et à travers sur la foi du titre ou d'une annonce menteuse. Nous n'achetons pas le *Moyen de vivre longtemps,* ou *de gagner à la roulette, l'Art d'écrire* ou *d'avoir du génie,* parce que sans débourser un sou nous avons pu nous assurer que l'auteur n'avait rien mis sous ces titres tentateurs, que son Moyen de vivre longtemps était de ne pas vivre, et que le génie qu'il offre n'était que celui des autres...

Donc, premier effet de la librairie publique : facilité « d'acheter ayant lu ». Le libre accès aux rayons, la commodité de parcourir un livre dans la salle de référence ont là-dessus une influence décisive. C'est mettre à la portée de tous une faveur que les libraires ne donnent guère qu'à leurs gros clients. [...] On reprend, on échange ce qui a cessé de plaire. On peut fouiller, et l'on ne vous fait pas l'article.

[...] Il y a un roman devenu célèbre, édité chez Plon, qui, m'a-t-on raconté, après un four complet, fut demandé en nombre, deux ou trois ans plus tard, par les libraires d'une station thermale d'Auvergne. L'hiver suivant, l'édition s'épuisait dans Paris; l'ouvrage était lancé. Nul critique n'avait vu le succès futur. Mais un cabinet de lecture, par hasard, avait prêté l'ouvrage à une dame qui l'avait reprêté...

[...] Les librairies publiques multiplient les points de contact. Même s'il lui faut pour sa clientèle acheter, sur 10 volumes, 3 exemplaires du livre à succès, cela fait 8 ouvrages nouveaux. Sur 10 volumes, le public en aurait-il acheté deux ou trois qui ne seraient pas le livre à succès?

[...] Ajoutons que les librairies publiques ont une clientèle sûre et assurée : elles payent bien et on peut compter que tel livre sera acheté par elles. (*La Librairie publique,* p. 282-284.)

Il y a cependant un danger à signaler, ajoute Morel, c'est la spéculation au livre cher, que seraient tentés de faire les éditeurs assurés d'achats et de souscriptions ministériels, — mais nous n'en sommes pas encore là, même en 1936!

Si la France possédait les 40.000 bibliothèques publiques qu'elle devrait compter, sur son seul territoire continental, pour ne pas parler des colonies, disposant chacune seulement de 1.000 francs de crédits annuels pour les achats, ce seraient 40 millions qui vien-

draient grossir les recettes du commerce du livre, soit quelque 4 millions de droits d'auteurs.

C'est, croyons-nous, à obtenir ce résultat que devraient tendre les efforts des auteurs comme des éditeurs, et non à s'en prendre à ceux qui, gratuitement ou non, fournissent de la lecture au public.

Non seulement la « librairie publique », payante ou gratuite, ne doit pas être combattue, mais au contraire soutenue, encouragée par tous les moyens, comme un puissant auxiliaire de diffusion et de *vente* du livre français, à l'intérieur d'abord et dans nos colonies. Pour le maintien ou l'accroissement de la vente à l'étranger, rendue fort difficile aujourd'hui, par suite de prohibitions monétaires ou de contingentements de toute sorte, il y a, d'autre part, des initiatives à prendre, mais qui ne dépendent pas uniquement de la bonne volonté des intéressés. — J.-G. P.

§

Rouget de Lisle éreinté par Henry Céard. — Alors qu'on élevait une statue à Rouget de Lisle, l'auteur d'*Une Belle Journée* l'éreinta rudement dans la *Vie Moderne* du 29 juillet 1882. Céard, qui était un critique musical très averti, ne dédaignait pas, à l'occasion d'être aussi un polémiste.

Jamais poète ne fut plus piètre, écrivait-il, jamais musicien ne fut plus dénué de sens musical, jamais auteur en aucun genre ne fut plus complètement ignorant de sa médiocrité. Un amateur prétentieux, tel nous apparait Rouget de l'Isle dans son œuvre. Avec un peu de tact et un reste de bon goût, un musicastre de son espèce qui aurait rencontré par hasard les mesures de la *Marseillaise*, se serait contenté de cette gloire et n'aurait rien cherché au-delà. La *Marseillaise*, Rouget de l'Isle n'a pas même l'air de soupçonner qu'elle est supérieure à toutes ses romances réunies, et il l'insère au milieu d'elles discrètement, peureusement. On dirait qu'il a peur de la laisser voir, et tout en la cachant, il la fait précéder d'une note pincée. Il explique les conditions spéciales où elle fut composée, la nuit de la déclaration de guerre des puissances à la France révolutionnaire. Il insiste sur ce point que ce qu'il avait d'abord intitulé *Hymne de guerre à l'armée du Rhin*, fut transporté à Marseille par un journal constitutionnel (constitutionnel, il semble tenir beaucoup à ce mot), et, quelques lignes plus loin, il laisse clairement percer son dépit. A son sens, le bataillon marseillais qui chanta son hymne à Paris lui semble avoir de beaucoup dépassé ses intentions. Pour un peu, il l'accuserait d'avoir abusé de son œuvre en en faisant un instrument de guerre révolutionnaire. Il prend un ton contrit, appelle le 10 août une catastrophe et la préface de la *Marseillaise* présente cet étonnant spectacle de Rouget de l'Isle s'excusant de son instant de génie et blâmant la Révolution qui, par ses milliers de bouches, a jeté son nom d'amateur peureux au retentissement séculaire de la postérité. C'est toujours une entreprise profitable de détruire les préjugés et de mettre à néant les légendes. Et ici, devant cette statue de Rouget de l'Isle qu'on vient d'inaugurer à Choisy-le Roi, la vérité doit être dite et la voici : c'est que, au demeurant, la *Marseillaise* est dans une bien mince proportion l'œuvre de Rouget de l'Isle. Sans doute il serait sot de nier que matériellement, elle lui appartient... Non, tout est à lui, et les vers qui ne sont pas excellents et la musique qui, dans l'édition originale, est d'une facture barbare, pleine

ussi d'intervalles difficiles à chanter. A Rouget de l'Isle la *Marseillaise*, l'accord. Oui, mais aux autres tout ce qui en a fait la puissance, tout ce qui en a fait la grandeur et en vérité c'est la France qui a mis le fort battement de son cœur là où le musicien et le poète n'avaient mis que leur pénible essoufflement. Jouez la *Marseillaise* dans son texte primitif, dans ce mouvement *allegro* indiqué a la tablature de la partition. C'est un pâle pas redoublé. Et quelle comique ritournelle. sans style, sans intelligence même, que celle qui précède et suit la strophe chantée! C'est un air pour un piston de bal public, ni plus ni moins. Qui donc a retrouvé ce *tempo maestoso* d'où vient tout le caractère, toute la carrure magistrale de l'hymne, qui a trouvé ce rythme?... C'est le peuple, c'est la foule. C'est lui, c'est elle qui ont soufflé à la *Marseillaise* incolore au début l'ampleur qui lui manquait. Ils ont pris l'œuvre informe et mal venue et l'ont façonnée à la voix de leur colère. Et comme la poussée républicaine changeait la contexture du thème, elle dérangeait aussi et la portée et la signification de l'œuvre tout entière. Faite contre les royautés étrangères, la *Marseillaise* se retournait contre la royauté française; faite par un officier constitutionnel, elle servait à démolir la royauté et la Constitution.

On peut dire, et même redire la vérité, mais sans espoir de détruire les préjugés, qui sont tenaces, et de mettre à néant les légendes, qui ont la vie dure. — AURIANT.

§

M. Camille Mauclair et le Symbolisme.

Nous recevons de M. Camille Mauclair la lettre suivante que nous nous faisons un devoir de publier :

Paris, 1er juillet 1936.

Cher Monsieur Duhamel,

Je veux espérer que votre bienveillance accueillera la confession suivante :

Je n'ai jamais collaboré dès 1891 à la *Revue Indépendante;* jamais publié dans la *Revue blanche* la majeure partie des poèmes en vers libres composant mon recueil *Sonatines d'Automne* et souvent interprétés musicalement par Ernest Chausson, Charles Bordes, Gabriel Fabre et autres compositeurs de cette époque. Je n'ai jamais donné au *Mercure de France,* de 1893 à 1896, de nombreux essais et des critiques d'art. Je n'ai jamais publié au *Mercure,* sur la demande d'Alfred Vallette, un livre sur Jules Laforgue, ni préparé, pour ce même *Mercure,* avec l'aide de Francis de Miomandre, la première édition des *Œuvres complètes* de Laforgue. Jamais Remy de Gourmont n'a été mon ami et n'a publié un très élogieux portrait de moi dans le *IIme Livre des Masques.* Je n'ai jamais été, de 1892 à 1898, un familier des mardis de Mallarmé et de sa maison de Valvins : et si, dans un récent volume intitulé *Mallarmé chez lui,* des lettres du poète montrent l'indulgente affection dont il m'honorait, ces lettres, bien qu'autographiées, doivent être apocryphes. Je n'ai jamais écrit une bonne trentaine d'essais et une quantité d'articles

sur l'esthétique du Symbolisme, en France et à l'étranger. Je n'ai jamais été lié avec Debussy et Henry de Groux. Je n'ai jamais organisé avec Lugué-Poë la représentation de *Pelléas et Mélisande* qui fut, en mai 1893, l'origine du théâtre de l'Œuvre. Je n'ai jamais consacré cent pages, dans *Servitude et Grandeur Littéraires*, aux portraits des symbolistes. Je n'ai jamais été l'ami de Verhaeren et de Maeterlinck, de Claudel et d'Henri de Régnier, de Louys et de Valéry, de Paul Fort et de Saint-Pol Roux.

Tout cela, dont j'eus jadis la faiblesse d'être un peu fier, je l'ai rêvé. Non, tout cela n'a jamais été, car, comme on dit, « ça se saurait ». Et les multiples commentateurs du Symbolisme dans la presse, si renseignés, si scrupuleux, si impartiaux, en auraient eu plus ou moins une idée, bien que beaucoup soient nés après cette période lointaine où j'ai, avec les camarades, essuyé les plâtres et encouru les malédictions.

Cependant, il se trouve encore en France et à l'étranger, et dans votre maison même, un assez bon nombre de gens pour croire ces choses sur la foi des biographies et des livres signés de moi. J'ai recours à vous, en toute humilité, pour les désabuser. Par déférence pour la critique d'informations, je consentirais même à n'être point né, si je ne devais être par là privé du grand plaisir de vous lire et de vous présenter, pour l'insertion de la présente lettre, mes meilleurs remerciements anticipés. — CAMILLE MAUCLAIR.

§

Lettre sur une question politique.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Nantes, le 26 juin 1936.

Monsieur le Directeur,

Voudriez-vous permettre à un vieux lecteur du *Mercure* de vous poser une question?

Dans le *Mercure* du 15 juin 1936 : *Bibliographie politique*, page 645, on lit, sous la signature de M. Laloy, l'assertion suivante :

> Mais il [M. Tardieu] ne dit pas si c'est parce qu'il est croyant lui-même ou si c'est parce que, *comme les dirigeants de l' « Action française », il croit que la religion est une nécessité pour le peuple, l'athéisme devant rester le privilège des chefs.*

Il s'agit, ici, d'une question de moralité élémentaire : nous serions heureux que M. Laloy veuille bien faire connaître aux lecteurs du *Mercure*, où et quand les dirigeants de l'*Action Française* ont soutenu la thèse qu'il leur attribue.

Nous espérons pour lui qu'il saura apporter des preuves formelles.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc... — H. BOUVAINT.

§

Une lettre inédite de Sainte-Beuve à Jasmin. — Il y a cent ans, Jacques Boé, dit Jasmin, le plus célèbre précurseur des félibres, récitait, pour la première fois, à Bordeaux, la plus grande partie de l'ouvrage qu'il venait de terminer (*L'Abuglo de Castel-Cullié*) dont le succès retentissait jusqu'à Paris et lui valait les hommages de la critique. Après Charles Nodier, Sainte-Beuve saluait le coiffeur-troubadour d'Agen comme un authentique poète. Ce fut l'origine d'une amitié littéraire qui ne se démentit point et dont on trouve témoignage dans la lettre inédite ci-dessous, que nous communique M. Boyer d'Agen :

A Jacques Jasmin.

Paris, ce 15 juin 1851.

Mon cher poète,

Je viens à vous pour vous prier de m'aider à parler de vous, encore une fois et en toute connaissance de cause. Vous avez eu la bonté de dire autrefois que je vous avais *galonisé*. Ce n'est plus du tout de cela qu'il s'agit aujourd'hui, mais bien de parler de vous à tous les lecteurs si nombreux et si divers du *Constitutionnel*. Mazade a dû vous écrire là-dessus : vous allez publier, m'a-t-il dit, un nouveau poème qui me servirait d'occasion et de sujet. Mais je voudrais de plus vous faire connaître à tous les Français non gascons, par ce rôle de troubadour populaire, généreux et libéral, que vous exercez depuis tant d'années aux applaudissements de toute une moitié de la France.

Je voudrais narrer quelques-unes de vos expéditions poétiques, celle du *Clocher rebâti* et bien d'autres que je ne sais pas. Je voudrais ces anecdotes bien racontées avec précision, et, avec les pièces qui s'y joignent, faire apprécier de tous par des faits l'honnête homme et le citoyen, l'homme du bien public et de tous les bons sentiments dans le poète. Nos socialistes de ce côté-ci de la France y trouveraient une leçon indirecte et nullement blessante. Et puis, vos joutes d'esprit, vos ripostes piquantes. Un jour, est-ce à Montpellier ou à Nîmes? — je ne sais quel poète de l'endroit voulut jouter avec vous et vous dit : « Qu'on nous enferme tous deux vingt-quatre heures, et on verra qui rimera le mieux. » Et vous lui avez répondu quelque chose de joli; mais quoi? j'ai peur de le gâter, si vous ne le dites vous-même. En un mot, mon cher poète, je vous demande de me mettre à même de vous faire encore mieux goûter et aimer par des faits nouveaux et circonstanciés.

Adieu, gentil Poète! Tout à vous

SAINTE-BEUVE.

Paris, rue Montparnasse, n° 11.

Dans les œuvres de son compatriote Jasmin, qu'il a traduites du gascon et publiées en quatre volumes, M. Boyer d'Agen n'a pu donner les lettres du poète et de ses correspondants. On retrouvera du moins ce qu'il a reçu de Sainte-Beuve dans la *Correspondance générale* qu'établit actuellement M. Jean Bonnerot. — L. DX.

§

Curiosités météorologiques. — Le 14 fructidor an XII (31 août 1794), la poudrière installée dans le château de Grenelle, à Paris,

sauta entre sept et huit heures du matin. Trois formidables explosions se firent entendre, une colonne de fumé blanche s'éleva dans un ciel d'azur, atteignit une hauteur prodigieuse, puis, se courbant lentement sous l'impulsion d'une légère brise d'est, se développa comme un voile sur tous les points du ciel.

Un orage, aussitôt, se forma dans l'atmosphère ébranlée, chargée de vapeurs inflammables, et le tonnerre, accompagné de brûlants éclairs, fit entendre, au milieu des torrents de pluie, ses plus bruyants éclats. Puis le soleil reparut et brilla radieux tout le reste de la journée.

C'est en ces termes, à peu près, qu'Hyacinthe Langlois relate la destruction du château de Grenelle et son influence sur la formation d'un orage, dans une petite brochure intitulée : *Souvenirs de l'Ecole de Mars et de 1794*, et devenue rare.

L'histoire du château de Grenelle n'est pas des plus connues, aucun érudit n'ayant été tenté encore par le projet d'une monographie sur ce monument disparu. On sait seulement qu'il était le siège de la seigneurie du même nom, qu'il appartint aux religieux de Sainte-Geneviève-du-Mont jusqu'en 1753, date de sa cession à l'Ecole militaire naissante, qui en fit une maison de convalescence pour son personnel, et que le quartier de cuirassiers Dupleix s'élève sur son emplacement.

Grâce à Hyacinthe Langlois, en somme, on est mieux renseigné sur ses derniers moments que sur toute son existence. — ROBERT LAULAN.

§

D'une Histoire de la Littérature française au dix-neuvième siècle. Quelques citations. — Sur André Chénier :

Comment ses vers ne tiendraient-ils pas sur plus d'un point de ceux des philosophes dont il partageait les idées? Il reproduisait, à l'occasion, leurs polissonneries, tout aussi bien que leurs déclamations vertueuses.

Sur les *Mémoires d'Outre-Tombe :*

Le talent littéraire est au déclin; jamais tant de mauvais goût, de puérilités, de bizarreries.

Sur les Romantiques :

Tels de leurs écrits se signalent par ces titres : *De l'Incommodité des Commodes; De l'Influence des queues de poisson sur les ondulations de la mer...*

Eux qui condamnent l'imitation jusqu'à dire qu'elle est la mort, ils imitent à satiété *Le Jeune Malade* de Chénier.

Sur Lamartine :

Déjà dans la gêne, deux voitures et quatre chevaux de trait lui étaient nécessaires : il ne voulait pas être contraint de sortir à pied quand Madame était dehors...

Je ne l'ai vu chez lui qu'une fois... Je le trouvai dans son cabinet, entre la cheminée sur le manteau de laquelle ses pieds reposaient à l'américaine, et un guéridon où restait toujours ouvert le registre d'abonnements à son *Cours*. Quand il vit que je ne demandais pas à y être inscrit, et qu'il eut donné à ses deux lévriers les quatre francs de beefsteaks qui formaient leur déjeuner quotidien, il se leva pour me reconduire, car il ne connaissait plus au monde que deux classes d'hommes, les abonnés et les non abonnés.

Sur Hugo :

Il s'est inspiré au théâtre de Schiller, de Pierre Lebrun et d'Alexandre Soumet, précurseurs des romantiques...

Son style sonore aboutit vite à l'incohérent et discordant fracas. Hugo parle la langue française comme un étranger qui l'a bien apprise.

Sur Vigny :

Eloa, son chef-d'œuvre... Que de beaux vers gracieux ou majestueux avec largeur! Que de superbes tableaux, d'heureuses comparaisons, où se montre le disciple de Chateaubriand, et aussi de ce Soumet qui a fait pour le rythme et la couleur du vers presque autant que le poète des *Martyrs* pour la prose!...

Méritaient d'être lus, non seulement *Eloa*, mais aussi le *Moïse sauvé des eaux* (*sic*), poème gardé trois ans en portefeuille et où l'on remarquait déjà des aptitudes au petit poème narratif.

Sur Flaubert :

Un critique, lui faisant l'aumône d'une étude consciencieusement travaillée, montre en lui « un dramaturge qui étudie l'âme humaine à l'Ambigu, un romantique arriéré, un peintre qui gaspille ses couleurs, un artisan du style qui ruinerait la langue à force de vouloir l'enrichir », qui oscille entre la haine de l'idéal et le goût des nuages, qui a fait le réalisme « déclamatoire et byronien ».

Sur Verlaine :

Paul Verlaine a été mon élève en rhétorique, au lycée Bonaparte (aujourd'hui Condorcet), au dernier rang d'une classe qui en comptait soixante-dix. Je ne me serais jamais douté, il ne se doutait certes pas lui-même, qu'il pût y avoir quelque chose dans cette tête hideuse qui faisait penser à un criminel abruti et qui ne s'est transformée avec l'âge que pour ressembler à celle des loqueteux et des mendiants.

Sur les décadents et les symbolistes :

Vers l'année 1874, on a vu se produire une nuée de « symbolistes » et de « décadents... »

Nés en 1885, les décadents, paraît-il, adoraient un dieu, Maurice du Plessys, qui avait pour prophète Anatole Baju...

Les symbolistes n'ont pas eu la vie longue. Dès 1897, la presse, parlant d'eux, les appelait les « ex-symbolistes ».

Cette *Histoire de la Littérature Française au* XIXe *siècle* est l'œuvre de F. T. Perrens, qui fut membre de l'Institut (Académie des Sciences Morales et Politiques). Elle rassemble les dernières leçons d'un cours fait par l'auteur aux « élèves-maîtres de l'Ecole Normale supérieure d'enseignement primaire sise à Saint-Cloud ».

« A l'exemple de Désiré Nisard, dit M. Perrens dans la préface de son livre, datée de mai 1898, j'estime surtout dans ce que je pense ce que d'autres ont pensé comme moi. »

Pour qui goûte cette saine doctrine, c'est un réconfort de penser que, devenus à leur tour professeurs, les élèves-maîtres de l'Ecole Normale supérieure de Saint-Cloud ont propagé, propagent peut-être encore, l'enseignement de leur vieux maître.

Comme on l'a vu par certaines des citations que j'ai extraites de son livre, feu Perrens bénéficia d'une exceptionnelle longévité. Ce qui lui permit, en 1898, de confier à ses élèves et à ses lecteurs qu'étant allé un jour faire visite à M. Cousin, il fut admis à contempler l'illustre philosophe « en l'état de nature, nu comme un ver ». — ED. MN.

§

Une préfiguration d'Emma Bovary. — Je relis *La Confession d'un enfant du siècle* et — quatrième partie, chapitre II — je tombe sur le portrait suivant :

Nous avions pour voisine une jeune femme qui s'appelait Mme Daniel; elle ne manquait pas de beauté, encore moins de coquetterie; elle était pauvre et voulait passer pour riche; elle venait nous voir après dîner et jouait toujours gros jeu contre nous, quoique ses pertes la missent mal à l'aise; elle chantait et n'avait point de voix. Au fond de ce village ignoré, où sa mauvaise destinée la forçait de s'ensevelir, elle se sentait dévorée d'une soif inouïe de plaisir. Elle ne parlait que de Paris, où elle mettait les pieds deux ou trois jours par an; elle prétendait suivre les modes; ma chère Brigitte l'y aidait de son mieux, tout en souriant de pitié. Son mari était employé au cadastre; il la menait, les jours de fête, au chef-lieu du département, et, affublée de tous ses atours, la petite femme dansait là de tout son cœur avec la garnison, dans les salons de la préfecture. Elle en revenait les yeux brillants et le corps brisé; elle arrivait alors chez nous afin d'avoir à conter ses prouesses et les chagrins qu'elle avait causés. Le reste du temps, elle lisait des romans, n'ayant jamais rien vu de son ménage, qui, du reste, n'était pas ragoûtant.

Otez deux ou trois détails, comme la profession du mari et les deux jours de visite annuelle à la capitale. Est-ce que Musset n'a pas donné là, de manière saisissante, comme une épreuve avant la lettre d'Emma Bovary? Ce n'est pas à dire, bien entendu, qu'on soupçonne Flaubert d'avoir été prendre dans ce passage la conception de son héroïne. (Les véritables sources du chef-d'œuvre sont connues). Mais entre Mme Daniel et Mme Bovary la ressemblance est si frappante qu'elle nous a paru digne d'être notée. Il n'est pas indifférent à la petite histoire des lettres de savoir que Musset et Flaubert, à vingt ans d'intervalle, se soient penchés, un temps inégal, mais avec une lucidité pareille, sur un même caractère de femme. Cette rencontre montrerait aussi bien, sinon que les Bovary sont de tous les temps, du moins que la grande génération romantique, comme celle de Flaubert, a eu les siennes. — FRANCIS AMBRIÈRE.

§

Sur « Quetzaltenago ».

Monsieur le Directeur,

Je lis avec quelque retard le numéro du *Mercure* du 15 mai. J'y lis dans l'article de M. Emile Saillens : *Du nom propre en littérature*, le passage suivant :

Le poète Sébastien Voirol aimait à ressasser des mots issus de son imaginative comme Diupivog, Quetzaltenago ou Risparminargue. — Que signifie Risparminargue? lui demandait-on. — Rien, répondait-il, mais c'est beau.

Si la même question lui avait été posée pour Quetzaltenago, le poète Sébastien Voirol aurait pu répondre avec franchise que, loin d'être issu de son imaginative, ce nom est celui du chef-lieu d'une province du Guatémala en Amérique Centrale, deuxième ville de la République de Guatémala après la capitale elle-même : Guatémala.

Le nom de la ville en question s'écrit très exactement : Quezaltenango, mais phonétiquement la différence est quasi-inexistante, étant donné qu'en espagnol, langue du Guatemala, l'*n* de *ango* est beaucoup moins perceptible qu'en prononçant à la française, *an*, en espagnol, étant bien moins nasal qu'en français.

Moralité : se méfier de l'imaginative, car peut-être qu'en recherchant bien, Diupivog et Risparminargue, eux-mêmes...

Saluts sincères au cher *Mercure*. — M. SEVERAC.

§

Le Sottisier universel.

L'Amérique espagnole, littérairement parlant, n'est pas assez connue du lecteur français. Nous connaissons l'Asie, l'Afrique et les mystères du proche-Orient; mais les Espagnols d'outre-Atlantique, et ces Indiens si étranges, bien plus étranges et plus terribles que ceux du Congo, nous apparaissent encore dans un décor du Châtelet. — *Marianne*, 17 juin, p. 4.

Rien dans toute la littérature n'est moins spontané, n'est moins direct, n'est moins gratuit, n'est moins « pur » que les récits évangéliques; tout y a un but précis et qui saute aux yeux du critique; pas une seule fois Jésus ne parle ou n'agit qu'en raison d'un programme qui lui est imposé. — *Europe*, 15 juin, p. 194.

Un jour de l'année 188... les journaux annoncèrent une tournée en Algérie de la tragédienne Agar, accompagnée de son camarade Charpentier, de la Comédie-Française, et d'autres artistes moins notoires... La « Vigie Algérienne », le « Petit Colon », le « Radical », l' « Akhbar », quotidiens aujourd'hui disparus, ne tarissaient pas d'éloges ...sur l'effet que produisait, avec sa beauté sculpturale, ses gestes sobres, sa voix aux sonorités émouvantes, celle que les poètes qui la célébraient qualifiaient de : « *Reine de l'attitude et princesse du geste* ». — *La Revue algérienne*, 13 juin.

Car il est probable que si nous permettons à Hitler de coloniser

l'Ukraine, il se permettra ensuite de parler à M. Lebrun exactement comme au sultan du Cambodge. — *L'Œuvre,* 7 avril.

Comprenant qu'il avait affaire à un sourd-muet, l'agent le conduisit au poste. Il fallut faire appel au concours d'un gardien de la paix connaissant l'alphabet Braille pour interroger le voleur. — *Le Petit Parisien,* 8 juin.

Vêtue de noir, une légère fumure sur les épaules, Mme Suzanne Lacore, sous-secrétaire d'Etat, a prestement escaladé la tribune pour évoquer, avec une sincérité émouvante, les misères de l'enfance malheureuse. — *Le Journal,* 8 juin.

Par 17 voix contre 13, le 1er bureau a décidé de proposer à l'unanimité l'invalidation de M. Hennessy, proclamé élu à Menton (Alpes-Maritimes) contre M. Henry Torrès. — *Le Populaire,* 6 juin.

La seconde et dernière conférence faite chez la marquise de Saint-Paul... a été faite par M. Claude Farrère sur « le Japon ancien et moderne ». Avec une éloquence éblouissante et une prestigieuse émotion, l'éminent académicien a parlé de cette merveilleuse presqu'île. — *Excelsior,* 30 juin.

L'un d'eux fouille dans la poche de son pantalon pour trouver son briquet et découvre la plaque d'argent épinglée à son gilet. — *Paris-Soir,* 21 mai.

N'a-t-on pas interdit récemment la vente en Autriche des souvenirs de la princesse Stéphanie, la veuve de l'archiduc François-Ferdinand? — *Le Temps,* 23 mai.

La vérité nous oblige à dire que Gorki demeure un homme du début du dix-neuvième siècle. Il a écrit ses ouvrages les plus significatifs avant 1914. — *L'Ere nouvelle,* 22 juin.

La France n'a succombé qu'une seule fois au cours de son histoire : lorsque le chef romain César et le chef germain Arioviste se sont donné la main. — *Dépêche de Brest,* 20 juin.

Balzac vivait ainsi de mirage et, pour lui, les illusions étaient plus belles que la réalité. Mais l'auteur de *Germinal* était un artiste. — *L'Eclaireur de Nice,* édition du soir, 9 juin.

COQUILLES.

Il sut plaire et saluer, telle la danseuse antique. — *Aux Ecoutes,* 20 juin, p. 13.

150.000 mineurs et ouvriers de la surface sont en grève. La plupart des fesses et des usines sont occupées. — *La Croix,* 9 juin.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.

BULLETIN FINANCIER

.a dernière semaine de juin aura été marquée par un brusque renversement des dances boursières : les valeurs internationales ont fléchi, tandis que les valeurs nçaises à revenu fixe, les rentes notamment, se relevaient.

?ourquoi ce changement? Parce que les déclarations du ministre des finances à la ambre des députés ont montré que le gouvernement était résolu à maintenir le nc à sa parité avec l'or. En conséquence, le dollar et la livre ont faibli et le taux 3 reports sur le marché des changes s'est sensiblement détendu.

)'autre part, l'ouverture de crédits consentie au Trésor par la Banque de France le projet d'emprunt populaire ne pouvaient manquer de diminuer la tension qui, ouis plusieurs mois, est constatée sur le marché monétaire. La Banque de France u abaisser en quelques jours son taux d'escompte de 6 % à 4 %, ainsi que son taux vances sur titres. Le Trésor a pu, à son tour, ramener de 6 % à 4 % l'intérêt de bons ordinaires à plus de trois mois.

Cette réduction du taux de l'intérêt pour les placements à court terme devait avoir it naturellement une influence favorable sur nos fonds public. Leur redressement té sensible. Et sans doute aurait-il été plus important encore sans la persistance certains troubles sociaux.

Ceux-ci forcent à réfléchir sur la situation des entreprises qui ont vu, en quelques naines, augmenter considérablement leurs frais généraux.

L'État ne devra-t-il pas secourir ces entreprises? A cette question on ne saurait oondre avec précision. Si, en effet, les nouveaux rapports du travail avec le capital, s qu'ils sont définis par de récentes lois sociales, ne peuvent qu'accroître les penses des sociétés, des lois ultérieures sur la réforme fiscale et l'exécution de ands travaux d'intérêt national sont appelées à accroître les recettes des mêmes treprises. Il ne faut donc pas se hâter de conclure à une réduction générale du ofit.

Certes, les pouvoirs publics entendent limiter la hausse des prix de détail. Mais ns quelle mesure? Si l'on interdisait aux sociétés de relever leurs prix de vente ors qu'elles supportent des charges supplémentaires, le nombre des faillites aug-enterait. En outre, certaines collectivités publiques, notamment les municipalités i participent aux bénéfices des sociétés concessionnaires, verraient leur situation ancière entrer dans une période de difficultés sans précédent.

Le rajustement des valeurs françaises à revenu fixe doit donc être accompagné, dans temps plus ou moins long, d'un redressement des valeurs françaises à revenu riable : actions et parts. D'ailleurs, une reprise légère des actions de nos banques, nos sociétés de gaz et d'électricité, de nos entreprises minières et métallurgiques de nos affaires de produits chimiques a été constatée à la veille de la liquidation fin juin.

Dans le groupe métallurgique, les valeurs dites d'armement ont faiblement pro-essé; leur élan a été freiné, en effet, par le dépôt du projet de loi sur la « nationa-sation » de diverses entreprises.

La hausse de la livre, qui s'est produite vers la mi-juin, a provoqué un fléchis-ment des prix de l'or à Londres. Aussi les valeurs sud-africaines ont-elles reculé. out au contraire, la nouvelle avance du crêpe a stimulé les plantations de caoutchouc.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr .75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois 63 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1936.